

THE LIBRARY
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
PROVO, UTAH



James McDonald




Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/leslettresetle8637pari

705
L569
V.3
July 1886

LES

LETTRES ET LES ARTS

REVUE ILLUSTRÉE

JUILLET 1886



PARIS

MAISON GOUPIL ET Cie,

BOUSSOD, VALADON ET Cie, SUCCrs

NEW-YORK

CHARLES SCRIBNER'S SONS

743-745 BROADWAY

All rights reserved.

LIVRAISON DU 1er JUILLET 1886

ILLUSTRATIONS

DE MM. FRANÇOIS FLAMENG — SAINT-ELME GAUTIER — CHELMONSKI
H. GRAY — CLAUDIUS POPELIN
ADRIEN MOREAU — GIACOMELLI — KAEMMERER — MAURICE LELOIR
EUGÈNE LAMI — GRANDJEAN
DE NITTIS — LINDER — ED. DE BEAUMONT — E. DE LIPHART

Toute traduction ou reproduction des articles et des dessins publiés par la Revue est interdite dans les publications périodiques de la France et de l'Étranger.

THE LIBRARY
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
PROVO, UTAH

LES

LETTRES ET LES ARTS



LES

LETTRES ET LES ARTS

REVUE ILLUSTRÉE

TOME TROISIÈME



PARIS

MAISON GOUPIL ET Cie,

BOUSSOD, VALADON ET Cie, SUCCrs

NEW-YORK

CHARLES SCRIBNER'S SONS

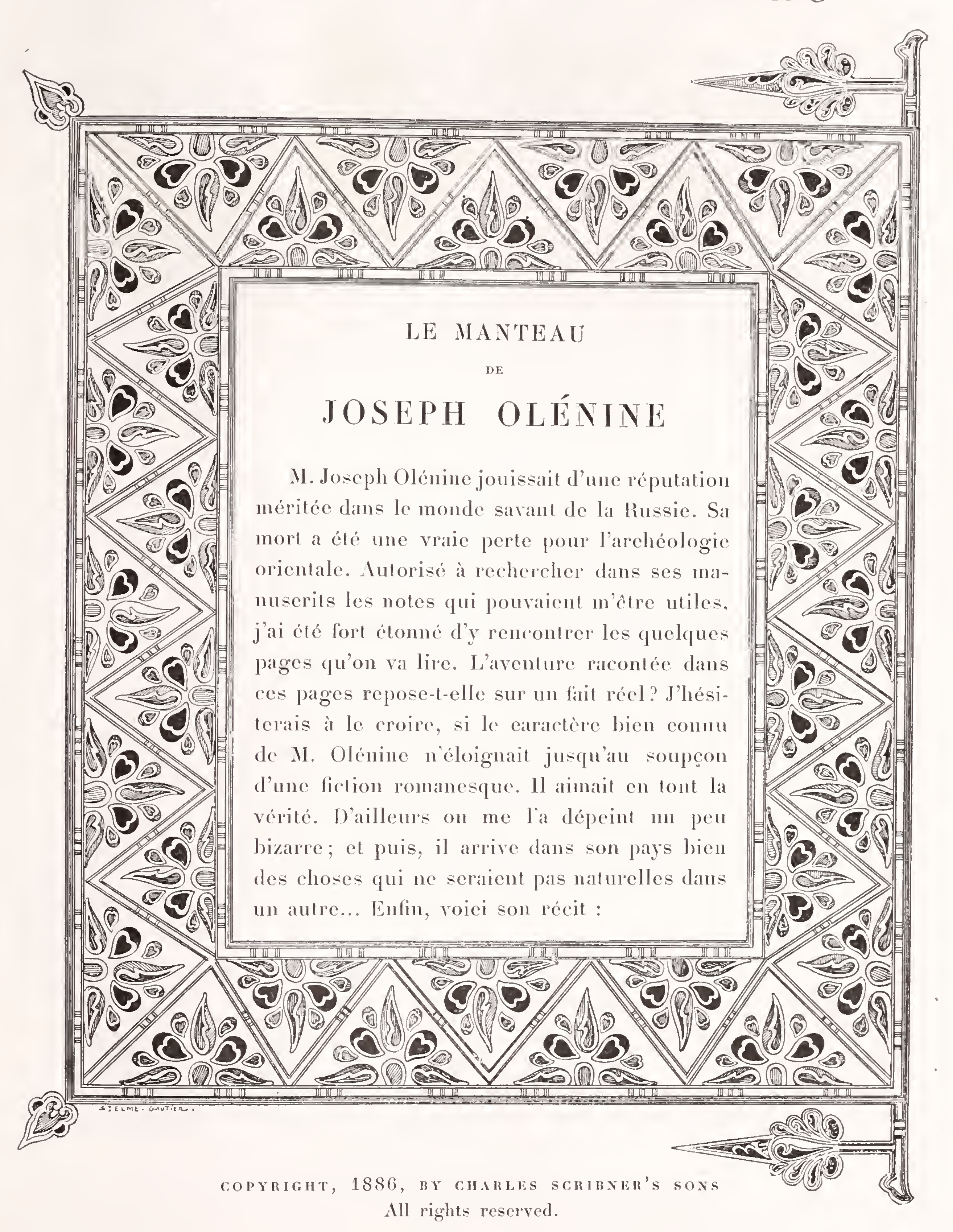
743-745, BROADWAY

All rights reserved.

COPYRIGHT, 1886, BY CHARLES SCRIBNER'S SONS

LES

LETTRES ET LES ARTS



LE MANTEAU
DE
JOSEPH OLÉNINE

M. Joseph Olénine jouissait d'une réputation méritée dans le monde savant de la Russie. Sa mort a été une vraie perte pour l'archéologie orientale. Autorisé à rechercher dans ses manuscrits les notes qui pouvaient m'être utiles, j'ai été fort étonné d'y rencontrer les quelques pages qu'on va lire. L'aventure racontée dans ces pages repose-t-elle sur un fait réel? J'hésiterais à le croire, si le caractère bien connu de M. Olénine n'éloignait jusqu'au soupçon d'une fiction romanesque. Il aimait en tout la vérité. D'ailleurs on me l'a dépeint un peu bizarre; et puis, il arrive dans son pays bien des choses qui ne seraient pas naturelles dans un autre... Enfin, voici son récit :

COPYRIGHT, 1886, BY CHARLES SCRIBNER'S SONS
All rights reserved.



I

Malgré les critiques allemands, je tiens pour fort estimable le commentaire de Salvolini sur le papyrus de Turin et les campagnes de Rhamsès le Grand. J'avais le dessein de m'en servir pour mon grand ouvrage sur le séjour des Hébreux en Égypte, quand des affaires urgentes m'appelèrent, au commencement de l'automne dernier, dans ma terre de Bukova en Petite Russie. Je partis, emportant mon précieux Salvolini; je me flattais de trouver, dans la solitude de mes bois, les longues heures d'étude qui me permettraient d'achever mon travail.

Tous les propriétaires du district de Péréïaslaf savent qu'il y a trois relais de Kief à Bukova; ils savent également que cette route est cotée au plan du zemstvo, — depuis dix ans il est vrai, — comme l'une des pires de notre chère Ukraine, et qu'à l'automne dernier en particulier, la plus vulgaire prudence commandait au voyageur d'éviter les ponts fictifs dont elle est embellie. En dépit d'un mouvement combiné de roulis et de tangage qui

faisait danser devant mes yeux les signes hiéroglyphiques, je m'acharnais à la lecture du commentaire, sans donner un regard au triste paysage de chaumes et de labours qui fuyait derrière moi. Au relai de Tachagne, — un de ces pauvres hameaux perdus dans les ajoncs d'un étang qu'on appelle *Khoutre* en Petite Russie, — je fus tiré de ma lecture par la voix de mon ami Stépane Ivanovitch, le maître de poste, qui m'engageait à prendre un verre de thé dans sa maison. Deux heures après, ma *britchka* entrait dans l'allée de tilleuls de Bukova, et les ombres de la nuit qui tombaient de mes vieux arbres m'arrêtaient au début de l'expédition de Rhamsès en Nubie. Quelques instants plus tard, je la continuais dans un rêve tourmenté par les cahots fantastiques d'un char de guerre, roulant sur les sables lybiques.

Le lendemain, dès l'aube, je fus rappelé aux réalités de cette terre par l'intendant, qui venait me prendre dans son *drochki* pour visiter une ferme éloignée. Nos automnes d'Ukraine ont de bonne heure des matinées plus froides que des midis d'hiver : sur les champs transis rampait lourdement une brume grise, la vapeur de ces marais qui forment, comme on sait, la majeure partie et le plus pittoresque ornement de notre belle patrie. J'ordonnai à mon domestique d'apporter ma pelisse, un ample et chaud manteau de voyage fourré de renard, qui eût fait piteuse figure au vestiaire d'un bal élégant à Pétersbourg ; c'était le rude compagnon de mes chasses et de mes courses en forêt, un de ces amis de campagne solides et modestes, qu'on étreint sur son cœur en revenant au logis provincial, et qu'on ne salue plus quand on les rencontre d'aventure au quai de la Cour. — Ivan parut les mains vides et se gratta le crâne d'un air embarrassé.

« Pardon, bârine : c'est que... le manteau ne se trouve pas; il aura bien sûr glissé de la britchka, Dieu sait... sur la route, pas loin...

— Comment, glissé sur la route! tu as laissé perdre mon manteau?

— Vous avez bien voulu le jeter sur vos pieds hier soir, puis vous avez bien voulu lire dans le gros livre; vous n'aurez pas remarqué, nous étions si secoués! Le malheur est arrivé peut-être à la rivière de Tachagne, quand nous passions sous le pont... Dieu mon Seigneur, j'ai cru que nous roulions

dans un précipice! Ah! les routes sont bien négligées, bârine; heureusement le cocher du maréchal de noblesse m'a dit hier que cette année le zemstvo... »

J'arrêtai court la digression que mon fidèle serviteur se préparait à poursuivre, en lui ordonnant de faire monter à cheval un postillon qui ne devait pas se représenter à la maison avant d'avoir retrouvé le manteau. Ce gamin revint à la nuit close; il rapportait de Tachagne un gros paquet enveloppé dans des numéros graisseux du journal de Kief. Je rentrais des champs gelé, maugréant contre les cahots, le zemstvo et la bêtise d'Ivan, quand le postillon me remit triomphalement le manteau retrouvé, en baisant ma main qui lui coulait un rouble. Je déchirai le papier; mes doigts gourds de froid enfoncèrent doucement sous la caresse d'une chose moelleuse, délicate et tiède comme un souffle d'enfant. Je déroulai l'objet : jugez de ma surprise et de mon humeur en voyant se déployer, au lieu de mon bon vieux manteau, une de ces courtes pelisses que les dames appellent, je crois, des polonaises, en velours gros-bleu fourré de zibelines qui me parurent d'un haut prix. Le vêtement était de forme ancienne, comme on les portait jadis en Pologne.

« Ah! ça, quelle diable de plaisanterie est-ce donc là? m'écriai-je en retenant le postillon.

— Je ne puis savoir, Osip Evguénitch; c'est le maître de poste qui m'a remis lui-même le paquet à Tachagne, en me disant que c'était la pelisse perdue par notre père, et en recommandant de porter à notre père ses souhaits de bonne santé.

— Mais, imbécile, ce n'est pas la mienne!

— Je ne puis savoir, Osip Evguénitch. »

Je renvoyai le rustre, sachant qu'après ces mots sacramentels il n'y a plus rien à tirer d'un paysan russe; et jetant avec dépit le vêtement étranger sur le divan au coin de mon bureau, je m'allai coucher en rêvant aux bizarres transmutations que subissaient les manteaux en Ukraine : il fallait croire que toutes les fourrures du district s'étaient donné rendez-vous la nuit passée sous le pont de Tachagne.

Le lendemain, je m'éveillai fort tard; un radieux soleil de septembre

emplissait de son sourire d'or mon vieux cabinet au meuble de perse fanée. Le premier objet qui frappa mes regards fut la polonaise, étalée sur le divan. De légères bouffées de brise, soufflant de la fenêtre ouverte, faisaient courir des frissons sur la mignonne fourrure. Dans l'éclatante lumière, les zibelines tremblaient avec des reflets châtain-dorés, comme ceux qui se jouent sur quelques têtes du Titien; et sur le velours bleu, le caprice des rayons promenait des moires changeantes, tantôt ravivées d'azur, tantôt mourant dans l'ombre; les deux tons se mariaient avec une harmonie à défier la palette du plus riche coloriste. Machinalement, je promenai la main sur ce duvet soyeux, tout brûlant aux feux de midi; de petites étincelles frémirent le long de mes doigts, comme lorsqu'on caresse le dos d'un jeune chat, endormi dans les cendres du foyer. De l'étoffe chiffonnée, montait un parfum discret et capiteux; j'ai très vive la mémoire des parfums; pourtant je ne me rappelais aucune sensation analogue, si ce n'est peut-être l'odeur faible et énervante qui tombe de nos tilleuls d'Ukraine, quand ils fleurissent en juin tout autour de la maison. Enfin cette jolie petite machine respirait une grâce secrète, une malice provoquante; je m'attardais à jouer avec elle, à la draper dans la clarté pour lui donner tout son relief, quand j'aperçus le Salvolini grand ouvert sur mon bureau, m'attendant. J'eus honte de mon enfantillage, et je me plongeai dans ma chère lecture. Je dois dire qu'elle m'absorba moins que d'habitude. Le jardin qui s'étendait sous ma fenêtre, paré des dernières coquetteries de l'automne, attirait souvent mes regards; ils retombaient invariablement sur les zibelines qui souriaient près de moi.

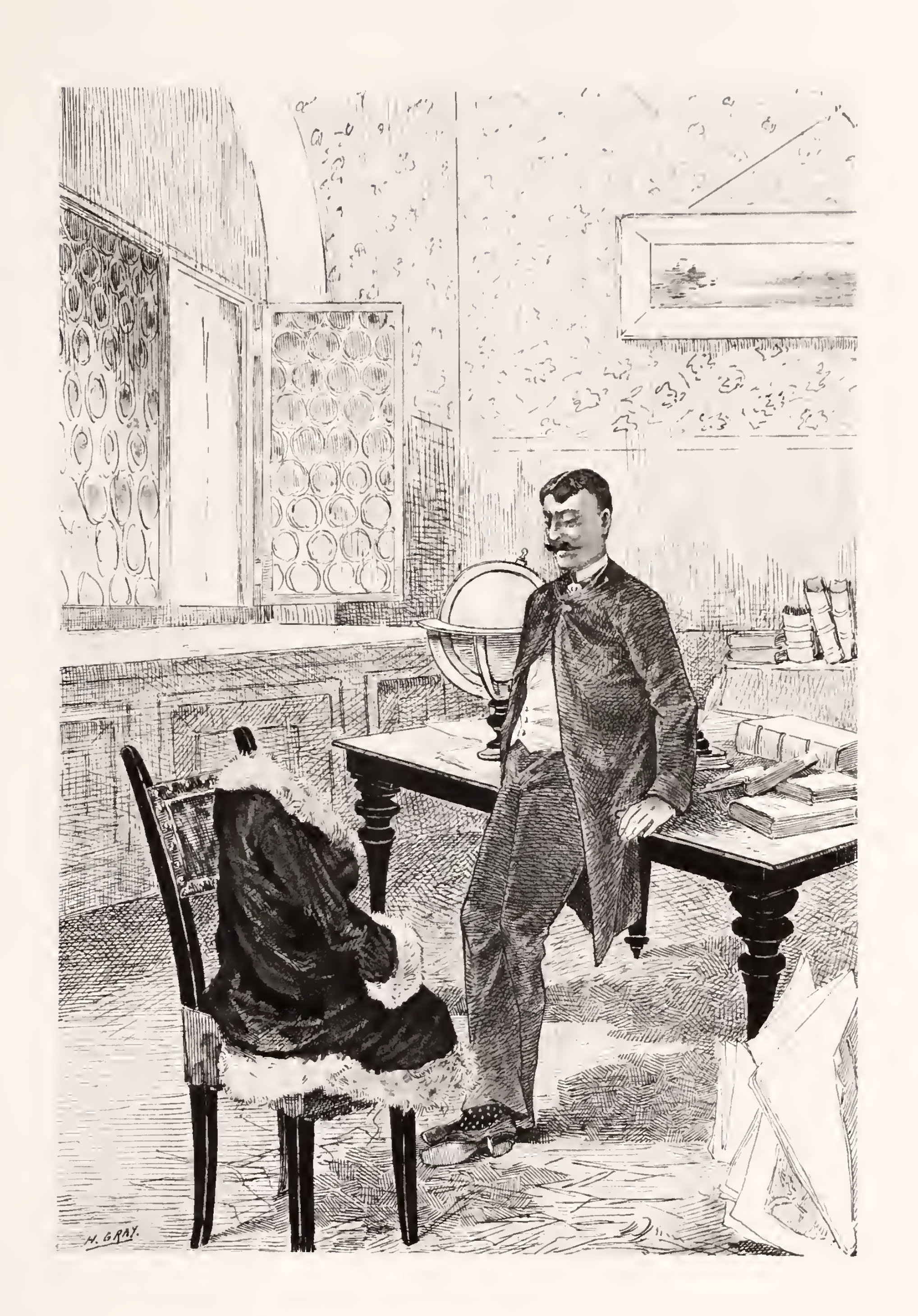
Ivan entra, apportant mon déjeuner, et fit le geste de prendre l'inconnue pour l'aller ranger. Les mains de mon valet de chambre portaient la trace d'une lutte consciencieuse contre la poussière accumulée par les mois d'été sur le mobilier de Bukova. En voyant cette grosse main noire prendre brutalement au collet le délicat velours bleu, j'éprouvai je ne sais quelle sensation d'agacement.

« Finis donc ton ouvrage, Ivan, et ne va pas salir cette chose qui ne nous appartient pas; c'est bon, tu la rangeras plus tard. »

Le soir, Ivan revint à la rescousse. J'avais tracé le plan du premier chapitre de mon mémoire, et j'arpentais mon cabinet de ce pas irrégulier et distrait, si favorable au travail du cerveau. Chaque fois que je me rapprochais du bureau, mes yeux rencontraient la polonaise ; elle était couchée sur le divan, dans la pénombre de la lampe, avec ces attitudes fantastiques et vivantes qu'ont le soir les vêtements longtemps portés. Parfois il me semblait qu'elle remuait, se redressait ; elle avait des poses caressantes et le passage d'une lumière allumait les reflets châtain-dorés avec plus de mouvement et de vie que le matin, comme si les boucles folles d'une tête vénitienne eussent apparu dans les fonds obscurs de ma grande glace. — De nouveau, je renvoyai brusquement Ivan à tous les diables. Le pauvre homme me regarda d'un air étonné et s'éloigna avec une soumission respectueuse, dernier legs du servage chez nos braves serviteurs.

Le jour suivant, j'inventai quelques-uns de ces sophismes ingénieux que nos moindres caprices savent si vite trouver, pour persuader à Ivan qu'il fallait laisser l'étrangère à sa place, jusqu'au moment prochain qu'on viendrait nous la réclamer. En réalité, je n'aimais pas à me figurer ce moment. Il me semblait que la polonaise avait toujours été là ; elle était entrée de plain-pied dans mon atmosphère intime, dans ce milieu de choses familières et indispensables auxquelles le vieux garçon, — même s'il n'est pas très vieux, — ne souffre aucun changement. Parmi mes meubles passés, dans ma sévère chambre de travail, c'était la seule note jeune et gaie, la seule touche lumineuse. Avec ses aspects semi-vivants du soir, elle m'était un peu moins qu'un chien et un peu plus qu'une fleur. L'obsession de cette bête de petite chose grandissait d'heure en heure.

Ceux-là seuls pourront me comprendre, qui ont connu la prodigieuse monotonie et le formidable ennui d'un séjour solitaire dans nos campagnes russes. Abandonnée dans ce silence écrasant des hommes et des choses, l'imagination s'accroche aux plus futiles objets et leur prête des proportions démesurées. Après les intéressants pensionnaires de nos maisons de correction, c'est aux marins et aux propriétaires russes qu'il eût fallu dédier l'araignée de Silvio Pellico. La polonaise, — qu'elle me pardonne la comparaison, —


H. GRAY.

devint mon araignée. Bientôt son influence balança sérieusement celle de Rhamsès. Je la regardais vivre, de sa vie muette et cachée. C'était un corps sans âme, il est vrai, mais comme ces corps que l'âme vient de quitter et qui gardent après l'abandon une expression si intense. Je cherchais l'âme, naturellement, et mon imagination oisive, lâchée en liberté, passait ses meilleures heures à se perdre en hypothèses sur l'aventure qui avait amené chez moi l'égarée, sur l'éternel féminin qui s'était naguère incarné dans cette enveloppe. Je reconstruisis tous les types de femme que ma riche mémoire pouvait me fournir, pour les adapter à ma pelisse. Enfin, fatigué d'errer en aveugle, je résolus de procéder avec la rigueur scientifique qui convenait à un lauréat de nos Académies. Si Cuvier, me disais-je, a pu ressusciter les monstres antédiluviens avec un petit os, fragment insignifiant de leur vaste organisme, comment n'arriverais-je pas à reconstituer une femme avec un vêtement, qui est la moitié de la femme, quand il n'est pas le tout? — Je suspendis l'étoffe en l'abandonnant à ses plis naturels; ils trahirent aussitôt leur grâce légère et vaporeuse, mais cela ne me suffisait pas.

Un jour, je trouvai les ouvriers de la ferme en train de rouir le chanvre de la dernière récolte. J'en emportai furtivement quelques brassées; non sans rougir un peu de mon amusement puéril, je me mis à empailler ma polonaise, boutonnant le vêtement sur ce mannequin improvisé et respectant toutes les cassures marquées par l'usage sur le velours. Le résultat fut pleinement concluant : je vis se dessiner un col flexible et long, des formes riches et fières, une taille mince, souple comme un tronc de jeune bouleau. De l'étroitesse des manches, je pouvais déduire la finesse des attaches et des extrémités. Quelques rapports familiers à tous ceux qui ont étudié le dessin me permirent de rétablir, avec la moitié ainsi conquise, l'autre moitié absente, la hauteur de la statue, la forme de la tête. Ses cheveux, cela n'avait jamais fait doute pour moi, étaient de la nuance châtain-doré des zibelines; c'était également un axiome acquis depuis longtemps que ses yeux avaient les reflets sombres du velours bleu. Un seul point me gênait, le nez manquait et je n'avais aucunes données pour le reconstituer; jusqu'à plus ample informé, ma statue n'avait pas de nez. Mais quoi? N'ai-je pas follement

aimé, jadis, cette tête antique d'Ephèse que la barbarie turque a privée du même ornement? Enfin n'ai-je pas aimé beaucoup de mes belles compatriotes dans le même cas?

Ainsi, l'âme de ma polonaise était ressaisie, sa forme désormais invariablement fixée dans mon imagination. Ce fut un grand repos. De ce jour, ma chimérique compagne était créée, elle vivait. Je m'attachai d'autant plus à ce morceau d'étoffe, son signe visible. Je n'admettais même plus la pensée qu'on pût venir m'en dépouiller. Je n'avais pas la moindre curiosité de voir la légitime propriétaire de la pelisse; ce ne pouvait être qu'une désillusion, celle que j'avais inventée me suffisait. Une fois, j'eus cette idée bien simple, et qui eût dû me venir plus tôt, qu'il pouvait rester dans les poches du vêtement quelque indice de son origine. L'idée fut très mal accueillie : je remis à plusieurs reprises l'ennui d'y donner suite. Enfin je plongeai dans les petites poches mes mains qui tremblaient un peu : ce fut avec un inexprimable soulagement que je les retirai vides. Mon intendant voulait me faire aller à Tachagne pour conclure une affaire d'importance; je trouvai des prétextes pour l'y envoyer à ma place, craignant sur toutes choses une explication avec le maître de poste qui pouvait m'obliger à une restitution. Chaque fois qu'on sonnait au portail, le cœur me battait, il me semblait qu'on venait me la reprendre. Quand l'attelage d'un voisin ou le cheval d'un messager entraient dans la cour, je me surprenais à jeter vivement une draperie sur la pelisse; je ne me dissimulais pas ensuite l'odieux de cette action, qui eût pu conduire un pauvre diable en police correctionnelle; mais quel collectionneur n'a pas sur la conscience de pareilles faiblesses, sans parler des amoureux?

Étais-je donc déjà dans la triste catégorie de ces derniers? Je n'eusse pas voulu m'avouer cette énormité, et pourtant je me disais que s'il est ridicule d'être amoureux d'un chiffon, la moitié des hommes en sont là, et qu'on a brouillé parfois les affaires du monde pour des chiffons qui cachaient moins d'âme que le mien. Sans creuser la nature de mon sentiment, je jouissais de cette délicieuse communauté de vie : ma solitude était remplie désormais. Nous avions de longues causeries, avec la polonaise, le soir, quand elle existait si étrangement : je savais déjà beaucoup de son caractère, de ses

secrets et de son passé. Comme toutes ses pareilles, elle avait ses jours et ses caprices : tantôt tendre et gaie, abandonnée avec des caresses d'attitude charmantes; tantôt gisante sur le divan, flasque, éteinte, morte, l'âme envolée. Suivant son humeur, je me couchais triste ou joyeux ; et bien souvent, la nuit, dans mes rêves, je revoyais la bizarre créature errant à mon chevet, m'effleurant de son duvet d'or bruni, me disant jusqu'à l'aube des chansons et des folies.

Le 15 octobre, nous eûmes à Bukova la première gelée d'hiver. Je vis en m'éveillant le mélancolique horizon de nos champs tout blême sous son premier drap blanc. Je devais aller ce matin-là régler une coupe de bois à une assez grande distance. Ivan m'apporta triomphalement un grossier manteau de paysan, en jurant qu'il faisait grand froid. Je m'en aperçus bien en ouvrant ma fenêtre à la bise glacée. Ma main se posa sur les douces zibelines ; elles gardaient toujours je ne sais quelle tiédeur intrinsèque et mystérieuse. Brrr..., pensais-je, comme il ferait bon se pelotonner dans cette chaude fourrure avant d'affronter un pareil temps ! Je repoussai avec honte cette sotte idée. Mais on sait que les sottes idées ont des façons particulières de faire leur chemin et des arguments particuliers à leur service. « A quoi bon, disait la tentatrice, prendre une fluxion de poitrine quand on peut s'en garer ? Crois-tu qu'aucun affublement puisse étonner tes braves paysans ? Ces gens simples ne remarquent rien, et quand bien même les filles du village souriraient un peu, le grand mal ! » — Je luttais : les amoureux savent comment finissent les luttes avec les sottes idées. Après quelques minutes d'hésitation, je jetai brusquement la fine polonaise sur mes épaules et je sortis. Ce fut une sensation sans précédent, qui tenait du bain parfumé, de la tiédeur du lit, du souffle des brises d'avril, de la commotion d'une pile électrique. Une félicité toute nouvelle me pénétrait jusqu'au fond de mon être. L'intendant grelottait et je ne sentais pas le froid. Je m'attardai longtemps au bois ; il me semblait que j'allais quitter le meilleur de moi-même en rentrant. Le pli était pris : les jours suivants, même quand le temps se remit au beau, je ne quittais plus la bienheureuse pelisse. Mes courses, auparavant hâtives et maussades, m'étaient devenues délicieuses.

Dès que je revêtais le manteau enchanté, ma triste personnalité m'abandonnait, je sentais qu'une personnalité étrangère se substituait insensiblement à elle. C'était l'atmosphère d'un autre être, faite d'une perpétuelle caresse, dans laquelle je m'habituais doucement à vivre. Je me rappelais alors avoir été très frappé jadis par un article de la *Revue archéologique* sur la tunique de Déjanire. Ah! comme je comprenais le pauvre Alcide, brûlant dans les étreintes de son ardente toison! J'eus un moment l'idée d'écrire un Mémoire sur ce point intéressant de la mythologie grecque, pour reprendre mes études abandonnées. Car on devine bien que le malheureux Rhamsès était oublié : l'ébauche inachevée du premier chapitre gisait sur ma table, avec cet air morne qu'ont les livres et les écrits désertés. Je passais maintenant toutes mes journées dehors, courant la forêt dans mon vêtement magique : la volupté première ne s'usait pas, au contraire; il me semblait chaque jour que j'étais un peu moins moi, que la métamorphose s'achevait; un monde de choses délicates, de jouissances nerveuses et fines m'était révélé; j'avais changé d'âme, comme de manteau, et dépouillé le vieil homme; il me semblait devenir la..... Ah! non, pourtant! — Tenez, à parler franc, il me semblait que je devenais fou.

A ce moment critique de mon existence morale, un soir, à la nuit tombante, — le 24 octobre, — on me remit un télégramme de mon ami X... Il m'informait de son passage à Kief le lendemain matin et me suppliait de l'y venir voir un instant, pour conférer d'une affaire où je pouvais grandement l'aider. Je n'aimais rien tant désormais que ma solitude peuplée de ma passion, et je maudis cette amitié importune; mais il n'y avait pas à reculer, j'ordonnai de mettre les chevaux à la britchka. Ivan s'approcha avec l'air goguenard qu'il affectait volontiers depuis quelque temps vis-à-vis de moi. — « La nuit sera pluvieuse, qu'est-ce que Monsieur prendra pour se couvrir en route? » — Je dus vaincre une de ces petites hontes qui me revenaient de loin en loin, mais j'en avais déjà tant vaincues! — « La pelisse, » — répondis-je en tournant la tête, et quelques minutes après, la troïka m'emportait, tout tremblant de plaisir dans mes chères zibelines, qui continuaient partout, sur mon être indifférent à toutes choses, leur atmosphère d'amour.



II

La nuit était fort avancée quand ma britchka entra dans la cour de poste de Tachagne. Une calèche de voyage dételée y attendait les chevaux de rechange. — « Je vais réveiller Stépane Ivanovitch, » me dit Ivan. — « Occupe-toi de faire atteler plus vite et laisse dormir ceux qui dorment, » lui répondis-je avec humeur. On le pense bien, je n'avais qu'une idée : éviter le maître de poste. De peur de le joindre, je n'entrai même pas dans la salle de thé, et roulant une cigarette, je me mis à arpenter la galerie de bois à auvent qui régnait tout autour de la cour. La nuit était sombre et pluvieuse, comme l'avait prédit Ivan. Une mauvaise lampe à pétrole, sur le chambranle d'une porte, éclairait faiblement un des coudes de la galerie.

Je marchais depuis quelques instants, quand cette porte s'ouvrit et livra passage à un voyageur qui commença une promenade en sens inverse de la mienne. Sa silhouette me frappa tout d'abord ; elle avait ceci de particulier qu'il était impossible de décider à quel sexe appartenait l'inconnu. Vous me

direz que le cas n'est pas fort rare en Russie, où notre gracieux hiver, avec son accoutrement obligé, transforme la rue en un bal travesti de passants qui n'ont ni forme, ni âge ni sexe. Ce qui m'intrigua davantage, c'est qu'il me sembla bientôt retrouver dans la taille, la démarche et les façons de mon compagnon de promenade des souvenirs très familiers; mais ces souvenirs étaient d'autant moins faciles à préciser qu'ils se rapportaient dans ma mémoire à deux personnes évidemment fort différentes; sans pouvoir mettre des noms sur ces vagues analogies, j'étais sûr d'avoir connu à quelqu'un de mes intimes cette silhouette, à quelque autre ce port de taille et cette démarche. Très perplexe, je m'arrêtai sous la lampe pour y attendre le passage du promeneur. Dans l'espace éclairé, deux petits pieds de femme entrèrent, sortant d'un long manteau d'homme; mes yeux s'arrêtèrent sur ce manteau : c'était le mien, ma vieille pelisse de renard! On devine le monde de pensées désordonnées qui éclatèrent dans mon cerveau. Je me remis en marche comme un homme ivre. Le hasard fit qu'aux tours suivants, nous nous rencontrions précisément sous la lampe. Mes premières impressions s'expliquaient, sans diminuer mon trouble. Quand je regardais le manteau, je croyais me voir dans une glace, et, sous cette personnalité d'emprunt, j'en devinais une autre que je connaissais comme si je l'avais quittée l'instant d'avant. Le visage de cette femme, — c'était décidément une femme, — était emmitouflé dans une écharpe noire; mais à la fixité du regard, je me sentais l'objet d'une attention égale à la mienne. La promenade continuait; un sentiment aigu de gêne m'envahissait. Vous est-il jamais arrivé de croiser dans un salon une figure à vous bien connue? Vous comprenez qu'il faudrait lui parler, fraterniser avec elle, et faute de pouvoir placer son nom sur cette figure, vous ne trouvez pas un mot sur vos lèvres; vous devinez qu'elle vous reconnaît, elle aussi; et chaque minute de retard augmente votre malaise. C'était une gêne de cette sorte que j'éprouvais, mais cent fois plus pénible, et compliquée d'idées extravagantes. Tantôt il me semblait que je *me* promenais moi-même à *mes* côtés, je veux dire l'ancien moi, celui d'autrefois; tantôt que ma polonaise courait devant *moi*, emportant mon *moi* nouveau. Ainsi dédoublé, et chacune de mes

moitiés évitant l'autre, je me sentais plus ridicule à chaque nouvelle rencontre; le regard voilé s'attachait sur moi, toujours plus inquiétant; des gouttes de sueur me perlaient aux tempes.

Soudain, à un dernier tour, la promeneuse s'arrêta net sous la lampe, écarta brusquement son voile, et un éclat de rire longtemps contenu partit comme une fusée ; la voix jeune et fraîche qu'annonçait ce rire s'éleva et me dit en français :

« Monsieur, si vous me rendiez mon manteau?... »

Je demeurai immobile, abasourdi, cherchant quelques paroles à balbutier :

« Mon Dieu..., Madame..., j'allais vous faire la même demande..., mais daignerez-vous m'expliquer comment?...

— Ah! pour cela, j'en suis bien incapable. Je sais seulement que vous avez là ma pelisse, et il me semble même que vous l'avez adoptée sans trop de façons.

— Il est vrai, Madame ; mais, vous-même, ne me donnez-vous pas l'exemple ?

— Ce manteau est à vous? Et c'est moi qui vous dois des explications? Allons, je veux bien, c'est fort simple, d'ailleurs. Il y a un mois, en passant ici pour me rendre dans une terre voisine, j'ai égaré ma fourrure. Quand je l'ai envoyé chercher, on m'a rapporté ceci à la place. Mon absence s'est prolongée plus que je ne pensais, les froids m'ont prise au dépourvu loin de toute ressource, et, ma foi, j'ai utilisé ce que la Providence avait daigné me laisser en échange de mes zibelines. Cette nécessité vous semblera assez justifiée, j'espère. Ce qui l'est moins, c'est le besoin pour un homme de s'affubler d'une mante de femme en guise de petit collet; sans compter qu'elle me semble s'être passablement déformée sur vos épaules, ma pauvre mante!

— Oh! pour cela non, Madame, je vous jure. C'est au contraire moi qui me suis... je m'arrêtai à temps pour ne pas laisser échapper une sottise intelligible pour moi seul.

— Enfin, Monsieur, puisqu'il vous plaît que nos torts soient réciproques, passons l'éponge. Le hasard a bien réparé les siens. Nous allons rentrer

tous deux dans notre bien et dans les attributs de notre sexe. Mais comme deux personnes qui ont porté pendant un mois leurs manteaux respectifs me paraissent suffisamment présentées l'une à l'autre, je vous engage à prendre une tasse de thé avec moi, tandis que nous opérerons l'échange. » — Et l'étrangère ouvrit la porte de la salle en me montrant le chemin.

Je la suivis à contre-cœur. La réflexion m'était revenue. Je ne voyais qu'une chose, la séparation prochaine et inévitable d'avec ma bien-aimée compagne. Je ne savais aucun gré à sa maîtresse de s'être révélée. Je me souciais fort peu de celle-ci, c'est à sa pelisse que je tenais. Cependant, tandis que mon héroïne se dépouillait de *mon* manteau, je me livrai à cet examen sommaire qui est la première politesse due par un homme à une femme avec laquelle il entre en relations. Il n'y avait pas à dire, c'était bien ma statue qui m'apparaissait, une statue telle que je l'avais devinée à son enveloppe, avec un nez en plus, seulement. Était-ce ce nez qui me dérangeait ? Je ne sais, toujours est-il que l'apparition ne me fit aucun plaisir et resta fort distincte pour moi de la *vraie,* celle qui habitait la pelisse. Les cheveux châtain-dorés y étaient pourtant, et les yeux gros-bleu. Elle demanda du thé à la servante, et à l'accent des premiers mots russes qu'elle prononça, je reconnus une polonaise. Tout, d'ailleurs, trahissait chez elle cette famille particulièrement redoutable dans l'espèce féminine : le regard électrique, le parfum vénéneux, la souplesse de serpent, la provocation inconsciente de chaque brimborion, depuis le talon jusqu'à la dernière boucle de cheveux.

Tandis qu'elle versait le thé, Stépane Ivanovitch entra, nous salua et sourit.

« Je suppose, dit-il, que l'erreur est maintenant expliquée à madame la comtesse. Le jour même où elle passa chez moi et y oublia sa pelisse, M. Joseph Olénine perdit son manteau près d'ici. Le lendemain, quand le messager de Bukova vint réclamer ce dernier, mon garçon d'écurie remit le vêtement qu'il avait ramassé. Quelques heures après, un passant apportait le manteau de M. Olénine et trouvait sur la porte le courrier qui demandait la pelisse de la comtesse ***ska ; le courrier n'a pas vérifié l'objet, et je n'ai plus entendu parler de rien. »




H.GRAY.

Le maître de poste avait fait la lumière dans mon roman. Le nom de la comtesse ***ska m'était bien connu. Elle venait de quitter Varsovie à l'époque où mon régiment y prit garnison. On ne parlait alors que de sa beauté, de sa vertu farouche, de son second mariage avec le vieux comte ***sky, un des plus riches seigneurs de Pologne, jadis fort en faveur à la Cour, et qui avait même été un moment général-gouverneur sous le précédent règne. Depuis quelque temps, le comte et sa femme vivaient retirés dans leur belle terre de Rogonostzova, sur les confins de la Podolie, à cent verstes de chez moi. Je savais qu'ils passaient de rare en rare dans notre district, en allant visiter un autre bien situé plus près de Kief.

La comtesse congédia Stépane Ivanovitch en le priant de presser son attelage, et la conversation s'établit entre nous, avec l'aisance que donne aux relations nouvelles la certitude d'appartenir au même monde, alors même qu'on n'a pas échangé ses manteaux.

« Eh bien ! Monsieur Olénine, voici la présentation achevée, et toujours de façon aussi romanesque. Mes amis de Varsovie m'avaient beaucoup parlé de vos exploits de tout genre, quand vous étiez aux hussards, mais je ne savais pas que vous poussiez le dédain de la morale vulgaire jusqu'à vous approprier les zibelines égarées sur la grande route.

— Vous pouvez même ajouter, comtesse, jusqu'à ne pas les rendre à leur légitime propriétaire.

— A ne pas les rendre !... Comment cela ?

— Je déclare qu'on ne m'arrachera cette pelisse qu'avec la vie.

— Par exemple ! Et pourquoi ?

— Parce que..., parce que je l'aime.

— C'est ce que pourraient dire tous les héros de la police correctionnelle.

— Non, vous ne me comprenez pas, vous ne pouvez pas me comprendre. C'est trop subtil à expliquer, ce qui existe entre ce vêtement et moi. Pourtant, vous êtes slave, vous aussi, partant plus ou moins spirite, croyante à la métempsycose et à un tas de choses semblables. Tenez, depuis un mois que ce morceau d'étoffe est entré dans ma vie, il m'a peu à peu chassé de ma propre personne pour y introduire une autre âme, un être

chimérique émané de lui; ou peut-être est-ce moi qui suis passé en lui, qui ai pris la forme et l'être qu'il renfermait en puissance, comme disent les philosophes. Je ne sais. Toujours est-il que lui et tout ce que mon imagination a mis en lui, je l'aime, entendez-vous, je l'aime d'amour. »

La comtesse prit le petit air sévère de rigueur en pareil cas. On a remarqué, d'ailleurs, que cet air sévère ne parvenait jamais à être un air étonné, ce qui ferait croire que les femmes attendent toujours l'arrivée de ce mot comme une suite naturelle de la conversation avec elles.

« Oh ! ne vous méprenez pas sur ma pensée, repris-je. Loin de moi l'intention de vous offenser. Votre personne n'est pour rien dans tout ceci, elle est absente, il n'existe, il ne peut exister sous cette pelisse que la forme idéale née de ses plis à mon évocation.

— Ceci n'est pas flatteur pour la forme matérielle qui a bien contribué quelque peu à ces plis. Enfin, je veux bien m'amuser de votre originalité, mais je n'en suis pas moins obligée de vous redemander formellement ma palatine.

— Jamais, plutôt ma vie ! Pourquoi vous ai-je rencontrée ? Allez, partez, m'écriai-je avec désespoir, mais ne me demandez pas mon âme !

— Je ne vous demande que ma fourrure. Ah ! ça, mais vous êtes le Tartuffe des pelisses, mon cher monsieur :

C'est à vous d'en sortir, vous qui parlez en maître...

Avec tout mon désir de vous obliger, je vous répète que je vais reparaître dans quelques heures devant mon légitime seigneur, qui marquerait un juste étonnement s'il me voyait surgir en manteau d'homme. J'entends rentrer chez moi sous ma forme et mes espèces naturelles. D'autant plus que ces fourrures sont un héritage de famille auquel nous avons mille raisons de tenir.

— Mais c'est moi-même que vous demandez ! Comment voulez-vous que je *me* rende à vous ?

— Voyons, j'entre dans vos folles idées. Ne vous laissé-je pas une consolation ? Ce manteau, le vôtre, que je porte depuis un mois, — et

auquel ma femme de chambre a dû donner quelques directions nouvelles pour qu'il me fût supportable, — ce manteau se sera un peu métamorphosé, à votre compte. Vous allez vous y retrouver, d'après vos théories sur l'adaptation des manteaux, un peu vous-même, un peu... une autre !

— Hum ! le manteau du Musée de Naples ! Belle consolation, fis-je piteusement.

— Ces archéologues se croient toujours le droit d'être légers à leur manière. Mais l'heure me presse, j'entends mes chevaux à la porte, cessons ce marivaudage. Monsieur Olénine, veuillez me donner ma palatine ! »

Je me levai avec un mouvement désespéré qui fit glisser de mes épaules l'objet du litige. D'un geste mutin, la comtesse avança la main sur la fourrure qui tombait. Machinalement, je la retirai à moi.

« Ah ça ! fit-elle en repartant de son franc rire, savez-vous bien que si quelqu'un entrait, on croirait que nous rejouons la scène de Madame Putiphar avec votre homonyme !

— Madame, il y avait des sentiments moins cruels chez la femme du général de Pharaon.

— Pas d'analogie, monsieur, mon mari n'est plus en fonctions, répliqua la comtesse en riant de plus belle. » Et d'un air d'autorité superbe, qui, je dois le dire, lui seyait à merveille, elle prit de mes mains ma chère pelisse, la jeta sur son bras, gagna la porte. Là, elle retourna, sans doute pour rire encore un peu de ma mine. Mais j'avais, il faut croire, l'air si vraiment navré, qu'elle me cria, avec une nuance de sympathie dans la voix : « Là, je compatis à votre folie. Vous aimez cette polonaise ? Eh bien, venez la revoir à Rogonostzova. Je vous promets qu'elle sera toujours pendue au premier porte-manteau de mon vestibule. Venez donc, et considérez-vous comme toujours invité sous notre toit, monsieur Olénine. Vous pourrez dire en modifiant le proverbe : pour une polonaise de perdue, deux de retrouvées. »

Elle disparut, emportant mon palladium. Il me sembla que la nuit s'était faite dans la salle. Je revêtis avec colère mon pauvre vieux manteau, je me précipitai sur la route de Kief, dévorant mon chagrin, grelottant de corps et de cœur.



III

Quand je revins à Bukova, la terre russe avait pris sa figure d'hiver, sa figure livide. La première neige était tombée sur les interminables plateaux des *Terres noires;* fondue sur les crêtes des labours, préservée dans les creux des sillons, elle marbrait de flaques blanches ces grands champs couleur de suie qui font notre richesse ; on eût dit que toutes les pompes funèbres des deux mondes avaient cousu bout à bout toutes les serges de leur matériel pour tendre ainsi, durant des centaines de verstes, un drap de deuil aux larmes d'argent. Des nuages bas rampaient sur les hêtres chauves, et des fumées de pauvres sur les toits de chaume d'où suintaient les eaux glacées. Ma maison, perdue dans les bois, n'est jamais gaie en cette saison ; je la retrouvai cette fois plus désolée et plus maussade que de coutume. Elle me semblait vide comme la chambre d'un avare à qui on aurait volé son trésor; mon cabinet était si assombri qu'aucune lampe ne suffisait à l'éclairer. Ivan avait beau emplir la cheminée de souches de pin, je ne parvenais pas à

réchauffer mes membres transis. Avez-vous jamais rêvé que vous étiez amputé? J'éprouvais, tout éveillé, la sensation de ce cauchemar; si mon corps était au complet, mon âme tout au moins avait quitté le logis; quoique un peu porté vers les doctrines matérialistes, j'ai fini par croire à l'existence de l'âme, en constatant le vide qu'elle laisse dans les moments où elle nous fausse compagnie. Je me raisonnais sans relâche, pour chasser ma folie de mon cerveau; l'expérience m'a démontré que cette méthode est détestable; se raisonner sur une passion, c'est vouloir arracher un clou en frappant dessus à petits coups de marteau : le marteau enfonce le clou dans le bois et le raisonnement la passion dans le cœur. J'abrège les péripéties d'une lutte intestine dont on a déjà deviné l'issue. Le premier bruit qui mit de la joie dans la maison fut celui des grelots de mes trotteurs, le jour qu'ils amenèrent au perron le traîneau qui devait me conduire à Rogonostzova. La route me parut longue et les abords du lieu rébarbatifs; de grands étangs gelés, des forêts de sapins, un vieux château du temps d'Élisabeth, aux profils de prison; une de ces geôles d'ennui où le plus médiocre compagnon doit être accueilli par les captifs comme un prince Charmant dans le château de la Belle au Bois-Dormant.

Aujourd'hui, revenu à un état d'esprit plus sain, j'ose à peine me rappeler la ridicule émotion avec laquelle je mis le pied dans le vestibule du manoir des ***sky. Ma polonaise — celle de fourrures bien entendu — brillait au premier porte-manteau, rayonnante comme la Toison-d'Or, plus caressante et plus vivante que jamais. Je courus au cher objet et le couvris de baisers furtifs. La comtesse, qui m'épiait, apparut sur le pas d'une porte en riant à plein cœur.

« Allons, dit-elle, je vois que le cas est invétéré et qu'il faudra le traiter énergiquement, au besoin par les douches froides. »

Elle me fit gracieusement les honneurs de la maison et me présenta à son mari, un glorieux invalide des guerres du Caucase, cloué par la sciatique dans une bergère, devant une table où sa jeune femme et son intendant battaient les cartes à tour de rôle pour son éternelle partie de préférence; un beau portrait d'ancêtre, au demeurant, où sur les tempes blanchies les

rides entre-croisaient leurs balafres avec celles des yatagans turcs ; le nez émerillonné et la belle humeur témoignaient des consolations qu'apporte à la vieillesse d'un soldat une cave bien fournie de vin de Hongrie. Mes hôtes me firent grand accueil ; mais, durant tout ce séjour, je ne leur donnai que ce que la stricte politesse ne me permettait pas de leur refuser. Dès que j'en trouvais l'occasion, je m'échappais pour rejoindre ma bien-aimée et me perdre dans sa contemplation. Il me parut bientôt que Mme ***ska suivait avec quelque impatience ce manège qui l'avait d'abord égayée. Sa bonne grâce à mon égard se refroidit visiblement. Les dernières fois qu'elle me surprit en colloque intime avec sa palatine, elle passa en haussant les épaules et je l'entendis murmurer entre ses dents : C'est un fou !

Rappelé à Bukova pour une semaine, je ne fis pas attendre ma seconde visite. Mon désappointement fut grand en ne trouvant plus la pelisse à sa place habituelle. Je me précipitai au salon et reprochai amèrement à la comtesse cette infraction à la parole donnée. Elle me répondit, avec un pli d'humeur sur la lèvre, que mes divagations n'avaient plus le mérite de la nouveauté ; puis, sonnant d'un geste nerveux, elle ordonna à sa camériste de rapporter « sa vieille loque ».

Durant ce second séjour, les manières de Mme ***ska témoignèrent d'une véritable hostilité vis-à-vis de moi. Elle ne m'adressait presque plus la parole, et il fallait tout mon aveuglement pour ne pas souffrir d'une attitude que je devais attribuer au dédain inspiré par mon dérangement d'esprit. Seul, le vieux comte, étranger à mes folies, m'accueillait avec la cordialité traditionnelle dans nos provinces et me pressait de revenir abréger dans sa société les longs loisirs de l'hiver.

Je revins, en effet, bien que sentant ma présence odieuse, je revins pour les fêtes de Noël, bourrelé par ma passion. Cette fois encore, la polonaise était absente : mais je ne fus pas peu surpris de trouver la comtesse frileusement pelotonnée dans *notre* pelisse. Toute sa bonne humeur semblait revenue, et elle me reçut le sourire aux lèvres.

« Ma foi, mon cher voisin, j'en suis bien fâché pour vos habitudes ; mais mon médecin ne me trouve pas bien et, par le froid qu'il fait, il m'ordonne

de porter quelques fourrures dans les salles glacées de notre vieille masure. Vous ne voulez pas ma mort, sans doute; car, je vous en préviens, je ne vous léguerai pas mon manteau. Résignez-vous donc à le contempler sur moi. Je regrette que ma grossière personne dérange les plis drapés sur mon sosie idéal. Tâchez de vous y accoutumer.

— Hélas! Madame, vous me privez de bien douces et bien innocentes caresses.

— Oh! je sais que sur moi le manteau magique perd toute sa vertu! Tant mieux, vous guérirez; sinon... sinon, à vous de trouver un compromis. »

Manteau magique, en effet. Depuis que mon hôtesse l'avait revêtu, il me semblait qu'elle me devenait chaque jour un peu moins étrangère, qu'elle était un peu moins elle, un peu plus lui. Avec l'étrange puissance d'absorption que j'avais si souvent constatée, la pelisse métamorphosait sa maîtresse et la ramenait aux proportions de ma chimère. La comtesse ***ska avait disparu; il ne restait que ma polonaise, avec le monde unique de séductions qu'elle m'offrait depuis trois mois. Insensiblement, naturellement, j'arrivai à ne les plus séparer l'une de l'autre. Ce m'était d'autant plus facile que la frileuse jeune femme ne quittait plus ce qu'elle avait un jour si dédaigneusement appelé « sa vieille loque »; et moi, qui ne pouvais me détacher de ce cher objet, j'étais rivé aux pas de celle qui le portait; je la suivais partout comme une ombre animée. La comtesse n'aurait pu inventer un meilleur stratagème, si elle eût voulu m'enchaîner à sa personne; loin de moi l'idée qu'il y eût là un calcul; cette âme régulière en était bien incapable. J'étais désormais de toutes les promenades de la châtelaine; je l'accompagnais dans son parc, recueillant d'une main empressée les perles de givre qui se prenaient aux zibelines, quand elles frôlaient les basses branches des bouleaux; je la suivais sur les étangs où elle se divertissait à patiner; quand elle trébuchait dans sa course rapide, j'étais derrière elle, tremblant de peur que mon trésor ne fût déchiré dans quelque chute, prêt à le recevoir dans mes bras pour le préserver. Si elle montait en traîneau pour une excursion plus longue, je m'asseyais à ses côtés; je bénissais les cahots de la piste, quand, en secouant l'étroit véhicule,

ils ramenaient contre mon épaule et sur ma main le doux velours bleu, sa chaleur et son parfum.

Durant ces journées de vie commune, nous causions; je prenais un vif intérêt à cette nature singulière qui se dévoilait devant moi. Nature double, et comme faite de deux moitiés d'âmes mal rejointes; je m'expliquais sans trop de peine cette dualité; je savais par expérience que la merveilleuse pelisse possédait une influence si pénétrante, si irrésistible, qu'elle modifiait jusqu'à la personne morale de ceux qu'elle enveloppait. Dans une âme tranquille, un peu lasse, engourdie par la solitude, la fée allumait des étincelles de malice et des éclairs de poésie. Par moments, les paroles de ma nouvelle amie semblaient lui être soufflées par un esprit de passage, un de ces vagabonds du monde occulte qui viennent parfois prendre gîte dans les plus honnêtes demeures et bouleverser toute la maison. Je la voyais alors inquiète, audacieuse, fantasque à froid, tantôt retirée dans les replis d'une pensée secrète, tantôt livrée par de brusques saillies; le rire menaçant qui sonnait sur ses petites dents ne venait pas d'elle; il me faisait l'effet d'une chanson à boire jouée par un impie sur l'orgue d'une église.

Les longues et vides soirées de décembre nous réunissaient tous trois dans la salle basse, devant l'âtre flambant. La comtesse gardait alors un silence obstiné : pelotonnée dans sa palatine, malgré la chaleur du brasier, accoudée et le regard perdu entre les grands landiers de fer, elle semblait attentive aux folies des petits démons jaunes et rouges qui logent sous les grosses bûches, jasent dans la flamme et content des histoires douteuses aux châtelaines ennuyées dans les vieux châteaux. Je ne parlais pas davantage; absorbé dans la contemplation des zibelines, je prenais un plaisir toujours nouveau à suivre le jeu des lumières sur leurs plis; au moindre mouvement de celle qui les portait, elles se dérobaient dans l'ombre épaisse tombant des solives, ou s'illuminaient, allongées et continuées par des boucles de cheveux aux mêmes teintes dorées. Le comte animait seul nos veillées par son intarissable bonne humeur, enchanté de trouver un auditeur complaisant à ses souvenirs de guerre et à ses légendes ukrainiennes.

Un soir, le vent des steppes, qui va se briser aux Carpathes, hurlait en


H GRAY.

passant dans les cours ; les gémissements des moulins du village venaient mourir aux vitres noires. Ces bruits d'éléments mettent un effroi vague dans nos campagnes, si muettes d'habitude. Nous nous taisions ; le vieux majordome entra, apportant le thé ; un volet battit, un aboi de chien, ou de loup, expira sur la route. En se retirant, le majordome dit sentencieusement :

« Madame la comtesse fera bien de fermer ses pierreries, ce soir ; c'est par des nuits pareilles que la Dame revient.

— Quelle Dame ? demandai-je à mon hôte.

— Comment, vous ne savez pas quelle visite vous menace ? N'allez pas sourire, monsieur le sceptique, et écoutez une histoire à laquelle tous mes serviteurs croient aussi fermement qu'aux miracles de Notre-Dame de Czentoschau. Il y a bien longtemps, sous le roi Stanislas, cette maison fut le théâtre d'une tragédie domestique ; un de mes ancêtres, trahi par sa jeune femme, se fit justice lui-même, à la rude manière des aïeux, et précipita la coupable dans le grand étang. Depuis lors, l'âme damnée erre avec les *roussalki,* les fées des eaux, sous les nénuphars et les joncs ; de loin en loin, elle revient dans sa demeure et visite précisément la tour d'angle que vous habitez ; on entend ses légers soupirs, on la suit dans les corridors à la trace des gouttelettes d'eau, des brins de mousse et d'iris ; d'aucuns l'ont vu marcher : un grand roseau, vêtu de gaze verte, coiffé d'algues. Elle est apparue deux fois du vivant de mon grand-père, une fois du vivant de mon père : après chacune de ses visites, un objet de haut prix manque dans le château ; elle emporte toujours ce que le maître de céans possède de plus précieux. Ce fut elle, la coquine, qui emmena mon vieux cheval de bataille, le soir où il s'échappa en remontant du pâturage. Maintenant, je ne vois pas trop ce qu'elle pourrait encore me dérober. »

La recommandation du comte était superflue ; élevé par ma nourrice petite-russienne dans la foi aux traditions populaires, je n'avais nulle envie de railler sur ces matières. Je fus même scandalisé par l'éclat de rire qui partit du fauteuil de la comtesse aux dernières paroles de son mari ; c'était ce rire indéfinissable, inquiétant, ce rire d'inconnu qui semblait entrer en elle plutôt que sortir.

Je pris congé et remontai dans mon logement de la tour, un peu nerveux, la pensée arrêtée sur l'histoire que je venais d'entendre. Je me couchai, les yeux fixés, comme toujours, sur la pelisse accrochée à l'espagnolette de la fenêtre. Car il faut que je confesse un dernier enfantillage, après tant d'autres. Je me sentais si navré, chaque soir, au moment de quitter ma polonaise, que je m'étais enhardi une fois à dire à la comtesse :

« Madame, vous m'avez permis de chercher un compromis ; puisque vous accaparez durant tout le jour ma bien-aimée, souffrez du moins que je la reprenne la nuit pour l'avoir plus près de moi et la contempler à mon réveil. »

Et sans attendre l'assentiment de Mme *** ska, je m'étais emparé de sa mante, comme elle la jetait sur un meuble en se retirant. Depuis lors, je l'emportais amoureusement dans ma retraite ; par les nuits de lune, le pâle velours et les zibelines se détachaient sur ma vitre, dans un nimbe de rayons ; je ne sais pas de mots assez doux pour dire leur grâce, la symphonie divine qui retardait mon sommeil.

Ce soir-là, la pleine lune de décembre s'éteignait à chaque instant sous les nuages noirs affolés par le vent ; l'ouragan faisait rage et pénétrait dans ma chambre par les vieilles croisées mal jointées. Une idée me vint, qui me fit froid : si la Dame, la roussalka, allait me visiter et me ravir mon trésor, l'objet le plus précieux à coup sûr qui fût dans le château ? Ne serait-ce pas son bien d'ailleurs ? Ces fourrures qu'on m'a dit être un héritage de famille, ce manteau de forme ancienne, n'appartenaient-ils pas à la malheureuse aïeule ? Et cette âme mystérieuse, qui réside évidemment dans la pelisse hantée, n'est-ce pas son âme ?

Vous qui n'avez jamais tremblé pour un être aimé, devinez quelle terreur envahit mon cerveau, grandissante, poignant mon cœur et battant mes tempes. Les yeux démesurément ouverts sur la polonaise, je la voyais remuer, au souffle du vent sans doute, avec des mouvements humains, se cacher et reparaître, avec les caprices de la lune et des nuages assurément. Il se fit une éclipse plus longue ; la clarté remplit de nouveau le champ de la fenêtre ; la polonaise n'y était plus. J'entendis de légers soupirs et un frôlement

soyeux sur les tentures, comme des roseaux que fend une barque. Éperdu, je m'élançai vers la porte, je tombai à genoux, j'étendis les bras, m'écriant : — Laisse, laisse-moi mon âme, ne t'enfuis pas..... — Quand mes bras se refermèrent, ils étreignaient les zibelines ; elles se mouvaient, une forme indécise palpitait sous leurs plis, une haleine humide effleura mon front ; un coup de folie m'enleva la conscience des réalités ; je poussai un grand cri, je perdis le sentiment..... et le souvenir aussi, car je ne saurais dire ce qui s'est passé ensuite ; il ne m'en est resté que la sensation confuse et troublante du lendemain des fortes ivresses.

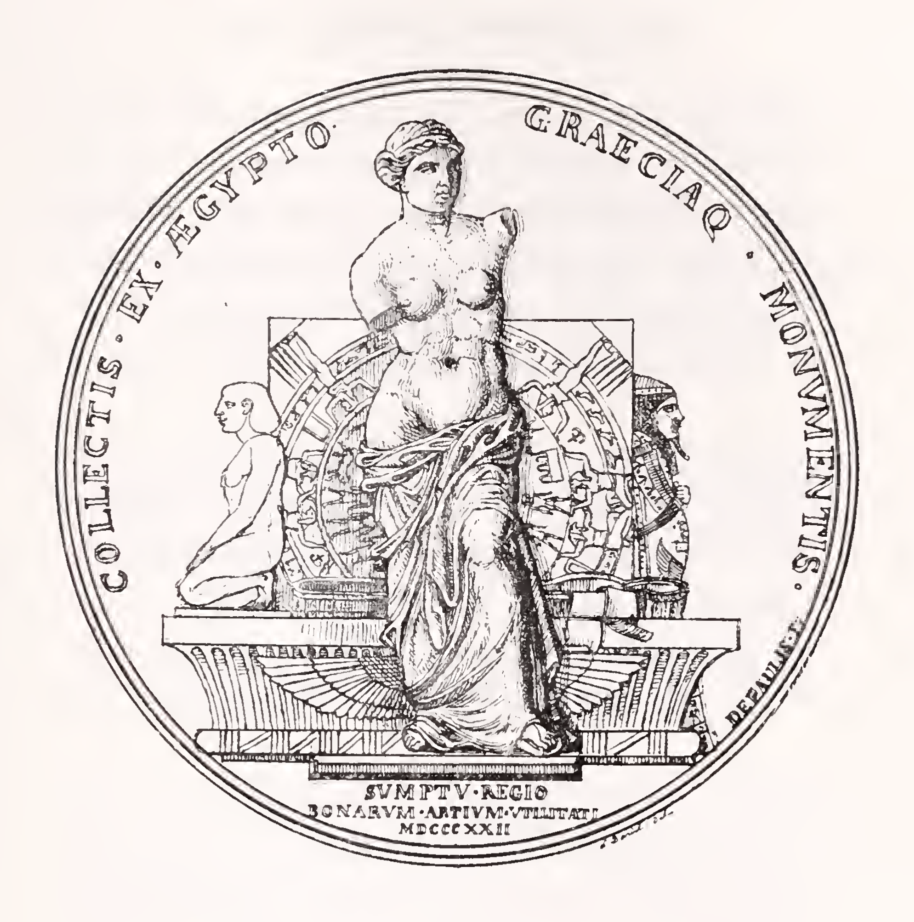
En retrouvant mes hôtes, au matin, je voulais d'abord leur annoncer que l'aïeule m'était apparue ; une fausse honte me retint, et je ne sais quelle crainte de déplaire à l'être mystérieux que j'aurais voulu revoir encore. La Dame reviendrait-elle ? — Elle est revenue. C'est elle qui me ramène et m'enchaîne à Rogonostzova. Ma vie et celle de mes amis s'y écoule, toujours aussi égale, aussi paisible. Le comte ***sky, fort incommodé par sa sciatique durant tout cet hiver, ne souffre plus que son unique partenaire aux cartes et aux échecs s'éloigne. Chacun sait que le gouvernement russe, dans sa sollicitude paternelle, prévient les moindres désirs de ses sujets, et que le vœu le plus secret formulé par un administré est aussitôt réalisé par l'administration. J'en ai eu récemment une nouvelle preuve. La ligne de Podolie, qui dessert nos deux résidences, a été ouverte en janvier ; je ne suis plus qu'à deux heures de mes voisins. En vain mes connaissances de Pétersbourg et mes confrères de l'Académie m'écrivent lettres sur lettres, remplies de points d'interrogation. Impatienté, je leur ai répondu une fois pour toutes que je m'occupe de fourrures. Je n'ai pu encore trouver le temps d'aller les revoir, et j'ai même manqué le dernier congrès des Orientalistes. Comment m'y présenterais-je d'ailleurs ? Mon grand travail n'a pas avancé d'une ligne. L'excellent comte me plaisante parfois à ce sujet, me demandant pourquoi mes études sur les Hébreux se sont arrêtées au chapitre de Joseph. Pour sauver mon amour-propre, j'ai dû dire que je déchiffrais dans un papyrus des textes fort difficiles, mais destinés à révolutionner l'histoire, et d'où il me semble ressortir que l'Israélite aurait retrouvé son manteau.

« Ah bah ! m'a répondu le comte, avec ce large rire dont les gens du vieux temps ont gardé le secret, — j'espère, cher égyptologue, qu'il n'en est rien advenu de fâcheux pour mon antique et illustre collègue, le gouverneur général de Pharaon ?

— Mon ami, interrompit la comtesse, avec son rire à elle, — mon ami, il ne faut jamais se moquer de ses collègues, — ni de ses confrères. »

VICOMTE E.-M. DE VOGÜÉ.





A LA VÉNUS DE MILO

Sur ton socle de marbre, immobile et sereine,
Ta beauté mutilée est encor souveraine,
O Vénus ! et les jours sur toi glissent en vain.
Ta lèvre peut garder son tranquille sourire :
L'Olympe est disparu, mais non pas ton empire ;
L'art rouvre un nouveau temple à ton culte divin.

Si tu n'es plus pour nous la Déesse vivante,
Qui sème sur ses pas l'amour et l'épouvante,
Dont la Grèce adorait les autels à Paphos ;
Des cultes du passé si tu n'es qu'un emblème,
L'homme dans ta beauté peut s'admirer lui-même
En voyant ce qu'il fit de ce bloc de Paros.

Jamais il n'a plus haut fait monter son génie.
La chasteté, la grâce à la grandeur unie
Trônent pour tous les temps sur ton blanc piédestal.
Le marbre y devient chair, la chair esprit; la terre
N'a rien su revêtir d'un plus beau caractère,
Et l'art ne peut rêver de plus pur idéal.

De la terre et du ciel, mystérieux mélange,
Plus divin que la femme et plus humain que l'ange,
Trait d'union sublime entre l'homme et les dieux,
Point culminant de l'art et de la poésie,
Où la beauté parfaite, en un éclair saisie,
Se fixe aux purs contours d'un marbre radieux!

Dix-huit siècles entiers, ô divine statue!
De ton autel natal détrônée, abattue,
Dans la terre des morts tu dormis comme nous;
Mais quand tu reparus enfin à la lumière,
Ce fut un cri d'amour comme à l'heure première,
Et tu revis encor le monde à tes genoux.

Les générations, se succédant sans cesse,
Ramènent à tes pieds, mieux qu'aux temps de la Grèce,
Un flot toujours accru d'admirateurs nouveaux.
Quel poète pieux dans la foule fidèle
N'est venu t'adorer, en prenant pour modèle
Ta beauté, désespoir de ses pâles travaux?

Enfant, j'y suis venu; vieillard, j'y viens encore;
(Souvent le crépuscule ainsi rejoint l'aurore)
Et j'espère y venir jusqu'à mon dernier jour.
Ma place familière est là, dans ce coin sombre,
Et ton œil impassible a pu voir à ton ombre
Ma première jeunesse et mon dernier amour.

C'est là, t'en souvient-il? sous la fenêtre haute,
Comme des écoliers qui se sentent en faute,
Qu'elle et moi, nous venions nous blottir à l'écart;
Et la main dans la main, heureux, sans nous rien dire,
L'œil sur toi, nous mêlions dans un double délire
A notre immense amour l'immensité de l'art.

La foule autour de nous bourdonnait daus les salles,
Lançant aux dieux vaincus ses remarques banales,
Sa naïve ignorance ou son rire moqueur.
Mais nous, ne regardant que toi seule, ô Déesse!
Perdus dans ta pensée et dans notre tendresse,
Nous laissions le silence expliquer notre cœur.

L'art à notre amitié prêtait encor des ailes.
Dans notre essor, pareils à deux ramiers fidèles,
Nous montious dans l'azur des hautes régions.
La terre sous nos pieds s'enfuyait dans l'espace,
Et, quand nous retombions — car toute aile se lasse —
C'était les pleurs aux yeux que nous nous souriions.

Oh! comme elle m'aimait alors! De quelle flamme
L'ardente gratitude emplissait sa jeune âme!
C'était plus que l'amour, même dans sa ferveur;
Du sombre désespoir trop longtemps prisonnière,
Je lui rendais la voix, la vie et la lumière;
J'étais l'ange attendu, j'étais le Dieu sauveur.

Comment ne pas l'aimer aussi, ne pas la croire
Et ne pas m'enivrer de ce rêve illusoire?
Des jours, des mois, des ans, elle-même l'a cru.
Pour elle, c'était vivre enfin, c'était l'aurore;
Moi, je me retournais pour saluer encore
Le reflet adoré du soleil disparu.

Tu n'as pu l'oublier cette jeune mortelle
Que même auprès de toi l'on osait trouver belle.
Qu'elle était digne alors de vivre sous ta loi!
Elle te ressemblait dans sa fierté divine;
Puis ce regard étrange où rien ne se devine.....
Hélas! j'aurais mieux fait de n'adorer que toi!

Toi, tu ne changes pas : telle tu fus, tu restes,
Dans l'immobilité des idoles célestes;
Si ton cœur est de marbre, il n'a pas de détours;
Tu ne t'élèves pas au ciel pour en descendre;
Tu ne t'enflammes pas pour n'être un jour que cendre;
Toi, tu ne promets pas d'éternelles amours.

Oh! qui m'eût dit qu'un jour, à cette même place,
Tiède encor d'un bonheur dont tout garde la trace,
Triste et seul, exilé de son cœur et vieilli,
Je viendrais dans ces lieux, témoins de tant d'ivresse,
Verser furtivement à tes pieds, ô Déesse!
Les pleurs de l'abandon et de l'injuste oubli!

Tout mon être eût crié : Non, non, c'est un blasphème!
Eh! quoi! tant de bonheur, tant de souffrances même,
Tant de rêves, d'espoirs, de fautes, de pardons,
Tant de serments cueillis sur une lèvre avide!
Tout cela pour tomber tout à coup dans le vide
Et la cruelle horreur des mornes abandons!

Qu'est-ce donc que la vie, et quelle est sa misère,
Si tout, même l'amour, n'est qu'un souffle éphémère?
L'inconstance, ô nature! est donc ta grande loi?
Quoi! la grâce est un leurre et la tendresse un piège?
Qui nous a réunis? Pourquoi la rencontrai-je?
Pourquoi nous séparer? Pourquoi souffrir? Pourquoi?...

O Vénus ! ô statue ! ô Déesse éternelle !
Le regard calme et froid de tes yeux sans prunelle
Semble me contempler avec étonnement.
Tandis que je t'ouvrais ce cœur qui se déchire,
J'ai cru voir sur ta lèvre un étrange sourire
Comme un muet reproche errer confusément.

Tu n'as que trop raison. C'est vrai, la plainte est vaine,
Et mon cœur plein d'amour n'est pas fait pour la haine.
Laissons-là les regrets, l'amertume et les pleurs !
Elle était jeune et femme ; elle était admirée.
D'ailleurs, qui sait ? Son âme aussi fut déchirée ;
Et Dieu seul qui voit tout a connu ses douleurs.

Puis, n'ai-je pas mes torts ? Je devais me connaître ;
De son cœur et du mien j'aurais dû rester maître ;
Mes jours d'illusion étaient plus que passés ;
Il fallait me borner à l'amitié... — Sans doute !
Mais qui donc s'arrêta jamais sur cette route
Et dit à la jeunesse, à l'amour : c'est assez ?

C'est l'heure maintenant. Comme ces fleurs divines
Qui croissent au désert dans un temple en ruines,
Que le pardon grandisse en mon cœur dévasté !
Oublions les oublis, les serments, les parjures !
Soulevons le linceul où dorment nos blessures !
A défaut du bonheur, cherchons la vérité !

L'amour, si grand qu'il soit, n'est pas tout dans la vie.
La femme peut tromper ainsi que la Patrie.
Mais pour nous consoler Dieu sourit autre part.
Regarde ! Un autre azur s'ouvre aux ailes humaines :
C'est l'amitié virile aux douceurs souveraines,
C'est la divine paix de l'étude et de l'art.

Seul, l'art ne trompe pas; seul, il reste fidèle;
Et, fixant nos regards sur un divin modèle,
Il apaise nos cœurs en remplissant nos jours.
Lui seul, couvrant de fleurs le gouffre où tout s'abime,
Aux misères d'en bas prête une voix sublime
Et porte à Dieu nos chants, nos pleurs et nos amours.

L'art, c'est la liberté de l'esprit, la revanche
Du cœur contre le sort; et, quand le monde penche,
C'est le levier divin qui le remet debout.
Au réel trop étroit il ajoute le rêve,
Et la création entre ses mains s'achève;
Car il met la justice et la beauté partout.

Adieu, Vénus! Adieu, Déesse! Adieu, statue!
Je te quitte plus calme et presque heureux : ta vue
M'a rendu l'espérance et la sérénité.
Je ne bâtirai plus sur l'onde ou sur le sable;
Mon culte désormais sera l'impérissable,
Et mon dernier amour l'immuable beauté.

ÉDOUARD GRENIER.



PÉTRARQUE

ENNEMI DES FEMMES

Hélas! Hélas! J'ai perdu ma femme!

— Insensé que tu es! C'est maintenant qu'il est temps de chanter « Hymen! Hyménée! » et de te couronner de fleurs. Tu es vainqueur d'un grand combat, et libre après un long siège. Jamais aucun jour peut-être ne t'apporta si grand profit. De quelle tempête tu t'es échappé sain et sauf!

— Mais, hélas! J'ai perdu ma femme!

— Tu dis : « j'ai perdu...? » Tu dirais donc aussi : « j'ai perdu la fièvre, ou la gale? »

Le philosophe morose qui blasphème ainsi la femme, lui doit pourtant le meilleur de sa gloire et de son génie. Ces mots amers, et les amoureux sonnets du *Canzoniere* sont sortis de la même bouche et du même mélancolique esprit. Le nom de Pétrarque, lié à jamais au nom d'une femme, nous fait voir combien la postérité juge imparfaitement. En vérité, il aima peu les femmes, et ne les comprit pas. Je ne découvre, en parcourant l'histoire de sa vie, que deux femmes dont la pensée lui fût parfaitement douce et bienfaisante, sa mère et sa fille.

En voyant quelles figures de femmes ont traversé sa vie, et quels jugements il en a porté, il me semble que l'on pénètre au plus intime de son âme.

Pétrarque fut sans patrie. Les haines civiles des villes Italiennes avaient

pour funeste conséquence l'exil. Toute une classe de citoyens était chassée à la fois, sur le coup, souvent pour longtemps, quelquefois pour toujours. L'exil relâchait peu à peu les liens de l'étroit patriotisme qui avait fait la force des Républiques municipales. Les exilés, ou au moins leurs enfants, s'habituaient à vivre sans la patrie et loin d'elle; ils se plaisaient à des maximes indépendantes, comme celle-ci, que Pétrarque répète volontiers : « Pour le sage, toute terre est une patrie ».

La nuit du 20 Juillet 1304, un exilé, Petracco, combattait sous les murs de Florence, pour reconquérir un droit de cité perdu. En vain. Il dut fuir vaincu, découragé, définitivement condamné à n'avoir point de patrie. Quand il arriva le matin à Arezzo, où il avait laissé sa femme, il apprit qu'un petit enfant lui était né. Cet enfant, né sans patrie, fut François Pétrarque.

Sa naissance est le présage de toute sa vie. Il lui faudra errer sans cesse de ville en campagne, au gré de sa fantaisie, de ses études, des invitations princières, de la fortune. Le premier, ou un des premiers, parmi les Italiens, il ne connut pas cet attachement à une seule ville, cet amour d'un seul lieu, qui faisait s'attendrir l'âme austère de Dante, à la pensée du Baptistère Florentin. Il aima successivement plusieurs lieux et plusieurs pays, et fut ce qu'on appelait déjà « citoyen du monde ». Si j'ai pu dire, au sens du Moyen-Age, qu'il n'eut pas de patrie, j'ajouterai, car ces choses se tiennent, qu'il n'eut pas de foyer.

A travers les aventures où fut entraînée son enfance, une femme veilla sur lui, sa mère, Eletta Canigiani (1). Elle fut, dit-il « la meilleure et la plus affectueuse des mères ». Il la revoyait à l'Incisa, dans cette simple maison de paysans où il passa les années de sa première enfance, là où la vallée de l'Arno s'élargit en une plantureuse campagne, où les yeux du poète s'ouvrirent d'abord sur la splendeur d'un paysage italien. Là, la vie était douce encore. Il fallut aller plus loin, à Pise, à Carpentras, à Avignon. Que dut souffrir en son âme une mère à chacune des étapes de l'exil, tantôt sur mer et tantôt à cheval, et sur les routes peu sûres et dans les auberges douteuses!

(1) Le nom même de la mère de Pétrarque a été révoqué en doute. Je donne seulement ici, comme je le ferai dans tous les cas douteux, mon opinion, fondée sur une très attentive lecture des textes.

Un serviteur portait sur son épaule les enfants, suspendus au bout d'un bâton, et la mère marchait derrière.

« C'est ta mère, dit Pétrarque. Elle t'a porté dans son sein jusqu'au dixième mois, avec peine et ennui. Elle t'a enfanté dans la douleur et dans la joie. Elle a chanté à demi-voix auprès de ton berceau, pour te faire dormir;



elle t'a emmailloté de langes délicats, elle t'a serré dans ses bras, et ton poids lui a paru léger. Elle t'a veillé, attentive, quand tu te traînais à quatre pattes, tremblante, quand tu essayais en chancelant tes premiers pas, anxieuse, quand tu jouais avec des enfants de ton âge, pleine de soucis, quand il fallut t'envoyer aux écoles, joyeuse, quand elle t'en a vu revenir ».

A quinze ans en effet, Francesco avait quitté sa mère, et s'en était allé à Montpellier, avec son frère, pour étudier les lois. Il les étudia assez mal.

comme on sait, et donna plus de temps à Virgile qu'à Papinien. Il apprit surtout à rimer en langue vulgaire, à l'école amoureuse des poètes provençaux. Le père fut peu satisfait du train que prenait l'éducation de ses fils. Après quelques années, il les changea d'université, et n'y gagna rien. Bologne, pas plus que Montpellier n'inculqua à Pétrarque l'amour du droit civil. Tandis qu'au loin, le père s'indignait, et que la bonne mère souffrait du mécontentement paternel, Pétrarque, tout jeune, s'était acquis le renom d'un fort mauvais élève en droit, mais d'un poète délicat, et déjà d'un érudit.

A la mort de son père, il revint en France, et libre désormais de suivre ses goûts, ne retourna pas à Bologne. Déjà célèbre, bien qu'il eût vingt-quatre ans à peine, fort goûté dans la société élégante et raffinée qui se groupait à Avignon autour des palais cardinalices, il rechercha les succès mondains.

Vers ce moment, sans doute, et peu de temps après son père, sa mère mourut, et il la pleura. « Nous pleurons, dit-il, mon frère et moi, parce que tu nous abandonnes, dans le carrefour de Pythagore ». C'est le carrefour où s'ouvrent les deux chemins de la vie. Les deux frères marchèrent d'abord dans le chemin de la volupté. Ils étaient sans guide, et seuls au monde.

« Sans être beau, dit Pétrarque, je pouvais pourtant plaire. J'avais un teint agréable, entre le blanc et le brun, et des yeux très vifs ». Il s'astreignit aux élégances de la mode, plus bizarre alors que jamais. Il porta les souliers « cornus, » que l'on appelait *à la poulaine,* les « bonnets à plumes ». Ses cheveux « tordus en tresses, pendaient dans le dos comme une queue ». Pas un cheveu ne devait retomber sur le front. Il les relevait avec des « peignes d'ivoire » et à l'aide de « fers à friser ». Pour se faire la taille fine, il se « serrait le ventre par des lacets », jusqu'à en cruellement souffrir.

Puis, pour se donner l'air du bon ton, il marchait, penché en avant, les épaules pliées et la tête basse. Plusieurs fois par jour, afin d'être toujours mis comme il fallait, il changeait de vêtements. S'il sortait, sa grande inquiétude était pour sa coiffure savante, dont le « moindre souffle d'air » pouvait déranger l'ordonnance. Il marchait au milieu de la rue, et prenait la fuite, dès que le passage d'un chariot ou quelque affluence causait de l'encombrement. C'est que la « moindre éclaboussure » était fatale aux étoffes claires des



MADONNA LAURA

(LAURE DE SADE)

d'apres une miniature du XIVe Siecle Ms du Canzoniere Bibl Mediceo-Laurenziana a Florence

robes; et « le moindre froissement » brisait l'arrangement compliqué des habits aux plis empesés. Nous ne pouvons imaginer quels soins devait prendre un élégant du Moyen-Age, pour préserver l'harmonie de son ajustement. Il fallait vraiment souffrir. « Nos souliers, dit Pétrarque, de quelle torture ils martyrisaient nos pieds! Et la frisure! Et le soin des cheveux! Combien de fois ai-je perdu le sommeil! » Un jeune homme ne s'impose de pareils ennuis que pour plaire, « pour se faire remarquer, et entendre les gens dire au passage : « C'est lui! » Mais s'il veut plaire, c'est aux femmes surtout. Cela va sans dire.

Quinze ans plus tard, le philosophe pleura sur les frivolités et les « erreurs de sa jeunesse. » Il se souvenait du moins qu'il ne s'y était jamais donné tout entier et sans arrière-pensée : « Je voudrais bien pouvoir dire que je n'ai jamais goûté les voluptés sensuelles. Mais, ne voulant pas mentir, je me contenterai d'affirmer que, quoique la chaleur de l'âge et du sang m'y poussassent avec beaucoup de force, le fond de mon âme en connut toujours et en exécra la bassesse ». Il vivait donc triste parmi ces dissipations et ces vanités, car il avait dès lors l'âme religieuse. Ce cœur agité était prêt pour recevoir le trouble d'une passion. Il vit Laure de Sade, un Vendredi-saint, à la porte d'une église (1).

Les renseignements sur Laure et sur l'amour de Pétrarque sont très peu nombreux en dehors du *Canzoniere*. Il est dangereux de chercher, dans une œuvre poétique. des informations de fait. Pétrarque n'a pas voulu que nous fussions bien informés. Il me paraît certain qu'il a volontairement supprimé de sa correspondance tout ce qui avait trait à cette passion dont il eut honte. Les lettres, si abondantes pour toutes les années de sa vie, font complètement défaut de 1326 à 1333 (2). Par bonheur il n'a pas tout détruit. Quelques passages oubliés nous permettent d'apprendre de lui-même ce qu'il nous importe le plus de savoir, que son amour fut « très ardent et très honnête, » et qu'il ne connut jamais d'autre amour en sa vie. Malgré cette affirmation

(1) Le portrait de Laure que nous donnons a été gravé d'après une fort belle miniature du XIV[e] siècle. L'original est conservé à Florence dans un manuscrit du *Canzoniere* à la bibliothèque Mediceo-Laurenziana.

(2) Pétrarque a pris lui-même soin de nous conserver ses lettres. Il en gardait toujours copie, avant de les envoyer. Toutes celles qu'il n'a pas détruites lui-même sont donc parvenues jusqu'à nous.

précise, il est arrivé à quelques critiques de mettre en doute l'existence même de Laure. On a dit que c'était là un de ces mythes, où se plaisaient les auteurs du Moyen-Age, et, comme Pétrarque, par un jeu de mots continuel,



rapproche le nom de *Laura* du mot *Laurea*, qui signifie couronne de lauriers, on a pu prétendre que l'amour de Laure ne fut qu'un symbole ingénieux. Laure, c'est la gloire que, toute sa vie, Pétrarque poursuivit passionnément.

Il est bizarre de découvrir que cette interprétation eut cours au temps même où Pétrarque faisait profession d'aimer, et parmi ses amis même les plus intimes. Ainsi Jacques Colonna put s'y tromper. Il connaissait l'austère

vertu de Laure, et aussi les mœurs légères de Pétrarque et ses aventures peu nobles; il le savait peu enclin à goûter l'esprit des femmes et l'agrément de leur compagnie. Il n'ignorait pas d'ailleurs que l'amour malheureux était



la matière nécessaire des sonnets et des chansons, et que, faute d'en ressentir vraiment, plus d'un troubadour ne s'était pas fait faute d'en inventer. Aussi il ne prit pas au sérieux les souffrances de Pétrarque, qui s'en fâcha, et répondit assez vivement.

« Il n'y a pas dans mon âme, dis-tu, d'autre Laure que le laurier poétique. J'ai tout inventé : fiction que mes poèmes, fiction que mes soupirs. Plaise à Dieu

que tu aies raison, que ce soit fiction, et non fureur d'amour! Mais, crois-moi, il ne serait pas aisé de soutenir aussi longtemps une pure fable. Tu connais ma peine, tu connais ma pâleur, et je crains, qu'avec ce tour d'esprit plaisant et socratique, qu'on nomme ironie, tu n'aies voulu railler ma douleur ».

Il aima donc vraiment. Il le reconnaît de nouveau dans une lettre écrite plus tard à son frère; elle fait voir avec plus de vérité encore, quelle est la part de la poésie et la part de l'amour dans le *Canzoniere :* « Rappelle-toi, dit-il, quelle peine et quel souci nous prenions, pour faire connaître à tous nos folies, et être la fable du monde. Que de syllabes nous avons torturées! Que de mots nous avons combinés! Que n'avons-nous pas fait pour chanter avec succès ces amours, que la pudeur au moins nous commandait de cacher, si vraiment nous ne les pouvions guérir! »

Que Pétrarque ait aimé Laure, que Laure ait été charmante, voilà ce dont on ne peut douter. Un besoin du cœur entraîna l'ardent jeune homme. Ce fut, comme il le dit, une « fièvre dévorante »; ce fut « un grand désir qui lui ôta du cœur toute autre volonté ». Il perdit la paix et le repos. Il perdit son cœur, ainsi que le fait voir dans des gravures d'un symbolisme tout naïf le premier biographe sérieux de Pétrarque, l'aimable évêque Tommasini. Son ardeur fut-elle toujours honnête, comme il le dit aussi, et la chaleur de son âge se contenta-t-elle toujours de désirs épurés? Je le pense. Mais si jamais l'amour du poète voulut passer les bornes, la sévère chasteté de Laure sut vite l'y ramener.

Mais il faut croire que Laure, belle et spirituelle entre les provençales, eut quelque plaisir et quelque orgueil à se voir distinguée par le poète, déjà fameux. Les traditions anciennes du Comtat veulent qu'un jour douze belles demoiselles, dont Laure était la plus belle, aient remonté la Sorgue sur une barque fleurie, jusqu'à l'ermitage de Vaucluse, et que là, tout un jour, au soleil, elles aient dansé sur l'herbe et chanté des vers, tandis que Pétrarque sonnait le luth, pour les accompagner. Je ne vois rien d'impossible à cette gracieuse histoire. Une pareille avance, si Laure la fit, ne suffira point, ce me semble, à la faire taxer de coquetterie, pas plus que des regards, des sourires et des doigts donnés à baiser. Était-il défendu à la plus chaste de

trouver quelque joie à faire rimer Pétrarque? Elle-même d'ailleurs, le prit-elle bien au sérieux?

Une passion aussi publique, aussi conforme à la tradition poétique n'alarmait ni un mari, ni la bonne société. Cependant, dans l'histoire des troubadours provençaux, nous voyons plusieurs fois qu'un amour poétique se tourne en un amour réel. C'est un peu ce qui arriva à Pétrarque. Mais Laure, austère et irréprochable, demeure fidèle à Hugues de Sade, seigneur peu gracieux, autant qu'on peut savoir. Elle porte de nombreux enfants, et s'acquitte de ce rude devoir des femmes que nul poète ne chante, mais qui leur fait plus d'honneur que les sonnets. Pétrarque, de son côté, ne plaçant pas la fidélité au nombre des mérites d'amour, continue sa vie libre. Il va, vient, voyage, cherche des livres, fait des vers. Il a une maîtresse à Avignon, et, entre temps, il lui naît deux enfants. Il passe, à n'en pas douter, des mois et des années, sans voir seulement les doux yeux de Laure. Alors assurément, sa passion est devenue toute idéale. Laure, qu'il chante toujours en ses vers, c'est la jouvencelle blonde et tendre, aperçue un matin d'avril, sous le portail de l'église; ce n'est point la grave matrone, mûrie dans les travaux de la maternité.

N'est-il pas permis alors de douter que l'entraînement du jeune poète vers la belle jeune femme pût vraiment se nommer du nom d'amour? En un mot, je pose cette question bizarre : que fût-il arrivé si Laure de Sade eût été libre et que Pétrarque eût pu l'épouser? Est-ce un blasphème de dire que Pétrarque eût vite regretté sa liberté? Eût-il pu vivre heureux avec une femme, uni parfaitement à elle par le cœur, la volonté, la raison, et cela, pour le bonheur et le malheur, la jeunesse et les vieux ans, la vie et la mort? Pensa-t-il qu'il pourrait aimer encore quand le feu des beaux yeux serait éteint, et flétrie la verdeur du laurier mystique? Il ne paraît pas qu'il ait jamais pensé à toutes ces choses-là

Je ne m'arrête pas aux habitudes de langage, qui, au quatorzième siècle, comme au dix-septième, faisaient de l'amour « une chaîne », et de la femme aimée une « ennemie ». Je laisse de côté ce qui dans le *Canzoniere* est purement littéraire, et pourrait se retrouver presque pareil dans les autres

poètes amoureux. Je vais au fond et tâche de me représenter l'âme de Pétrarque. Il n'a considéré le plus souvent l'amour que comme une tentation, les femmes, comme des séductrices dangereuses. Il se laissa séduire parfois, et vit la misère, non le bonheur qu'un homme peut recevoir de l'amour d'une femme.

Aussi est-il le patron et l'ancêtre de tout un peuple de gens de lettres célibataires, pour qui les femmes ne furent jamais qu'un jouet, ou un sujet poétique. Il paraît bien le précurseur d'un siècle où le mariage ne fut pas fort en honneur, et où le furent les bâtards. Il a donné sa vraie formule du bonheur, en un mot : il a vécu « très heureux par le célibat »; *felicissimus cœlibatu*.

Pourtant il passa pour grand docteur en les matières d'amour. Il arrivait qu'on lui demandât des consultations amoureuses. Ce siècle goûtait, même en amour, les savantes dissertations. Un seigneur de Parme avait une maîtresse fort belle et qu'il voulait continuer d'aimer, bien qu'il la crût coupable. Il pria Pétrarque de prendre la défense de l'infidèle, et de justifier d'avance le pardon qui serait donné. Pétrarque ne connaissait ni la femme, ni la faute. Pourtant il accepta l'exercice littéraire qui lui était proposé. Il s'en tira en homme d'esprit, habitué à décider sur les cas difficiles, et bon abstracteur de quintessence sentimentale.

La connaissance de la femme a peu de place dans ces divertissements de société. Elle en a moins encore dans le reste de la vie du poète. S'il dit que jusqu'à quarante ans il lui semblait ne pouvoir vivre sans la société des femmes, on découvre aisément ce qu'il entend par là; ce n'est pas de relations spirituelles qu'il s'agit. Dans ce siècle où ne faisaient pas défaut les femmes d'esprit et de caractère, il en rencontre bien peu qui lui paraissent dignes d'être nommées dans ses lettres.

Les femmes pourtant, comme on peut supposer, entourèrent de leur admiration l'illustre amoureux. Il reçut un jour à Vaucluse la visite de deux reines, Sancia d'Aragon, épouse du roi Robert de Naples, et l'ancienne reine de France, Clémence de Hongrie, veuve de Louis le Hutin. Pétrarque ne manqua pas de célébrer, en de jolis vers latins, l'honorable visite, et il


ADRIEN_MOREAU.

a pour les reines des louanges poétiques et des politesses virgiliennes. Sancia, dit-il, « à laquelle aucune des déesses n'enlèvera la palme de beauté ni de noblesse », et Clémence « veuve d'un grand époux ». Sous un peuplier, sur l'herbe qu'à foulée Laure, au bord des « claires, fraîches et pures eaux », les reines et Pétrarque se sont assis. Les jeunes gens du cortège courent, avec leurs chiens, par les bosquets voisins, pour y lever des lièvres; d'autres amorcent des lignes et tendent leurs hameçons aux truites de la rivière. Les rieuses jeunes filles folâtrent çà et là, et, mouillant leurs doigts dans le large bassin de la source, s'amusent à se jeter, les unes aux autres, les gouttes d'eau glacée dans la figure.

Une autre fois, allant à Rome, parmi les guerres et les brigandages, dont l'Italie est dévastée, il lui est doux de rencontrer à Capranica, derrière les solides murailles d'un château féodal, un couple vertueux et hospitalier. C'est Agnès, sœur des Colonna, et son époux le comte Orso de l'Anguillara. « Orso, dit-il, amant des muses et ami de tous les bons esprits ». Pour Agnès, « il vaut mieux, comme dit Salluste, s'en taire que de mal dire. Elle est de ces choses que l'on ne peut mieux louer que par le silence et l'admiration ». L'éloge est bien tourné, et assez rare, dans la bouche de Pétrarque, pour qu'on le cite. Pour une fois, un homme et une femme lui ont paru assortis et heureux de vivre ensemble. « Leur douceur, dit-il, me console de l'universelle violence ».

Je note une autre circonstance où il lui parut doux d'être admiré par les femmes. C'était en 1353. Il retournait vers l'Italie, qu'il avait quittée depuis deux ans. Dans les montagnes de la Provence, tandis qu'il chevauchait en méditant, il vit venir un long cortège de dames romaines qui, montées sur des haquenées, s'en allaient de Rome à Compostelle pour prier sur le tombeau de l'apôtre. Elles s'arrêtèrent émerveillées, en reconnaissant le poète. Pétrarque ce jour-là ne put poursuivre son chemin. Il se laissa faire une douce violence, descendit de cheval, et s'assit avec les dames sur le bord de la route. Il y prit tant de plaisir qu'il demeura jusqu'au soir, heureux de rencontrer la gloire sur ses pas, même parmi les montagnes et les gorges solitaires. L'aventure le porte à louer les femmes, non pas toutes, mais les

romaines, qu'il voit toujours, par un prestige d'imagination, semblables aux héroïnes antiques.

Un semblable prestige l'avait ravi lorsqu'il avait été visiter, près de Naples, Marie de Pouzzole, vierge guerrière, vivant en capitaine dans un château fort et parmi des soldats. Il la trouva armée de pied en cap, casquée et cuirassée. Il l'admira et la compara aux amazones sur lesquelles pourtant elle l'emportait par la chasteté. « Son mérite singulier, dit-il, est la fleur de virginité qu'elle a gardée intacte, quoi qu'elle vive continuellement parmi des soldats. Et l'on dit que jamais personne n'osa faire outrage à sa pudeur, non tant par respect que par crainte. Elle a un corps de guerrier plutôt que de damoiselle. Elle prend son plaisir non des broderies, des aiguilles et des miroirs, mais des flèches, des arcs et des lances. »

Pétrarque aime surtout, dans les femmes, les mérites et les actions qui les sortent de leur sexe. Si l'on oublie seulement Laure, on peut dire que le charme féminin lui parut toujours chose futile et peu digne d'attention. On s'en aperçoit encore dans une circonstance où il fut forcé, par bienséance au moins, de louer les femmes. En effet, l'Impératrice d'Allemagne, Anne de Furstemberg, avait daigné écrire au poète, pour lui annoncer ses heureuses couches et la naissance d'une princesse. Pétrarque la félicita comme il convient, et, sachant bien que la naissance d'un prince eût mieux fait l'affaire de l'Impératrice, de l'Empereur et de l'Empire, il voulut montrer ce qu'un habile poète peut tirer d'une matière ingrate. Il saisit sa lyre de rhéteur et entonna un hymne à l'honneur du sexe féminin. Rien n'y manque, ni l'exposition, ni l'épilogue, ni l'ample développement, ni surtout les exemples nombreux, tirés des bons auteurs. On voit passer, en blanche théorie, Pallas l'athénienne, et l'égyptienne Isis, Carmentis, mère d'Evandre, qui inventa l'alphabet latin, et les Sybilles prophétiques, et Sappho. Puis ce sont les reines et les guerrières, Cléopâtre, Sémiramis et Zénobie, les héroïnes et les matrones de Rome, Clélie, Lucrèce et Cornélie; d'autres encore moins connues, car il était à propos de montrer quelqu'érudition : Orythie, Hipsicrate, Thomyris et Penthésilée; enfin la grande comtesse Mathilde, dont le nom devait mal sonner à des oreilles impériales.

Par les brillantes énumérations auxquelles ses nobles correspondants prirent toujours tant de plaisir, Pétrarque n'a jamais prétendu rien prouver. Un mot du cœur, comme il en laisse si souvent passer à travers les mailles de sa réthorique, en aurait dit bien plus long. Partout où il se montre lui-même, l'âme dégagée de passion, le langage dégagé de phraséologie et de conventions, il s'avoue ennemi des femmes.

Laure mourut de la peste en 1348, le 6 avril, ce même jour où, vingt-deux ans plus tôt, Pétrarque l'avait rencontrée à la porte d'une église. « Ils sont fermés, dit-il, les yeux auxquels j'ai tant voulu plaire. » Une douleur profonde et grave saisit l'âme du poétique amant. Autour de cet amour, devenu tout immatériel, il avait créé, à sa fantaisie, un monde idéal, où, pendant de longues années, il s'était plu à vivre. Laure était devenue, à ses yeux, ce qu'il n'avait pas voulu croire d'abord, une grande allégorie, à laquelle pourtant la réalité de ses souvenirs prêtait quelque chose de singulièrement vivant. Suivant la belle expression de Rotrou, sa flamme avait elle-même consumé ce qu'elle avait eu d'impur. Et cet amour épuré l'avait conduit, par degrés, au désir de la perfection morale. « Après les jours perdus et les nuits passées en des pensées vaines, par le désir cruel qui brûlait en mon cœur, qu'il te plaise, ô Père du ciel, que je revienne à une autre vie et à des desseins plus beaux ! »

De pieuses méditations, les reproches et les avis d'amis vertueux, une horreur naturelle pour tout ce qui est bas avaient dès longtemps fait considérer à Pétrarque l'indignité de sa vie. Comme tant d'autres en ce temps-là, il aspirait de toutes ses forces à la conversion. L'année 1348 amena du fond de l'Orient, la peste. Autour de lui, Pétrarque vit mourir, un à un, presque tous ses amis. Son cœur ébranlé reçut le dernier coup quand il apprit la mort de Laure. Qui n'a présents les sonnets de la seconde partie du *Canzoniere* ?

La mort de Laure fut cause, pour Pétrarque, de graves et définitives méditations. « Il est temps, dit-il, de briser le grand lien. » Il le brisa. « Vers l'âge de quarante ans, plein encore de vigueur et de santé, » il renonça à l'amour « et en perdit jusqu'au souvenir. » Il vécut dès ce

moment « comme s'il n'avait jamais vu de femme. » La société des femmes lui « devint plus à craindre que la mort même. »

Il ne faut pas croire que cette conversion si brusque se pût accomplir sans lutte et sans déchirement. Il lui arrive très souvent « d'être tourmenté par de violentes tentations. » Son péché le guette et veut le ressaisir. Personne d'ailleurs ne veut croire à ses résolutions. On le prend « quelquefois pour un insensé et quelquefois pour un mauvais plaisant. » Pour comble de malheur, il revient à Avignon où il a laissé une réputation galante et les débris d'une ancienne intrigue. Sa maîtresse, qui avait bien quelque droit sur lui, si elle était, comme on le pense, la mère de ses deux enfants, ne lui laissait aucun repos. Elle avait mis « le siège devant sa porte. » Il la renvoyait, et elle revenait toujours. Elle se cachait dans la maison et le surprenait la nuit. Et Pétrarque avait beau dire qu'il voulait désormais vivre « chastement dans le célibat. » Elle le connaissait trop pour se payer de cette monnaie. Elle soupçonnait une rivale et ne voulait point en démordre, quelques serments que pût faire Pétrarque.

Les anciens compagnons de plaisirs ne se laissaient pas mieux convaincre. Ils accouraient à cette porte « si connue », frappaient, criaient, tempêtaient, et, ne recevant pas de réponse, faisaient émeute dans la rue. Pétrarque paraissait, pour en finir. On le pressait de venir : c'était une fête chez un grand seigneur, une réunion de jolies femmes. « Je n'aime plus toutes ces choses », répondait le jeune philosophe; et les amis de rire et de se récrier. On le prenait par les bras, on voulait l'entraîner de force. A grand'peine pouvait-il s'échapper.

Il restait troublé, ébranlé, triste. Mais alors une pensée le consolait. « Je pense alors, dit-il, à ce qu'est la femme, et toute tentation s'envole, et je retourne à ma paix et à ma liberté. »

La liberté fut ce qu'il chercha le plus en sa vie. Cet amour excessif de la liberté le détourna des deux partis qui s'offraient naturellement à lui, se marier, ou entrer dans les ordres sacrés. Son frère se fit moine; on peut s'étonner qu'il n'ait pas suivi le même chemin. En effet il commença à pratiquer la plus haute piété; il jeûnait tous les jours de l'année, se levait

la nuit pour dire matines, récitait chaque jour l'office, et menait, en somme, la vie d'un religieux, sans en prendre l'habit. Mais, si la vocation sainte lui fit défaut, on peut croire pourtant que la règle du couvent le plus fermé lui parut toujours légère, auprès de la chaîne du mariage. La femme se dressait devant lui comme l'ennemie de sa liberté. Aussi, pour ne point avoir la tentation de succomber aux raisonnables instances de ses amis, il prétendit rompre toute relation, si honnête qu'elle fût, avec toute femme.

« Mes yeux ne contemplent jamais la figure d'une femme, sauf celle de ma fermière; et si tu la voyais, tu croirais voir les solitudes Lybiques ou Ethiopiques. C'est une figure absolument sèche, et tout à fait brûlée par les ardeurs du soleil, où il n'est ni suc, ni verdeur. Si tels avaient été les traits de la fille de Tyndare, Troie serait debout encore; tels les traits de Lucrèce et de Virginie, — le trône de Tarquin ne s'écroulait pas, et Appius ne finissait pas ses jours en prison.

« Mais aussi blanche est son âme que noire sa face. Elle est un grand exemple de la laideur que peut avoir une femme au cœur innocent. Ce que ma fermière a de singulier, c'est qu'elle ne semble pas s'apercevoir qu'elle manque de beauté. On dirait qu'il lui convient d'être laide. Rien de plus fidèle, de plus humble, de plus laborieux. Sous le soleil brûlant, quand à peine les cigales supportent la chaleur, elle passe aux champs des journées entières. »

La « laideur que peut avoir une femme au cœur innocent », suffit alors à satisfaire sa pensée. Est-il sincère? Je le pense. On le voit rarement sensible à la beauté. J'ajoute, et le détail a sa valeur, qu'il ne prit jamais aucun plaisir aux arts du dessin; en toute occasion il raille et méprise les peintres et les sculpteurs, et ne paraît pas s'apercevoir que la vraie grandeur de sa patrie se prépare par la Renaissance des Arts (1). Toutes ces choses se tiennent : on ne peut aimer les arts sans y joindre quelqu'amour de l'idéal féminin. Pétrarque n'éprouve rien de semblable : les tentations de la chair, une fois vaincues, il vit très heureux sans femme : « Je ne

(1) Je n'oublie pas qu'il a loué le grand peintre Simone di Martino. Mais c'était en vers, et il s'agissait d'un portrait de Laure !

crois pas, dit-il, qu'il y ait une vie plus douce et plus tranquille que le célibat ».

On ne peut dire qu'il ait eu l'âme sèche, car nul ne se montra plus tendre ni plus dévoué dans les amitiés. Mais l'amour d'une femme exige quelque chose de plus, un don de soi plus complet. Il aima une seule fois, sans vouloir et sans bien comprendre. En réalité sa vie solitaire, qui ne fut pas une vie religieuse, la satisfaction de cœur absolue qu'il trouva en la société de ses livres, de ses amis, de son propre esprit, furent sans doute les formes d'un égoïsme très distingué. Chose singulière, il rompit presqu'à la fois avec l'amour et avec la poésie italienne. Il écrivit plus que jamais; mais ses livres pleins d'érudition et de pensée, si profitables à l'avancement de l'esprit humain, n'eurent plus cette étincelle de génie, qui fait briller les œuvres aux yeux de la postérité. Ils sont tombés dans l'oubli comme il y serait tombé lui aussi, sans l'amour, qui, une fois, le fit sortir de lui-même.

On pourrait croire qu'il y a quelque regret et quelque dépit dans ses invectives contre les femmes. Pas le moins du monde. Boccace, qui le connut bien après sa conversion, témoigne que son esprit était le moins occupé des femmes qui se pût trouver. Il le nomme l'homme-vierge, *Parthénius*. Mais, comme il avait connu les femmes, et non les meilleures, son jugement sur elles, lorsqu'il en parle, n'est pas sans quelque vérité. Il n'aperçoit jamais leurs qualités, mais très vivement leurs défauts. Ainsi le tableau suivant, si la couleur en est un peu chargée, a des traits qui restent vrais en tout temps :

« Un visage charmant, un corps digne de Vénus; — non! mais les fards menteurs, les joues gluantes d'onguents, et les attitudes lascives, et les yeux en coulisse, la poitrine tombante et artificiellement bombée, la taille serrée; des attraits frelatés, des paroles galantes, des ruses caressantes, des soupirs calculés, la malice du serpent sous des dehors pieux, des rires entrecoupés de larmes, l'infidélité, la chaleur d'un sang bouillonnant comme l'Etna; et la honte ignorée, les rivaux inconnus, les infâmes amours, la honte dissimulée; et la dépense excessive, et la ruine qui s'ensuit; enfin, nulle paix. »

Pétrarque exagère parce qu'il accumule les traits, et parce qu'il généralise



FRANÇOIS PÉTRARQUE

[illegible] XIVe SIÈCLE

[illegible]

toujours. Passionné par nature, il lui est difficile de faire un jugement équitable. Il aime à rendre des arrêts absolus :

« L'orgueil est le propre de la femme ». N'en a-t-il pas quelque peu pour sa part, l'homme qui tranche de si haut ?

« Tout le plaisir des femmes est dans les sens ». Tel fut surtout le plaisir qu'il chercha auprès d'elles.

Quelquefois son jugement tombe plus à propos. Ainsi lorsqu'il critique ce mauvais goût qui porte les femmes honnêtes à imiter le ton, les façons et les modes de celles qui ne le sont point. « Entre une honnête femme dit-il, et une courtisane, on ne sait plus faire la différence ». Cela est vrai encore en d'autres siècles que le quatorzième.

Entre toutes, lui déplaisent les femmes de lettres. On était assez près déjà de la Renaissance pour qu'il y eût de belles parleuses. Pétrarque, ainsi que plus tard Molière, les renvoyait sans façon aux soins de leur ménage. « Entre tous les ennuis de ce monde, dit-il, il n'en est pas de plus importun, qu'une femme qui parle de tout, et ne sait se taire ».

Ces jugements peuvent toujours s'appliquer à quelques femmes. Il les applique à toutes, et en tire les plus fausses conséquences. De ce qu'une femme est fardée, fausse, bavarde, vaniteuse, coquette, adultère, il n'en résulte pas que toute femme le soit. Tel pourtant est son sentiment. Son horreur des femmes l'a porté à dire les plus grandes absurdités de la terre, et à donner aux hommes de son temps le conseil, assez peu moral, de ne point se marier. En faisant large la part de l'exagération du langage et de la rhétorique, et en tenant compte de la forme paradoxale où Pétrarque se complaît, on est surpris encore des étranges propositions dont est rempli surtout un de ses dialogues philosophiques (1). Ce dialogue il faut le dire, prétend enseigner à l'homme à conquérir la parfaite égalité de l'âme, en lui montrant le néant des joies et des peines de ce monde. Pétrarque était trop près du Moyen-Age pour pouvoir se défendre de raisonner abstraitement et de pousser les raisonnements jusqu'aux dernières conséquences. Il condamne tour à tour,

(1) *De remediis utriusque fortunæ.*

tout ce qui fait la vie active et joyeuse : la guerre, la chasse, les exercices du corps, les plaisirs de la société, les jeux et les tournois, les chevaux, bien plus, les arts, les statues, les tableaux, les joyaux, les vases d'airain, les palais.

Une seule vie trouve naturellement grâce à ses yeux : la vie qu'il mène. Il s'est bâti au milieu de son siècle, une demeure idéale et factice, où il se complaît. Il se figure vivre ainsi que le faisait un sage antique, stoïcien ou cynique, avec peu de besoins, beaucoup de liberté. Frugal, simple en son costume, dormant peu, mangeant des légumes et buvant de l'eau, il partage sa vie entre la lecture, la méditation et de doctes dialogues; il accumule la science et la pensée, pour en faire libéralement part à tous ceux qui désirent la sagesse. Que ne peut-il simplifier encore ses besoins, se passer de chevaux, se passer de serviteurs? Il lui arrive d'envier Diogène et son tonneau philosophique.

Le sage d'ailleurs ne trouve pas mauvais que les fous du dehors lui rendent quelqu'hommage, et si, dans les cérémonies publiques, on l'invite à s'asseoir à la droite du doge de Venise, il pense que c'est bien fait. L'honneur est rendu à la sagesse, non au sage. Ce nom même de sage lui était à charge : dans son orgueilleuse modestie, il prétendait seulement mériter d'être nommé, au sens antique, *Philosophos,* ami de la sagesse.

Qu'on ne parlât plus alors de sonnets et de chansons, peccadilles de jeunesse oubliées et méprisées. Qu'on ne parlât plus de cette langue vulgaire, bonne pour charmer « les femmes ignorantes et les artisans grossiers, au coin des rues ». La langue latine était seule digne du philosophe et de ses graves pensées.

L'âme du philosophe devait être à l'abri de toute préoccupation humaine, son oreille de tout bruit importun. A la campagne, les bœufs mugissants et les piaillements des poulets, à la ville, le roulement des voitures et le rire des passants lui paraissaient insupportables. Il se plaignait au seigneur de Padoue que les femmes de la ville eussent gardé dans les enterrements, l'usage de pousser de grands cris, à la façon des pleureuses antiques. Il voulait qu'on les fît taire.

J'insiste sur ses travers, sans oublier ses singuliers mérites, la constante hauteur de sa pensée, sa rare érudition, son influence heureuse sur les lettres et les sciences. Je n'oublie pas non plus ces moments, plus nombreux à mesure qu'il vieillissait, où sa nature primesautière reprenant le dessus, le naturel reparaissait, et la simplicité de son âme si pure. Mais je veux faire voir en quel sens on a pu l'appeler le premier des pédants.

Le désir d'une perfection surhumaine et peu naturelle, l'imitation naïve et complète de l'antiquité, est la forme première de l'esprit de la Renaissance. Il ne faut pas l'oublier. On ne pouvait forcer autant et raffiner la nature humaine, sans la fausser un peu et lui donner quelqu'apparence guindée. C'est ce qui arriva à Pétrarque : sa vie ne fut pas simple; il s'est composé un rôle, mais il l'a joué avec la sincérité sérieuse qu'y mettrait un enfant.

Ce sont de ces défauts où mon cœur s'intéresse !

Dans la vie du philosophe telle que Pétrarque l'entendait, la femme n'avait nulle place. Si les innocents piaillements des poulets l'empêchaient de penser, qu'aurait-il dit des enfants? Une femme, des enfants! La philosophie n'a pas de plus cruels ennemis. Aussi, à mesure que grandit son amour pour la sagesse, grandit sa haine pour la femme. Il la résume tout entière dans quelques-unes de ces sentences où il aime à serrer sa pensée :

— J'espère que ma femme arrivera bientôt.

— Si tu espères cela, je me demande ce que tu crains. »

Et ailleurs :

— J'ai une noble épouse.

— J'aimerais mieux que tu eusses des chouettes et des hiboux. Tu pourrais au moins les chasser. »

Ne croirait-on entendre un Géronte de l'ancien répertoire? Une autre maxime sent plus encore la comédie :

« Il y a trois choses qui font sortir un homme de chez lui : les cheminées qui fument, l'eau qui suinte, — et sa femme. »

Si l'on pense que l'excuse de ces paroles est le plaisir de faire des apophtegmes à la façon antique, on se trouvera mieux instruit par le passage suivant, où le philosophe développe sa pensée et donne toutes ses raisons :

« Si ta femme est laide, tu t'en dégouteras. Si elle est jolie, tu auras bien de la peine à la garder. Mais j'admets que tu sois tombé sur ce qu'il y a de plus rare au monde : que tu aies trouvé la beauté à la fois et la pudeur; ajoutes-y si tu veux, toutes les qualités qu'on peut désirer en une femme, la noblesse, le jugement, la richesse, la fécondité, l'agrément de la conversation. Eh! quoi? Ne connais-tu pas le cœur des femmes? Apprête-toi à être esclave, à souffrir, à perdre tes amis. Un poids sur les épaules, des entraves aux pieds, — voilà ce que tu as. C'est dur à dire, plus dur à penser, très dur à souffrir : non pour un jour, mais pour toute la vie, un hôte, peut-être un ennemi est entré dans ta maison et en est maître. Et, ne pouvant avoir, comme jadis, *la douce espérance du divorce,* tu ne seras délivré que par la mort.

— Mais ma femme m'aime et je lui plais!

— Il vaudrait peut-être mieux lui déplaire! Elle ne te poursuivrait pas alors, et ne t'importunerait pas de son amour. Elle te laisserait penser, et faire tes affaires, et dormir tranquille. Au lieu que maintenant, tu plais à ta femme; tu ne vois qu'elle au monde qui puisse te plaire; elle te voudra tout entier à elle et tu n'y suffiras pas. Si tu veux sortir, tu seras forcé d'inventer des prétextes; si tu as quelque affaire, elle dira que tu l'oublies; si tu médites, que tu lui en veux; si tu n'as pas faim, que sa cuisine te paraît mauvaise; si tu as sommeil, que tu es las de plaisirs pris au dehors. Enfin, si tu veux plaire à ta femme, il faudra que tu deviennes inutile à toi et aux autres ».

La satyre est mordante. Pétrarque l'appuie encore de quelques anecdotes assez lestes, et que Boccace n'aurait pas rejetées du Décaméron. Telle est par exemple l'histoire de cette femme qui avait mis au monde douze enfants et les avait eus de douze pères différents. A l'heure de mourir, cette laborieuse impudique, mue par un scrupule tardif, crut

devoir révéler à son mari cette fâcheuse nouvelle. La confession fut plus pénible encore à entendre qu'à faire. Le mari demeura stupide et silencieux. « Les enfants étaient alors assis par terre, autour du feu, et mangeaient. La femme commença à nommer, les uns après les autres, les pères de tous les enfants. Le plus petit, qui avait trois ans, posa à terre le pain et la rave qu'il tenait, joignit les mains, comme pour prier, et cria : « Oh! maman, je t'en prie, donne-moi un bon papa! » La femme continuant, vint en effet à nommer le père du petit, qui était un homme noble et très riche. L'enfant alors reprit son pain et se remit à manger, disant : « Quel bonheur! j'ai un bon papa! »

L'histoire est gaie, et ne tire pas à conséquence. Quelquefois le philosophe s'oublie davantage, et sa morale paraît chanceler; quand il parle par exemple des seconds mariages, qui lui paraissent comme on peut penser, folies insignes : « Il pourrait, dit-il, être plus profitable, si la loi divine ne l'interdisait pas, de prendre une concubine, ce que fit Vespasien, prince très prudent ». Quoi que pensât Pétrarque, il vaudrait mieux pour sa bonne réputation qu'il n'eût point donné un tel conseil; car on ne sait jamais dans quelles oreilles les paroles tombent, et il se trouve toujours des gens peu embarrassés des lois divines, et tentés d'imiter la prudence de Vespasien.

Il n'est pas plus irréprochable quand il s'occupe des maris trompés; il leur témoigne un louable intérêt, mais leur offre des consolations ironiques, j'espère, dont la dignité ne pourrait guère s'arranger : « Une pudeur insigne, dit-il, rend les femmes impérieuses. La femme qui n'est point coupable ne craint rien. Dans le mal dont nous parlons, il y a donc ceci de bien, au moins, que la femme deviendra moins importune et moins insolente. La conscience coupable abaisse l'orgueil de la femme, qui souvent est pleine d'égards pour son mari en tout le reste, quand elle le trompe ».

S'il plaint ainsi et console les maris trompés, leur citant une longue liste d'illustres grecs et romains qui tombèrent dans le même malheur, il en est d'autres qu'il félicite : ceux dont la femme a fui avec un galant. Ainsi se trouve reconquise la chère liberté perdue!

Tandis que Pétrarque médisait des femmes et déraisonnait de la sorte, sa fille Francesca grandissait, et malgré les thèses et les paradoxes, il se prit tout simplement à l'aimer de tout son cœur. Giovanni, son fils, élevé au hasard, tout au travers d'une vie d'aventures et de voyages, n'avait donné au père qu'amertumes et chagrins. Il mit donc toute sa prédilection en sa fille. Il la maria lui-même en 1361 avec un milanais, Francesco di Brossano. Nous ne savons rien du gendre de Pétrarque que sa très haute taille et sa bonté ; c'était une sorte de colosse bienfaisant. Il s'attacha à Pétrarque par l'admiration et le plus ardent dévouement. Pétrarque en retour l'aima tendrement, et l'appela en toute occasion « son cher fils ».

Avant la fin de l'année du mariage, il était né une petite fille. En souvenir de sa propre mère, Eletta Canigiani, Pétrarque voulut que la nouvelle née reçut le nom d'Eletta. La petite Eletta grandit ; elle fut blonde, elle avait de beaux cheveux dorés. Elle eut un frère qu'on appela Franceschino, du nom de l'aïeul. Et l'aïeul, ému plus que ne le permettait la philosophie, prit un plaisir infini à voir ces enfants autour de lui. Comme il arrive aux parents qui aiment, il leur trouva des mérites tout particuliers ; il s'émerveilla de voir germer leur jeune intelligence, de les entendre balbutier leurs premiers mots, comme si c'eût été une chose nouvelle au monde et dont personne, avant lui, n'eût été témoin. Il ne s'avisa jamais que ces enfants pussent le troubler ou l'empêcher de méditer. Comme tant de pères, comme tant de grands-pères il se laissa prendre tout naturellement à leurs petites grâces, aux charmes de leurs âmes neuves. Il les appela « ses délices », — et ils le furent.

Tout son stoïcisme impassible fut en déroute, quand mourut le petit Franceschino. Il écrivit alors les plus douces, les plus simples paroles qu'il ait peut-être écrites de sa vie. Il avait cru se mettre au-dessus de toute douleur humaine, comme le sage antique que rien ne pouvait plus frapper ni émouvoir. Mais il se retrouva un cœur tout jeune pour souffrir, et il pleura ses larmes les plus sincères sur le tombeau de son petit enfant.

Francesca et Francesco, sa fille et son gendre, « lui furent tous deux plus chers que la vie ». Ce n'étaient pourtant pas des âmes savantes, mais

simples. Ils se sont peints tous les deux dans l'inscription que Francesco écrivit plus tard sur la tombe de sa femme. « Elle fut fidèle à son mari, soumise à son père, ignorante des plaisirs du monde. La grâce, la simplicité, la pudeur sans tache! »

Ce couple aimable veilla sur les dernières années du philosophe. Il ne quitta plus Francesco et Francesca. Il leur dut la paix sereine de sa vieillesse respectable, dans son joli ermitage d'Arquà, parmi les collines Euganéennes. Mais il leur dut aussi cette transformation de son esprit, qui le fit à la fin de sa vie, plus serein, plus simple, plus humain qu'il n'avait jamais été. Le bonheur conjugal de sa fille fut comme un nouveau spectacle pour lui. Il comprit, avant de mourir, quelle joie et quelle force l'amour de la femme apporte à l'homme. Une femme, des enfants lui en apprirent plus sur la vie, que le spectacle du monde, que les longues méditations, que les volumes compacts d'antique philosophie.

HENRY COCHIN.





CHANSON D'ÉTÉ

Sur les blés
Ondulés
Chante la grise alouette ;
Le grillon
Du sillon
Répond de sa voix fluette.

C'est l'été
Détesté
Qui vient alourdir nos rêves.
L'air amer
De la mer
Nous appelle au bord des grèves.

Sur tes flancs
Nus et blancs
Vont courir les eaux salées ;
Tu prendras
Dans tes bras
Les vagues échevelées.

Et, le soir,
Tu vas voir,
Gonflant les tièdes marées,
Le sommeil
Du soleil
Dans le lit des mers dorées.

PIERRE DE NOLHAC.





L'AVENTURE

DU

COMMANDANT PERVENCHE



Un des premiers jours de Vendémiaire an XIII — septembre-octobre 1804, ancien style — la cour d'une modeste maison de la rue de la Sourdière, près le marché des Jacobins et non loin des Tuileries, retentissait de bruits insolites : de la cour les bruits passèrent dans l'escalier. Tout ce fracas était l'œuvre du commandant Pervenche qui venait voir sa vieille grand'mère, logée au troisième étage de ladite maison.

Le commandant Pervenche figurait parmi les plus braves compagnons d'armes de Bonaparte qu'il avait presque toujours suivi depuis dix ans, soit en Égypte, soit en Italie. Après le passage du Mincio, à la suite d'une alerte où le général en chef, s'étant arrêté dans un château pour y prendre un bain de pieds, faillit être surpris par les Autrichiens et dut s'enfuir un pied chaussé, tenant dans la main son autre botte, Bonaparte créa le corps des guides, chargé de veiller sur sa personne; Pervenche y entra l'un des premiers. Cette cavalerie d'élite fut ensuite

englobée dans la Garde et continua à jouir de la prédilection de l'Empereur qui portait presque toujours l'uniforme de petite tenue de ses chasseurs.

Mais ce n'était point l'habit vert qu'avait endossé le commandant Pervenche, pour venir voir la grand'mère : il lui apportait l'étrenne de sa grande tenue, réglée depuis peu par l'Empereur : culotte de peau jaune, bottes à la houzarde, dolman vert à tresses d'or, pelisse écarlate bordée de fourrures, toute galonnée d'or, sur laquelle brillait l'étoile de l'Honneur que Napoléon y avait attachée de ses propres mains quelques jours auparavant à la distribution solennelle du camp de Boulogne, et, dominant le tout, un magnifique kolback, en peau d'ours non teinte dont les poils longs et soyeux ondulaient au moindre mouvement de la tête : un plumet touffu, vert et rouge, haut d'un pied, surmontait ce monument.

Pervenche gravit l'escalier aussi lestement que le lui permettait son appareil guerrier : chacun de ses coups de talons faisait tinter les molettes et les gourmettes de ses éperons ; heurté à chaque degré, qui le renvoyait à la muraille, son sabre traînant accompagnait chacune de ses enjambées d'un terrible cliquetis et, sans doute afin d'avertir la vieille, il fredonnait de sa grosse voix enrouée d'officier de cavalerie, un refrain de caserne.

Comme il venait de dépasser le palier du second étage, les lanières de son sabre s'étant enchevêtrées avec celles de sa sabretache, il se retourna avec un juron et s'arrêta pour rétablir l'ordre dans cette importante partie de son équipement. Au moment où, cette œuvre terminée, il se redressait pour continuer son ascension, il aperçut, dans l'entre-baillement d'une porte qui donnait sur le palier, deux frais minois, deux gracieuses têtes ébouriffées et curieuses, comme juchées l'une au-dessus de l'autre et qui avaient évidemment assisté aux embarras du commandant ; mais, dès qu'ils se virent découverts, les deux minois tirèrent vivement la porte et le brave Pervenche, immobile, dans l'attitude de la stupéfaction, put entendre leur rire dont les éclats ironiques se perdaient dans le claquement des portes intérieures rapidement fermées comme par des gens qui se sentiraient poursuivis.

Le commandant, froissé dans sa dignité, grommela un nouveau juron,

haussa les épaules avec un geste de mépris et atteignit enfin le troisième étage. La grand'mère s'était avancée jusque sur le seuil de son petit logement pour recevoir le héros. C'était d'ailleurs ce qu'elle avait de mieux à faire si elle voulait jouir du spectacle complet de la grande tenue, car la haute stature de son petit-fils, accrue de son kolback empanaché n'eût certainement pas pu se développer dans les chambres mansardées qu'occupait la bonne femme. Ce fut donc sur le carré qu'eut lieu l'exhibition : après qu'elle l'eût embrassé elle le contempla, le fit tourner, retourner, marcher un peu, pour voir l'effet de la pelisse. Pervenche, redevenu enfant auprès de cette vieille qui l'avait bercé, se prêtait complaisamment à ces manœuvres, lorsqu'un chuchottement de voix féminines, entremêlé de rires étouffés monta jusqu'à ses oreilles : il bondit jusqu'à la rampe de l'escalier et se penchant vers l'étage inférieur, au risque de laisser choir son imposante coiffure, cria d'une voix de stentor, comme s'il eût commandé l'exercice à ses escadrons au milieu du Champ de Mars :

« Pardieu ! il y a ici du sexe qui n'est guère respectueux pour les enfants de la victoire ! si elles ont quelque mirliflor chez elles et qu'il tienne à sa peau, je lui conseille de ne pas se montrer, cela pourrait lui coûter cher. »

Apaisé par cette énergique démonstration, n'entendant et ne voyant plus rien, le commandant se laissa entraîner dans le logement de la vieille fort émue par cette algarade. Il se débarrassa de son sabre et de sa coiffure et s'assit auprès d'elle. La bonne femme, lui prenant la main, lui dit doucement, de sa faible voix d'octogénaire :

« Voyons, Jacques, tu seras donc toujours tapageur ! toujours mauvaise tête, il faut encore te gronder, un grand garçon comme toi !... »

Le grand garçon avait bien près de quarante ans : n'ayant jamais connu ni son père ni sa mère, sur lesquels il ne possédait d'ailleurs que des renseignements très vagues, toute la famille pour lui se résumait dans cette chétive petite vieille qu'il faisait vivre sur sa solde. Il l'avait quittée ayant à peine dix-sept ans pour s'enrôler dans les hussards de Berchény, dont il avait porté la pelisse blanche avant la Révolution ; il ne la voyait

que tous les deux ou trois ans, entre deux campagnes : il l'aimait tendrement, simplement et lui obéissait avec une touchante docilité.

Jacques, un peu embarrassé, tambourinait de ses grosses mains gantées sur la peau de daim de sa culotte et grommela :

« Aussi! a-t-on jamais vu de pareilles femelles! se moquer d'un militaire, d'un officier supérieur, d'un commandant des chasseurs de la Garde! ces créatures n'ont pas le cœur français! Et tu as encore l'air de les défendre! C'est un peu fort de café! »

Au mot de : femelles, la vieille avait levé en l'air des bras désespérés.

« Ce ne sont point des femelles, reprit-elle gravement, comme tu le dis dans ton vilain langage : ce sont deux demoiselles fort honnêtes et très dignes d'intérêt, vivant seules, ne voyant personne et sur le compte desquelles il n'y a jamais eu une médisance dans la maison. Il paraît qu'elles sont étrangères...

— Ah! ah! je l'avais deviné, s'écria le commandant quittant sa chaise et frappant d'un talon furieux le carrelage rouge de la petite chambre : ce ne sont pas des françaises! Qu'est-ce que c'est alors! Des anglaises, sans doute, des filles de la perfide Albion! Ah! ah! Eh bien! nous allons nous amuser. Vous voulez rire, mesdemoiselles les miladies! Je vous conseille de vous dépêcher, car cela ne durera pas longtemps!...

— Tu es un grand fou; tu vas sans doute défoncer leur porte et leur passer ton grand sabre au travers du corps? Mais avant de dégaîner, écoute-moi. »

Alors elle lui raconta que ses deux voisines n'étaient point des filles d'Albion, mais, bien au contraire, des ennemies mortelles de l'Angleterre : que leur père, l'un des chefs de la dernière insurrection irlandaise et l'un des plus dévoués auxiliaires des Français, lors de la malheureuse tentative de débarquement en 1796, avait été pris et pendu par les Anglais : que ses filles et sa femme, recueillies par un des bâtiments de l'escadre française, avaient ainsi évité comme par miracle de partager le supplice de leur père. Réfugiées à Paris, où le gouvernement français leur allouait un petit subside, la mère était morte et elles étaient restées seules, travaillant



&Imp. Goupil & Cie

pour vivre, car la pension du gouvernement, minime et fort irrégulièrement payée, n'eût point suffi à leur entretien, si modeste qu'il fût. Elles étaient très habiles aux ouvrages de dentelle que les marchands leur payaient à un bon prix, ce qui leur permettait de sacrifier un peu à la coquetterie : toujours gaies, d'ailleurs, ne se plaignant jamais et d'une vertu à toute épreuve.

Voilà ce que c'est que « ces femelles », dit en terminant la grand'mère qui n'avait pu digérer cette peu galante qualification.

— Comment! s'écria Pervenche, j'ai dit « femelles »? Des femelles? Mais ce sont des anges, des créatures divines; mon sabre! mon kolback! Je m'élance auprès d'elles, je me jette à leurs pieds, j'implore leur pardon! quel butor je suis, d'avoir soupçonné un tas de choses... » Et sans songer à embrasser la vieille ni à lui dire adieu, il s'élança dans l'escalier. En bon soldat qu'il était, élevé à la grande école, il avait immédiatement combiné son plan d'attaque pour pénétrer chez les vertueuses irlandaises.

Il descendit les marches en faisant le plus de tapage possible et, dépassant de quelques degrés seulement le palier du second étage, il piétina sur place, de façon à imiter l'allure d'un homme qui continue de descendre : puis, à un petit bruit de serrure qui se fit derrière lui, se retourna prestement et se trouva en présence des deux jolis minois... D'un mouvement rapide comme l'éclair il engagea simultanément, entre le battant et le chambranle de la porte, la poignée de son sabre et la pointe de sa botte, tandis que, de la main restée libre, il saisissait fortement le bouton extérieur, de façon à maintenir l'écartement : il avait souvent, dans les assauts et les prises de ville, employé avec succès ce stratagème de guerre.

A cette attaque soudaine, les deux jeunes femmes avaient précipitamment ramené leur tête vers l'intérieur, comme des colimaçons effarouchés : mais elles ne pouvaient quitter la porte sous peine de laisser pénétrer l'ennemi, et elles se cramponnaient désespérément au bouton intérieur, à la clef, à tout ce qui donnait prise à leurs mains frêles pour lutter contre l'irrésistible poigne du commandant et contre ce pommeau de sabre et cette pointe de botte qui formaient coin et gagnaient du terrain à chaque mouvement de la porte

Pervenche, cependant, riait aux éclats de sa grosse voix de rogomme, qui résonnait dans l'escalier.

« Ah! ah! s'écriait-il. je vous tiens, mes toutes belles! Vous êtes curieuses de voir un soldat français en grande tenue. Ah! ah! vous allez être satisfaites... »

Et les deux malheureuses, d'une voix aiguë répliquaient :

« C'est abominable! c'est l'acte d'une sauvage bête! non, vous n'êtes pas un soldat français. »

Attirée par le tumulte, la vieille s'était traînée jusque sur son palier et, appuyée à la rampe, rassemblant tout ce que ses pauvres poumons pouvaient contenir de souffle et d'énergie, glapissait :

« Jacques, Jacques, mon enfant, es-tu fou? Tu déshonores la maison. Le portier va venir...

— Tu sais bien, grand'mère, qu'il est sourd comme un canonnier-vétéran! »

Enfin, épuisées par cette lutte disproportionnée, les assiégées, sans cependant lâcher la porte, se résignèrent à parlementer.

— Vous êtes le plus fort, monsieur, le plus fort contre deux femmes sans défense, dit l'une d'elles, haletante, étranglée par la colère et le mépris. Nous sommes obligées de céder, nous allons voir maintenant jusqu'où iront votre audace et votre brutalité. »

En effet, la résistance intérieure cessa et cela si brusquement, que Pervenche, commandant des chasseurs de la Garde, qui poussait toujours de son sabre et de sa botte, faillit tomber ridiculement la tête la première dans le réduit obscur qui formait l'antichambre du logement. Pendant qu'il reconquérait son équilibre et rendait l'aplomb à son kolback, les deux femmes passaient d'un bond dans la pièce voisine, un salon modeste, mais fort propre. Elles s'assirent sur un étroit et raide canapé, l'une à côté de l'autre, les mains jointes sur les genoux, silencieuses, blémies par l'émotion, le regard fixé vers l'entrée, telles les Vestales romaines attendant immobiles et marmoréennes les outrages des soldats de Brennus.

Au bout de quelques secondes, qui leur semblèrent des siècles, Pervenche entra : il portait élégamment son kolback enchâssé entre sa poitrine et



Photogravure & Imp Goupil & Cie

son bras droit; l'autre main tenait le sabre : en pénétrant dans le salon il se redressa, prit une attitude à la fois martiale et galante, conservant une distance respectueuse à l'égard de ses deux victimes : il ouvrit la bouche pour parler, mais rien ne sortit, qu'une muette exclamation d'étonnement et d'admiration. De plus délicats et de plus fins connaisseurs que le commandant, eussent certainement partagé son éblouissement en présence des deux jeunes filles.

En elles deux se résumait le type des beautés et des grâces du Nord.

L'aînée, qu'on la vît de face ou de profil, présentait dans son visage une pureté de lignes, une netteté en même temps qu'une délicatesse de contours, une harmonie de traits qui défiaient toute critique : sous sa peau douce, fraîche à l'œil, transparente, on devinait quelque chose de plus délicat que de la chair, quelque matière plus pure et plus raffinée que celle dont nous sommes pétris. Son regard était bleu, simple et doux, un regard de fleur des bois : ses cheveux d'un blond cendré, coupés un peu court par devant, s'enroulaient sur son front, tandis que de longues boucles se répandaient sur ses épaules et sur la large collerette garnissant son corsage.

Si la sœur aînée symbolisait les poésies mystérieuses et les crépuscules lunaires de son pays, la cadette offrait un ensemble beaucoup plus terrestre, mais non moins agréable : un certain imprévu, une sorte d'irrégularité mutine dans les traits, donnaient du piquant à sa physionomie ; son air décidé, son teint légèrement coloré, ses cheveux châtains réchauffés de reflets d'or de divers tons, ses yeux de topaze brûlée, singulièrement mobiles, alertes et pénétrants, forçaient l'attention plus vivement peut-être que les charmes attendris de sa sœur.

On dit qu'en toute association entre deux êtres du même sexe, il en est toujours un qui joue le rôle de l'homme et l'autre celui de la femme : ici, la sœur cadette était certainement le mari.

Le commandant, qui n'avait reçu aucune éducation, ni artistique ni littéraire, ni même primaire, n'était certes pas en état de détailler la beauté de ses deux captives, mais il en subissait confusément la troublante séduction, sentiment qu'il traduisit en se disant à lui-même : « Tonnerre ! Je ne sais

pas quel drôle d'effet me font ces deux petites femmes : mais je me sens tout interloqué. On dirait que Pervenche a peur ! Allons Pervenche, un peu de courage... »

Pendant ce monologue interne il avait fait passer son kolback du bras droit sur le bras gauche, ce qui lui laissa une main libre pour tordre sa moustache. Enfin, il ouvrit une seconde fois la bouche...

Mais en ce moment la cadette qui, en présence de la mollesse du commandant à profiter de la victoire, avait repris courage, leva vers lui la tête, lui décocha un regard narquois et lui dit d'un ton impertinent :

« Eh bien ! monsieur?

— Eh bien ! répartit Pervenche, — pour qui cette interpellation était un soulagement. — Eh bien ! parbleu ! c'est tout simple — voilà : je suis militaire, et j'ai cru, quand j'ai monté l'escalier, que vous vous étiez moqué de moi ! je me suis mis dans une sacrée colère, je vous ai appelées femelles, — sans avoir l'honneur de vous connaître, bien entendu ; et puis j'ai su par ma grand'mère qui demeure là-haut, qui vous étiez : alors je me suis dit qu'un officier, avant tout, doit être respectueux à l'égard du sexe ; j'ai voulu vous présenter mes humbles excuses et comme vous ne vouliez pas me laisser entrer et que le soldat français n'admet pas qu'on lui résiste, alors j'ai forcé la porte et me voilà. Maintenant je vais vous faire les excuses que j'ai préparées... »

Elle l'interrompit et, d'un ton qui voulait être sévère, mais qui dissimulait une forte envie de rire, elle lui dit, avec cet accent anglais qui siffle entre les dents serrées :

« Monsieur l'officier, vous nous avez causé une grande peur, et je ne sais si nous devons vous pardonner. — Et se tournant vers sa sœur : Est-ce que vous voulez pardonner, Sarah ? »

Sarah leva vers le commandant ses grands yeux bleus ; leurs regards se rencontrèrent et elle rougit un peu :

« Vous êtes mauvaise, Harriett : que voulez-vous de plus que ce que vous a dit monsieur l'officier... »

Ce témoignage de bonté, le ton qu'elle avait mis dans ses paroles,

attendrirent singulièrement Pervenche, qui s'élança vers elle et lui prit la main : il prit aussi la main de Harriett, mais il la serra avec beaucoup moins d'effusion : cette poignée de main-là n'était qu'une simple formalité : la vraie avait été pour la blonde Sarah.

Quelques secondes d'embarras et de silence suivirent la conclusion de la paix, puis les deux sœurs s'étant levées, Harriett reprit la parole :

« Vous nous promettez bien de ne plus recommencer, monsieur...

— ... Pervenche, Jacques, chef d'escadron aux chasseurs de la Garde, dix campagnes, cinq blessures, sabre d'honneur, décoré de la main de l'Empereur au camp de Boulogne, pour vous servir : honneur aux braves, respect aux dames, c'est ma devise.

— Ah! Pervenche? murmura timidement Sarah, étonnée : quel joli nom, Pervenche; c'est un nom de fleur, et l'on m'a dit que mes yeux avaient la couleur de cette fleur-là. »

A ces mots les paupières du commandant s'écarquillèrent démesurément; cette voix douce, tristement mélodieuse, le regard limpide que Sarah élevait vers lui, c'était plus qu'il n'en fallait pour achever de le troubler; sous son crâne héroïque, mais étroit, s'élaboraient d'inconscients phénomènes psychologiques : il ressentait confusément quelque chose de poétique, de délicieux et d'enivrant, quelque chose qu'il n'avait encore éprouvé auprès d'aucune femme.

Beaucoup trop troublé pour imaginer une réponse galante à la question de Sarah, il ne put trouver, après avoir balbutié quelques mots inintelligibles et manié fiévreusement son sabre, autre chose à dire, sinon que son service l'appelait au quartier et l'obligeait à quitter une aussi aimable société, et il lui fallut rassembler tout son courage pour leur demander en rougissant s'il pourrait se permettre de revenir les voir.

Sarah baissa les yeux, mais Harriett, d'un ton bref et impératif dit à sa sœur quelques mots en anglais et Sarah répondit qu'elles sortaient très rarement, toujours seules, qu'elles travaillaient beaucoup et allaient quelquefois prendre l'air, vers les six heures, aux Tuileries, près du bassin de la grille du Pont-Tournant.

Pervenche avait encore assez de lucidité pour comprendre que c'était une façon de lui donner un rendez-vous.

« Ah! merci, s'écria-t-il, femmes adorables, merci de m'avoir pardonné ma brutalité; je vous prouverai que je suis digne de vous, et que tout mon espoir est de mériter vos bonnes grâces... »

Sur cette péroraison, où Pervenche avait résumé tout l'élément romanesque que contenait son imagination, le brave militaire se dirigea rapidement vers la porte : les deux sœurs l'accompagnèrent jusqu'au palier, témoin de leur combat et, lorsqu'il fut dans la cour, comme il levait la tête, il aperçut à une fenêtre les deux jolis minois : il leur envoya galamment, de la main portée à ses lèvres, un double baiser qui les effaroucha sans doute, car la fenêtre se referma bruyamment, avec accompagnement d'éclats de rire, où il reconnut la voix de la piquante Harriett.

Le commandant rentra au quartier, reprit son service, puis s'en alla dîner seul au restaurant et, le soir, ne fit qu'une courte apparition au café où se réunissaient les officiers de son régiment. Pour la première fois de sa vie Pervenche était rêveur, tellement rêveur que ses camarades s'en aperçurent et voulurent savoir le motif qui avait amené cette perturbation dans ses habitudes; lui qui avait coutume de remplir le café de ses bruyantes anecdotes, de ses jurons, de ses discussions militaires, tournait silencieusement sa cuiller dans sa tasse et s'absorbait dans la contemplation des globules montant à la surface du noir liquide; on avait remarqué qu'il avait passé devant le comptoir, sans offrir à la belle limonadière, trônant entre deux urnes de plaqué, ses hommages accoutumés! Le capitaine Bourdelot, son vieil ami, envoyé en reconnaissance par les autres officiers, s'approcha de lui, tandis que les camarades restaient un peu en arrière, et lui appliquant une forte tape sur l'épaule :

« Eh bien! mon vieux Pervenche? Qu'est-ce tu contemples là, dans ta tasse! On dirait que tu cherches dans le marc de café à te tirer la bonne aventure? »

Le commandant n'avait pas senti la tape : il n'entendit que le dernier mot prononcé par Bourdelot : aventure.





« Ne parle pas d'aventure, Bourdelot, lui dit-il à demi-voix et en lui faisant signe de se taire; ne parle pas d'aventure, tu ne sais pas ce que que c'est! Tu n'en as jamais eu. Mais moi, c'est différent, et tu vois en ce moment, en ma personne, le plus heureux des mortels. J'aime, Bourdelot, j'aime et je suis aimé! »

Bourdelot, brave à trois poils, qui, sur le champ de bataille ne sourcillait même pas lorsqu'une bombe éclatait aux pieds de son cheval, fit un violent soubresaut en entendant l'extraordinaire aveu de son camarade : sa surprise se traduisit par une hilarité bruyante qui gagna l'assistance lorsqu'il se mit à répéter : Pervenche a une aventure! Pervenche est amoureux, ah! elle est un peu trop forte, cette histoire-là.

— Pervenche a une aventure, Pervenche est amoureux! se répétaient les groupes contenant avec peine leurs voix et leurs rires, par respect pour un supérieur.

Si absorbé qu'il fût, le commandant finit bien par s'apercevoir qu'il était l'objet de l'attention générale. Il se leva, marcha droit vers le groupe d'officiers et leur dit d'un ton qui ne souffrait point de réplique :

« Suffit! messieurs; je ne m'occupe pas de vos affaires, je vous prie de ne pas vous mêler des miennes. Entendu, n'est-ce pas? »

Sur cette brève allocution, il fit demi-tour et sortit majestueusement au bras de Bourdelot, qui le reconduisit jusqu'à son logement, situé près du quartier de cavalerie. En route, Bourdelot essaya de le faire causer, mais Pervenche fut muet avec celui qui jusqu'alors avait reçu toutes ses confidences. Comme ils se quittaient, Pervenche lui dit :

— S'il y en a qui ne soient pas contents et qui veuillent se flanquer un coup de torchon, je suis leur homme, tu me connais, Bourdelot : je dis cela surtout pour ce petit lieutenant, ce godelureau, ce fils d'émigré, qui avait l'air de s'amuser beaucoup et riait plus fort que les autres...

Le lendemain, aussitôt après son déjeuner, Pervenche, qui n'était pas de service, courut à la rue de la Sourdière. Il avait revêtu l'élégante et sévère petite tenue des chasseurs à cheval de la Garde : culotte verte, bottes à la Souwaroff ornées d'un gland d'or, habit vert à parements rouges, échancré

sur l'estomac pour laisser voir la veste simulant une ceinture en tresse rouge et jaune, chapeau à cornes légèrement incliné sur l'oreille. Le commandant, soigneusement astiqué, embelli par les soins de son perruquier et surtout rajeuni par les tendres sentiments qui l'animaient, avait vraiment bon air et les femmes se retournaient dans la rue pour le voir passer.

Arrivé à la maison où respirait sa belle, il monta les deux étages lestement et beaucoup moins bruyamment que la veille : on l'avait sans doute vu passer dans la cour, car au moment où il allait frapper, la porte s'ouvrit — hospitalière cette fois et non point résistante comme hier; — c'était Sarah qui feignit la surprise et l'embarras, ce dont profita immédiatement Pervenche pour lui prendre la taille, à la hussarde.

Elle poussa un pudique « Aoh ! » et se réfugiant dans le salon, appela Harriett d'une voix émue.

Celle-ci accourut et, sans trop se préoccuper des émotions de sa sœur, fit le plus gracieux accueil au commandant, le remerciant d'avoir mis tant d'empressement à venir les revoir, le complimentant sur sa jolie tenue qu'elle préférait beaucoup à celle de la veille, avec ce grand vilain sabre et ce gros bonnet de poil de bête, qui lui donnait l'air d'un sauvage et leur avait fait si peur.

Elle le fit asseoir sur l'étroit canapé, entre elle et Sarah, lui posant avec une singulière curiosité toutes sortes de questions sur son métier de soldat. Sur ce terrain guerrier, Pervenche se sentait plus à l'aise que sur celui de la galanterie; il parla avec enthousiasme et d'une voix sonore de ses campagnes, de ses combats, des chevaux tués sous lui, des mille dangers courus sur les champs de bataille, des ennemis écharpés, des régiments autrichiens fait tout entiers prisonniers par lui seul.

Elle demanda aussi, avec émotion, si l'Empereur n'allait pas bientôt commencer la guerre contre les Anglais. Ah ! il leur tardait bien, à ces deux malheureuses victimes de la cruauté britannique, de voir enfin venger la mort de leur père bien aimé; et elles levèrent simultanément des yeux qui se mouillèrent de larmes, vers un mauvais portrait au pastel, suspendu en face de la cheminée et représentant un personnage en costume militaire

dont le chapeau portait, en guise de cocarde, une touffe de trèfle, emblème de l'indépendance de la verte Érin.

« Mille tonnerres! s'écria Pervenche, bondissant et se dirigeant vers le portrait qu'il contempla un instant d'un air ému et inspiré, nous te vengerons, brave héros, mort pour ta patrie. Ah! tu serais content, si tu voyais tout ce que notre Empereur prépare pour châtier tes bourreaux! »

Il revint vers les deux orphelines qui avaient conservé une attitude pensive, et leur raconta beaucoup de choses merveilleuses sur le camp de Boulogne. Il en venait et avait admiré les immenses préparatifs de la descente en Angleterre méditée par l'Empereur : ces innombrables chaloupes canonnières et bateaux de toutes sortes qui manœuvraient nuit et jour, par tous les temps, ces milliers de soldats à qui l'on apprenait à embarquer et à débarquer, à ramer, à tirer le canon en mer; lui-même, monté sur une prame avec quinze hommes et autant de chevaux, s'était avancé jusqu'en vue des côtes d'Angleterre et avait failli s'emparer d'un brick anglais.

Harriett se montrait particulièrement avide de tous ces détails qui séchèrent ses larmes; elle ne tarissait pas de questions, posées avec une telle sagacité que le commandant lui dit en riant :

« Le diable m'emporte! comme vous vous y connaissez; on dirait que vous avez été militaire! »

Pour toute réponse, Harriett montra silencieusement du doigt le portrait du héros à la touffe de trèfle.

Tout en donnant satisfaction à la curiosité d'Harriett, Pervenche ne quittait guère des yeux la douce Sarah, plus silencieuse et moins enthousiaste; leurs regards s'étaient plusieurs fois rencontrés; Harriett qui s'était aperçue de ce manège, prit un prétexte pour quitter le salon et les laissa en tête-à-tête.

« Enfin nous voilà seuls, exclama le commandant. Je commençais à en avoir assez du camp de Boulogne... J'ai peut-être été un peu vif, tout à l'heure, en entrant, quand vous m'avez ouvert la porte; mais, voyez-vous, Mademoiselle Sarah, ces choses-là, ça ne se commande pas, quand on est militaire on a le cœur chaud, la tête prompte et la main leste...

— Oh ! oui, Monsieur Pervenche, répondit-elle en quittant le canapé pour aller s'appuyer à un guéridon, vous m'avez très fort offensée ! Vous avez des très vilaines manières. Je vous aime beaucoup, Monsieur Pervenche ! Oh ! beaucoup ! Mais vous, vous ne pouvez pas m'aimer comme je dois, comme je veux être aimée. Vous avez un cœur français qui ne comprend pas ce qu'il faut à un cœur anglais... non, irlandais, et plein de sensibilité. Si vous avez cru trouver ici une aventure comme vous en avez sans doute rencontré beaucoup dans votre vie d'officier, vous vous êtes trompé : alors, ce serait mieux, pour vous et pour moi, de ne plus nous revoir, de nous dire adieu pour toujours... »

Pervenche accueillit par un violent soubresaut ces paroles prononcées d'une voix pénétrante et avec une lenteur qui leur donnait un caractère solennel.

« Ne plus nous revoir, s'écria-t-il, nous dire adieu pour toujours ! Ah ! par exemple, en voilà une idée ! Je ne sais pas parler comme dans les romans, voyez-vous, et si j'ai des vilaines manières, comme vous dites, c'est parce que, au bivouac on n'a pas des professeurs pour vous apprendre les grâces des mirliflores, pour plaire aux dames ; mais, d'une façon ou d'une autre, je vous dis que ce n'est pas possible. Vous me reprochez de ne pas avoir été convenable ? Mais il n'y a cependant pas trente-six façons de prouver ses sentiments à une personne adorable comme vous. Quant à moi, je n'en connais pas d'autre. »

Et, confirmant ses paroles, il s'élança vers elle, tomba à genoux et lui prit la main sur laquelle il imprima un sonore et franc baiser.

Harriett se redressa, un peu roide, très émue, mais ne retira pas sa main, et lui répondit d'une voix grave :

— Il y a cependant une manière, la seule qu'un honnête homme puisse employer à l'égard d'une jeune fille pure, mais c'est un moyen très sérieux.

— Je ne trouve pas, dit Pervenche d'un ton naïf.

— Eh bien ! répliqua Sarah, avec un demi-sourire, cherchez, Monsieur Pervenche ! »

En ce moment Harriett reparut, comme par hasard : elle avait sans doute





H... ure & Imp. Goupil &

entendu leur conversation, car elle fit à Sarah, un peu confuse d'être surprise ainsi, un petit signe d'encouragement et d'approbation.

Pervenche se retira quelques instants après, fort penaud : il ne montrait plus au départ l'allure victorieuse et conquérante de l'arrivée, et il oublia de monter voir la grand'mère.

Il marcha vaguement dans la rue, longeant les palissades qui marquaient l'alignement de la rue de Rivoli, récemment percée sur l'emplacement des Feuillants, mais non encore bâtie, se répétant le dernier mot de Sarah : « Cherchez! » — Cherchez... quoi? ruminait-il; elle aurait bien mieux fait de me dire ce qu'elle voulait! »

Comme il s'en allait la tête basse, alourdie par cette recherche infructueuse, il heurta Bourdelot qui l'avait vu venir de loin et s'était arrêté, le le considérant avec curiosité.

« Bourdelot? exclama Pervenche, comme sortant d'un rêve. Parbleu, voilà mon affaire. »

Il prit Bourdelot par le bras et lui conta toute son aventure, sans en rien céler, récit que son confident écouta scrupuleusement, sans songer à en rire, tellement l'amoureux commandant parlait avec conviction.

Bourdelot n'en savait pas beaucoup plus long que Pervenche sur l'art de mener une aventure galante, mais il avait en ce moment sur son camarade une immense supériorité, il était de sang-froid.

Pervenche ayant terminé sa confession, Bourdelot resta quelques instants silencieux et recueilli.

« Eh bien? lui dit le commandant.

— Pervenche, veux-tu que je te dise mon opinion? Mon opinion, c'est qu'on se fiche de toi! »

Le commandant qui marchait à côté de son ami, s'arrêta et lui dit d'un ton comminatoire : « Tu sais, Bourdelot, je t'aime bien, j'aime bien la plaisanterie, mais pas dans ce genre-là ».

Bourdelot, sans s'émouvoir, continua en haussant le ton :

— Je te répète qu'on se fiche de toi. Tu es tombé entre les mains d'une fine mouche, d'une intrigante qui veut se faire épouser. Ce qu'elle te disait

de chercher, c'est le *conjungo.* Et vois-tu, Pervenche, écoute-moi bien, — et le saisissant par le bras, il le fit pivoter et se planta devant lui — regarde-moi bien dans le blanc des yeux, si je te croyais capable de songer à faire une pareille bêtise, à te marier, à épouser une étrangère qui vient on ne sait d'où, qui est peut-être une ennemie de la France, à trahir notre Empereur à qui nous avons d'avance sacrifié notre existence, si je te voyais une pareille idée dans la tête... Eh bien! je te brûlerais la cervelle!

Pervenche n'écoutait plus; il avait à peine entendu les héroïques objurgations de son vieil et fidèle ami : un seul mot avait frappé son oreille : le *conjungo;* c'était donc cela que signifiait son « cherchez, Monsieur Pervenche! » Du diable s'il aurait trouvé cela tout seul. Ce n'était cependant pas bien malin! Et pourquoi donc ne l'épouserait-il pas? Beaucoup de ses camarades ne s'en étaient pas privés et Dieu sait quelles drôles de particulières ils avaient ramassées. Tandis que Sarah! en trouverait-on une qui la vaille comme beauté, comme pureté. Ah! la jolie petite femme que cela fera; quel adorable bouton de rose; et elle sera pour toi tout seul, heureux Pervenche, tu seras le premier, l'unique et le dernier.

Ils firent encore quelques pas, sans se rien dire, puis Pervenche saisit tout d'un coup avec effusion les mains de son compagnon : « Merci, mon vieux Bourdelot, merci : tu m'as sauvé la vie, » et il le quitta précipitamment, le laissant stupéfait.

Pervenche consuma son après-midi en une agitation fébrile : son imagination surexcitée lui suggérait mille projets incohérents : il alla plusieurs fois jusqu'à la maison de la rue de la Sourdière et, à chaque voyage, une étrange hésitation lui serrait le cœur et l'arrêtait de monter, lui qui n'avait jamais tremblé devant rien. A six heures et même avant six heures, il se rendit aux Tuileries, près de la grille du Pont-Tournant où, d'après ce qu'elles lui avaient dit, les deux irlandaises avaient coutume de prendre le frais : il ne les y trouva pas, quoiqu'il les eût attendues jusqu'à la brune. Puis il erra par la ville, profitant de ce qu'il n'était pas de service pour éviter de se trouver en contact avec les camarades du régiment.

Il rentra tard chez lui et passa une nuit fiévreuse. Le lendemain matin,

nouveau voyage à la rue de la Sourdière où l'accueillit une amère déception : il frappa inutilement à la porte du second étage, rien ne répondit : après une infructueuse attente il monta chez la grand'mère qui lui apprit que c'était précisément le seul jour de la semaine où elles sortissent le matin pour aller porter leur ouvrage aux marchands. Pervenche pensa alors à écrire à Sarah une belle lettre où il lui exprimerait sa flamme et lui déclarerait qu'il était prêt à mettre à ses pieds son nom, sa personne, son grade et tout ce qu'il possédait. Mais le brave commandant plus habile au maniement du sabre qu'à la manœuvre de la plume, se défiant de son style, renonça à cette idée, et se contenta d'écrire au crayon un billet qu'il glissa sous la porte, en descendant de chez la grand'mère, et où il suppliait Sarah de venir aux Tuileries le soir même pour une communication qui déciderait de sa propre existence.

Le temps ce jour-là était splendide : après quelques journées d'une bise âpre qui avait desséché et fait tomber les feuilles, — dans les jardins de Paris elles meurent plus jeunes qu'à la campagne, — la chaleur était revenue : on se serait cru en été : cette bienveillance de la nature parut de bon augure à Pervenche; elles viendront, pensa-t-il, j'en suis sûr. Afin de donner plus de solennité à cette entrevue et d'accroître son prestige, il s'était mis en grande tenue. Un peu avant six heures, prenant sa belle allure, il entra dans le jardin des Tuileries et se dirigea vers le lieu du rendez-vous. O bonheur! Les deux jeunes femmes l'avaient devancé; il les devina de loin, pour ainsi dire avant de les avoir vues. Elles s'étaient assises sur un des bancs de pierre qu'abrite l'un de ces massifs qui contournent en hémicycle le grand bassin de la grille du Pont-Tournant, du côté de la terrasse des Feuillants. Oh! s'il avait pu courir! Il hâta le pas autant que le lui permettait sa dignité : il était très pâle. Sans leur laisser le temps de lui souhaiter la bienvenue, il se plaça devant Sarah et lui dit avec volubilité, comme récitant une leçon apprise par cœur :

« Mademoiselle Sarah, j'ai compris ce que vous vouliez de moi; j'ai trouvé ce que vous me disiez de chercher : c'est ma main qu'il vous faut en échange de vos charmes si purs. Eh! bien, je vous l'offre en vous demandant la

vôtre; ce que j'ai senti pendant ces deux jours où je ne vous ai pas vue, me prouve que je ne pourrai plus me passer de vous, en conséquence je viens vous supplier de devenir mon épouse. Excusez ma franchise, ce n'est peut-être pas comme cela qu'il faut s'y prendre, mais si les belles phrases n'y sont pas, le cœur y est, je vous le jure! »

C'était quelque chose de touchant que ce mélange d'amour, de naïveté et de brutalité, auquel s'ajoutait l'attitude gauche du pauvre commandant.

La figure d'Harriett s'illumina, pendant ce petit discours : on eût pu croire qu'il lui était destiné. Sarah, au contraire baissa la tête : sa douce physionomie prit une expression presque douloureuse qui témoignait de combats intérieurs, c'était plus que de l'émotion qui l'agitait, c'était une sorte d'angoisse; ses yeux s'étaient clos, comme pour un suprême recueillement.

Pervenche, après son petit discours, s'était reculé et, pour se donner une contenance et fournir un dérivatif à son anxiété, maniait fiévreusement le dossier d'une chaise qui se trouvait à portée de ses mains. Ils restèrent tous trois silencieux pendant quelques instants. Enfin Harriett, impatientée, poussa du coude sa sœur.

« Sarah! lui dit-elle d'un ton impératif; pourquoi ne répondez-vous pas? Et elle ajouta, en anglais : Vous savez bien cependant ce que vous avez à dire!

— Vous êtes cruelle, Harriett, » répondit Sarah dans la même langue.

Puis, sans changer de pose, sans même lever les yeux, elle s'adressa au commandant.

« Monsieur Pervenche, lui dit-elle, en s'efforçant de dominer son émotion pour bien accentuer chacune de ses paroles, Monsieur Pervenche, je vous aime beaucoup : je vous aime très sérieusement, comme nous savons aimer, nous autres filles du Nord. Êtes-vous bien décidé à m'épouser? Avez-vous réfléchi à toutes les conséquences que peut avoir pour vous un mariage avec une étrangère, une fille sans fortune, sans famille, dont vous ne connaissez encore que les charmes extérieurs. N'êtes-vous point le jouet d'un enthousiasme passager et croyez-vous vraiment que dans un mois, dans un an, dans dix ans, vous m'aimerez comme vous jurez m'aimer

aujourd'hui ? Réfléchissez encore, Monsieur Pervenche, et dans deux jours revenez ici, à cette même place, vous me trouverez sur ce même banc et je vous ferai la réponse que je pourrais vous donner maintenant, si j'étais vraiment sûre de vous ! »

Alors seulement elle le regarda et Pervenche put voir dans ses yeux des larmes qu'elle retenait; il y lut un doux et tendre commentaire aux paroles qu'elle venait de lui adresser. Il voulut lui répondre, la supplier de lui faire grâce de ce nouvel et intolérable délai; mais les deux sœurs s'étaient levées. Sarah, qui s'était dégantée, lui tendit la main qu'il saisit et baisa avec passion, sans se soucier des promeneurs et des curieux qui commençaient à remarquer leur groupe; puis, prenant le bras de sa sœur elle se sauva en courant et, quelques pas plus loin se retourna pour lui lancer un « dans deux jours, ici-même », suivi d'un « et défense de venir nous voir avant, » qu'ajouta Harriett en façon de post-scriptum.

Pervenche, navré, se laissa tomber sur le banc. Il n'y comprenait plus rien. Si elle m'aime, pensait-il, pourquoi cet ajournement. Si elle ne m'aime pas, pourquoi ne pas me le dire tout de suite. Et le mot cruel de Bourdelot : « On se fiche de toi » lui sifflait aux oreilles, tandis qu'en même temps le « je vous aime beaucoup, Monsieur Pervenche » qu'avait si sincèrement murmuré Sarah, résonnait délicieusement à son cœur. La nuit tombante le chassa du jardin et de ce banc où il fût demeuré volontiers pendant quarante-huit heures. Il fallait cependant rentrer chez lui; c'est ce qu'il fit, à pas lents, d'une démarche de somnambule et de condamné. Il ne dîna point et passa la nuit à se promener dans sa chambre.

Le lendemain du jour où avait eu lieu cette entrevue, le ministre de la police trouva dans le portefeuille revenant de la signature de l'Empereur la lettre suivante :

Saint-Cloud, 21 vendémiaire an XIII.

Monsieur Fouché, ministre de la police générale, le chef d'escadrons Pervenche, des chasseurs de ma garde, est en relations suivies avec les filles Sarah et Harriett O'Kelly, demeurant rue de la Sourdière : elles se font passer pour irlandaises, mais sont en réalité

des agents de l'Angleterre des plus actifs et des plus dangereux : j'écris à mon cousin, le maréchal Berthier, de faire arrêter Pervenche et juger par une commission militaire. Quant à ces deux femmes, faites-les immédiatement enlever, saisir leurs papiers et, sans les laisser communiquer avec personne, mener en poste à Lorient où on les embarquera sur la *Ville-de-Nantes,* bâtiment de commerce qui doit, dans quelques jours, faire voile pour l'Amérique.

Napoléon.

Les ordres de l'Empereur furent exécutés avec la précision et la rapidité qu'il exigeait en toutes choses; avant le lever du jour Pervenche était conduit à Vincennes. Au même moment un officier de gendarmerie et quatre gendarmes, vêtus en bourgeois, pénétraient chez les deux jeunes femmes de la rue de la Sourdière; sans brutalité, mais inflexibles et muets ils accomplirent leur mission, sans se laisser attendrir par les larmes des deux malheureuses, sans répondre à leurs supplications.

La commission militaire chargée de juger Pervenche, ne parvint pas, malgré son zèle à satisfaire le maître, à trouver les éléments d'une condamnation : on put bien constater les relations avec les demoiselles Harriett et Sarah O'Kelly : les papiers saisis rue de la Sourdière ne laissaient aucun doute sur leur profession et démontraient que l'Empereur avait été exactement renseigné. Ces relations, Pervenche les avoua; d'ailleurs, quand l'officier de gendarmerie avait frappé à leur porte, l'une d'elles avant d'ouvrir, avait demandé : « est-ce vous Monsieur Pervenche; » mais aucun indice ne put être relevé du chef de connivence avec les ennemis de la France, ce que rendaient d'ailleurs bien invraisemblable l'honnêteté proverbiale et le patriotisme bien connus du pauvre commandant. Néanmoins la commission ajourna son jugement; Pervenche ne fut pas mis en liberté et un rapport sur cette affaire fut soumis à l'Empereur qui écrivit en marge de la pièce :

Un officier supérieur de ma garde ne doit pas être soupçonné. Envoyer Pervenche avec son grade dans un régiment de cavalerie de la ligne; il se rendra directement à l'armée de l'Océan.

Pervenche sortit de Vincennes, vieilli de dix ans, se considérant comme déshonoré, frappé d'une disgrâce cruelle, imméritée, irrémissible; il n'avait qu'une pensée, revoir Sarah ou savoir ce qu'elle était devenue. Il courut à la rue de la Sourdière; la porte du second était ouverte, le logement désert et

vide. Quels événements s'étaient donc passés pendant son absence? il monta auprès de la grand'mère, elle ne savait rien, sinon que, une de ces dernières nuits, elle avait entendu un peu de bruit au-dessous d'elle et que le lendemain matin, ayant interrogé le portier, celui-ci lui avait répondu brièvement et sans vouloir donner aucun détail, que ces demoiselles étaient parties et qu'on avait enlevé leurs meubles.

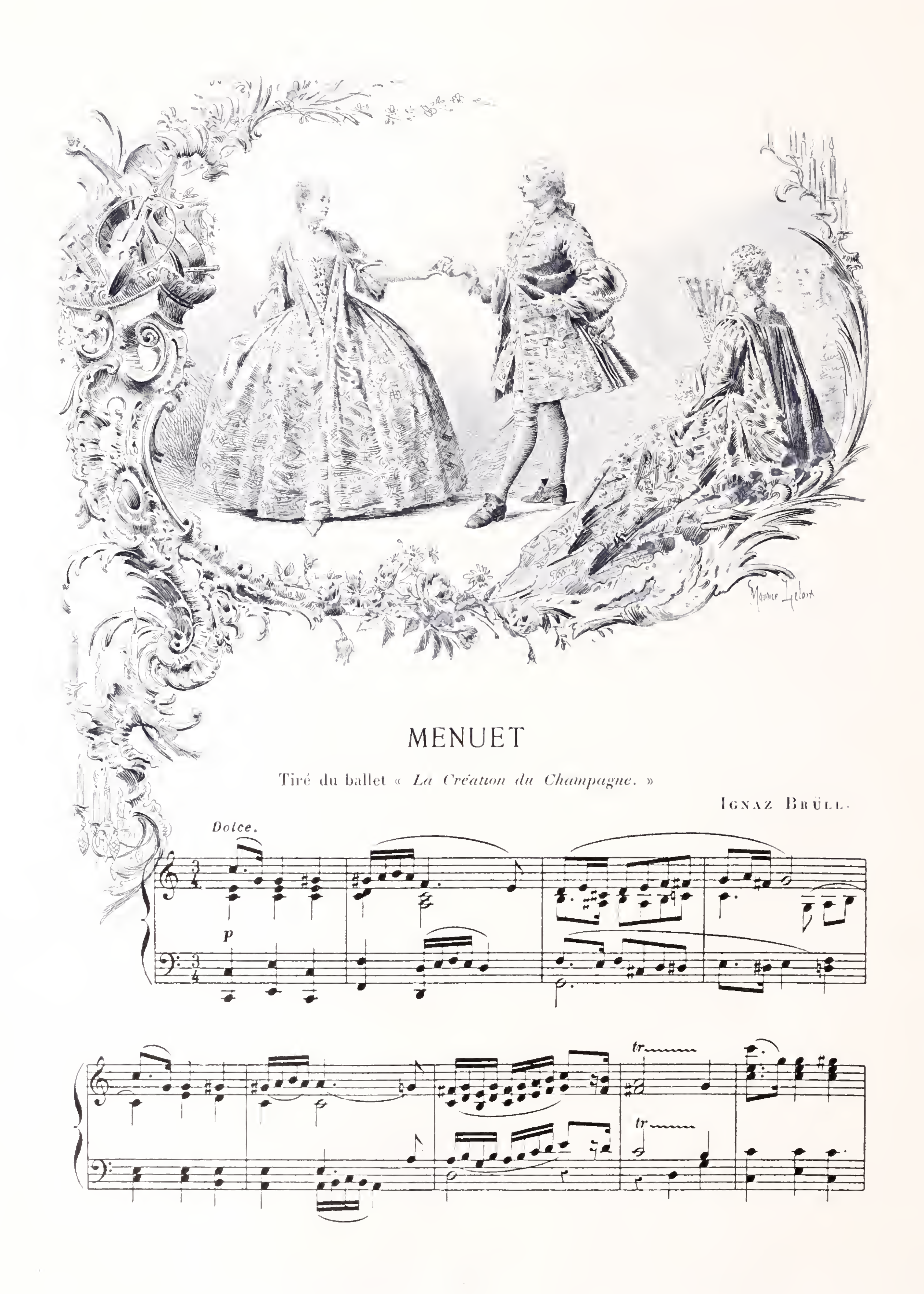
Puis il alla chez Bourdelot. Les deux vieux guerriers se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Pervenche qui, de sa vie, n'avait versé une larme, pleurait comme un enfant.

« Tu me l'avais bien dit, mon brave Bourdelot, on s'est fichu de moi! Ah! pourquoi ne m'as-tu pas brûlé la cervelle, comme tu me l'avais promis, ça m'aurait rendu un fier service! »

Pervenche chargea Bourdelot de régler toutes ses affaires, de façon à n'avoir à se trouver en rapport avec personne du régiment, lui recommanda sa vieille grand'mère et, le soir même, obéissant aux prescriptions formelles de sa feuille de route, il partit pour rejoindre son corps.

Il végéta dans son nouveau régiment, ruminant sa douleur, se demandant sans cesse d'où lui était venu ce coup; Sarah l'avait-elle berné ou trahi? Bourdelot avait-il bavardé; le petit officier noble qui l'avait nargué au café militaire, l'avait-il dénoncé? Le malheureux pataugea dans cette énigme insoluble jusqu'à l'année suivante : à cette époque l'armée de l'Océan fut dirigée sur le Rhin pour y former le noyau de la Grande Armée. Le régiment de Pervenche faisait partie des premières troupes qui rencontrèrent l'ennemi en Allemagne; le pauvre commandant en profita pour se faire tuer : il tomba glorieusement à la tête de son escadron au combat de Wertingen.

THÉOPHILE GAUTIER FILS.



MENUET

Tiré du ballet « *La Création du Champagne.* »

IGNAZ BRÜLL.


tr
tr
3
3
3
3
3
3
3


1a
2a
f
mf
p
f


tr
tr
mf
Dimin.
tr
f



LE GRAND-PRIX DE PARIS

Il y a cent dix ans que la mode des courses a été importée d'Angleterre en France : l'histoire a conservé le souvenir d'un cheval français, nommé *l'Abbé*, au prince de Guéméné, qui, en 1776, eut l'honneur de battre plusieurs chevaux venus d'Angleterre. Les années suivantes, des courses eurent lieu à Vincennes, à Fontainebleau et dans la plaine des Sablons ; mais les promoteurs de ces premiers essais ne purent donner à leur entreprise qu'une organisation rudimentaire ; ils ne disposaient même pas d'une piste tracée.

La Révolution interrompit les courses : Napoléon Ier les rétablit, mais elles n'entrèrent vraiment dans nos mœurs, elles ne commencèrent à prendre un développement considérable qu'entre 1830 et 1840. C'est en 1836 qu'a été créé le prix du Jockey-Club ou Derby français. Les vieux sportsmen se rappellent encore avec émotion la vie joyeuse qu'ils menaient à Chantilly pendant la semaine du Derby.

Le Grand-Prix de Paris, dont nous essayons d'esquisser l'histoire et la physionomie, est de date plus récente. Il a été fondé en 1863 pour les chevaux de trois ans. Depuis lors il a été couru régulièrement chaque année, sauf en 1871, l'année de la Commune. Vingt-trois chevaux jusqu'ici sont sortis vainqueurs de cette épreuve, la plus célèbre et la plus suivie des courses de notre pays. De ces vingt-trois gagnants, onze sont nés en France,



COURSES DE CHANTILLY

18[illegible]

dix en Angleterre, un en Autriche et le dernier aux États-Unis. Ces résultats montrent que la course a bien conservé le caractère international qu'on avait tenu à lui donner dès l'origine.

Le prix, abstraction faite des entrées et des forfaits qui viennent s'y ajouter et qui s'élèvent en moyenne à une quarantaine de mille francs, est de cent mille francs. Il est offert, moitié par la ville de Paris, moitié par les cinq grandes compagnies de chemins de fer. C'est une générosité intelligente : car le sacrifice que s'imposent la Ville et les Compagnies est largement compensé par les recettes que cette fête leur procure en créant un grand mouvement de voyageurs et un courant d'affaires dont profite l'octroi. Aussi les conseillers municipaux qui font chaque année des difficultés quand vient le moment de voter cette allocation, ne peuvent-ils sérieusement soutenir qu'ils veulent ménager les finances de la Ville. L'économie n'est qu'un prétexte et il est inutile d'indiquer plus clairement le sentiment qui les guide : fort heureusement d'ailleurs l'opposition reste en minorité.

On a dit que, si la Ville et les Compagnies refusaient leur concours, la Société d'encouragement serait assez riche pour s'en passer. On oublie l'article 12 de son réglement, qui réserve exclusivement aux chevaux français tous les prix donnés par elle. Il faudrait donc commencer par retirer à la course son caractère international : mais on lui enlèverait du même coup l'intérêt spécial qui s'attache à cette épreuve, et la légitime popularité dont elle est l'objet.

Il semblait téméraire, à l'origine, d'admettre les chevaux anglais à concourir avec les nôtres dans des conditions d'égalité absolue ; leur supériorité paraissait alors si bien établie que l'on considérait les chevaux français comme battus d'avance. Pourtant une chance heureuse voulut que, en 1863, l'année même de la fondation du Grand-Prix, l'élevage français possédât une pouliche de trois ans d'un mérite exceptionnel. C'était *La Toucques*, à M. de Montgommery. Après sa victoire sur *Dollar*, dans le prix du Jockey-Club à Chantilly, les moins optimistes commencèrent à espérer son succès. Mais, le jour de la bataille, *La Toucques* dut se contenter de la seconde place, derrière le cheval anglais *The Ranger*. Aussitôt les alarmistes de triompher :

si l'on était battu dès la première année et avec un pareil champion, que serait-ce les années suivantes ?

Le hasard se chargea de la réponse : il nous donna presque simultanément *Fille-de-l'air, Vermout* et *Gladiateur.* Mais il convient d'ajouter que ces hasards-là avaient été préparés par des propriétaires comme le comte de Lagrange et M. Delamarre. *Fille-de-l'air* gagna les Oaks en Angleterre, *Vermout* battit dans le Grand-Prix le vainqueur du Derby anglais, et *Gladiateur* les surpassa l'un et l'autre, en gagnant successivement le Derby et le Grand-Prix. Ces brillants résultats furent obtenus en 1864 et 1865. La défaite de *La Toucques* avait donc été promptement vengée.

Jamais l'hippodrome du bois de Boulogne ne retentit d'acclamations plus enthousiastes que le jour où *Vermout* triompha de *Blair-Athol;* c'est que sa victoire était aussi glorieuse qu'inattendue. Presqu'inconnu la veille, sacrifié en quelque sorte à son compagnon d'écurie, *Bois-Roussel,* il se montrait tout d'un coup supérieur non seulement à ce dernier, mais à la célèbre *Fille-de-l'air* et au vainqueur du Derby, qui était incontestablement un des meilleurs chevaux de son temps.

Vermout était un cheval froid : sa victoire le grisa moins que ses admirateurs qui parlaient de le porter en triomphe ; il rentra paisiblement au pesage. Aujourd'hui, sultan vieilli et fatigué, il porte péniblement le poids de ses vingt-cinq ans, mais c'est encore à lui que l'élevage français doit la plus brillante victoire qu'il ait remportée par la suite dans le Grand-Prix. *Vermout* est, en effet, le père de *Boiard* qui gagna facilement le Grand-Prix de 1873, où il battit son compatriote *Flageolet* et *Doncaster,* vainqueur du Derby. Ce dernier était, comme *Blair-Athol,* un animal de grande valeur et ce n'était pas un mince succès que de l'avoir relégué au troisième rang. *Boiard* est maintenant en Russie où son nom le prédestinait à finir ses jours.

Dix ans après lui, un autre cheval français a battu dans le Grand-Prix le vainqueur du Derby : c'est *Frontin,* au duc de Castries, qui l'emporta sur *Saint-Blaise,* après une lutte palpitante. Ce combat fut malheureusement fatal aux deux adversaires, *Frontin* ne reparut plus sur le turf et *Saint-Blaise* aurait mieux fait pour sa gloire de n'y jamais revenir.

Une autre lutte aussi disputée et non moins favorable aux couleurs françaises fut celle de *Glaneur, Drummer* et *Ryshworth* en 1869. Le premier qui appartenait à M. Lupin, ne l'emporta que d'une tête et ses partisans eurent une émotion terrible : car ils savaient que cet animal fantasque et volontaire n'aimait ni la lutte ni les coups de cravache. Heureusement son jockey, Kitchener, possédait un inaltérable sang-froid : c'était lui qui avait déjà conduit *Vermout* à la victoire. Il resta impassible comme s'il gagnait facilement, et *Glaneur,* dont la moindre exigence eût dérangé l'allure, se conduisit très sagement en voyant qu'on ne lui demandait rien d'extraordinaire.

En 1878, la lutte ne fut pas moins émouvante, mais l'issue n'en fut pas aussi favorable aux éleveurs français. C'était l'année de l'Exposition et les circonstances donnaient au Grand-Prix un relief tout particulier. Les concurrents eurent sans doute conscience de la grandeur de leur tâche, car une lutte désespérée s'engagea à la fin du parcours entre *Thurio* qui appartenait au prince Soltykoff et les deux représentants de l'écurie Lagrange, *Insulaire* et *Inval.* Le cheval anglais ne l'emporta que d'une encolure, très difficilement.

Lorsque *Tristan* fut battu en 1881, par un cheval américain, *Foxhall,* sa défaite ne fut ni plus aisée ni moins honorable. *Tristan,* quoique né en Angleterre, appartenait à M. Lefèvre et portait la casaque tricolore. Son adversaire était un des héros du turf qui avait gagné les deux grands handicaps anglais le *Cesarewitch* et le *Cambridgeshire.*

Un an après la course de *Thurio, Insulaire* et *Inval,* une lutte semblable s'engagea entre *Nubienne,* à M. Edmond Blanc, *Salteador* et *Flavio II.* Elle se termina en faveur de la première, mais l'élevage anglais ne fut pas représenté dans cette épreuve, parce que tous les concurrents d'outre-Manche s'étaient retirés devant le vainqueur du Derby ; *sir Bevys* ne put figurer dans la course par suite de la mort de son propriétaire, survenue entre le Derby et le Grand-Prix.

Il faut signaler enfin le *dead heat* de *Fervacques* et de *Patricien* en 1867. A la seconde épreuve *Fervacques,* qui appartenait au propriétaire de *La Toucques,* ne l'emporta que d'une tête.

Pendant longtemps l'enjeu du Grand-Prix est resté le plus considérable de toutes les courses du monde entier. Il va être dépassé par le prix *Éclipse* qui sera couru cette année même à Sandown Park en Angleterre. D'autre part, l'Amérique, où les courses ont pris depuis quelques années un développement extraordinaire, commence à se piquer d'honneur. Le Jockey-Club de Coney-Island (États-Unis) vient en effet de créer successivement les *Futurity stakes* (pour chevaux de deux ans) à courir en 1888 et les *Realisation stakes* (pour chevaux de trois ans) à courir en 1889. Ces deux prix ne sont que de 50,000 francs chacun, mais grâce aux entrées et aux forfaits, ils dépasseront le montant du Grand-Prix.

Il ne faut pas trop s'inquiéter de cette concurrence, car nulle ville n'est mieux placée que Paris pour attirer les chevaux de l'Europe entière et au besoin des États-Unis. L'avantage de cette situation apparaîtra plus clairement encore lorsque les efforts considérables faits depuis quelques années dans tous les pays de l'Europe pour développer l'élevage de pur sang auront produit leurs fruits.

Les deux réunions hippiques, qui ont pris en France et en Angleterre des proportions de fête nationale, ont eu pour fondateurs deux personnages illustres dont les noms résument les splendeurs du turf anglais et du turf français.

On sait comment Lord Derby fonda la grande course d'Epsom qui porte son nom depuis plus d'un siècle.

Il y avait à Epsom, petit village connu jadis par la réputation de ses sels purgatifs, une taverne très fréquentée qui s'appelait la « Taverne des Chênes » *(Oaks Tavern)*. Cette taverne fut achetée d'abord par le général Burgoyne qui la transforma en un rendez-vous de chasse princier, comme savent en installer les grands seigneurs d'outre-Manche. C'était presque un château qu'acheta Lord Derby.

Le château des Oaks, considérablement agrandi et embelli par son nouveau propriétaire, devait avoir pour châtelaine Lady Elisabeth Hamilton. Quelque temps après son mariage avec Lady Hamilton, Lord Derby y donna une fête

champêtre dont les poètes de l'époque ont consacré le souvenir : la ballade *The Maid of the Oaks,* la vierge des chênes, est encore populaire chez nos voisins. Cette fête précéda d'une année la fondation du Derby (1780), dont la première coure fut gagnée par *Diomed* à sir Banbury.

Si l'on voulait, chez nous, suivre le précédent créé par nos rivaux, le Grand-Prix de Paris devrait s'appeler *Le Morny,* comme le Grand-Prix d'Epsom s'est appelé *Le Derby.* Ce serait justice, car c'est également au fondateur du Grand-Prix que la Société d'encouragement doit son bel hippodrome du bois de Boulogne. Mais le duc de Morny, dont le nom appartenait bien plus à l'histoire de France qu'à l'histoire du turf, laissa de côté tout amour-propre paternel et songea plutôt à flatter le Conseil municipal, auquel il demandait un sacrifice annuel de cinquante mille francs, en intitulant la course internationale le Grand-Prix de Paris.

Ce fut d'ailleurs une preuve de sagesse ; car, au milieu des orages politiques, il y a longtemps que *Le Morny* eût été débaptisé. Qui sait même si le Conseil municipal, toujours en quête d'une raison plausible pour retirer la subvention, n'eût pas saisi avec empressement le prétexte que cette dénomination lui eût offert.

Au point de vue de l'animation qu'il donne à la ville de Paris, le Grand-Prix a plus d'un point de ressemblance avec le grand prix d'Epsom.

A cela près que le Parlement ne ferme pas en son honneur, puisque la course a lieu un dimanche, il provoque le même mouvement ; sa date prend la même importance, plus d'importance peut-être, puisqu'elle marque la fermeture de nos principaux théâtres de genre et qu'elle donne aux Parisiens le signal des déplacements de villégiature.

Le jour du Grand-Prix, Paris s'éveille toujours d'excellente humeur. C'est une fête qui plaît à tout le monde et ne ravive aucune susceptibilité politique. Les rues ne sont pas encombrées de verdures desséchées enguirlandant des guinguettes de carrefour. Les gens riches n'émigrent pas, les autres ne passent pas leur journée au cabaret. Une idée patriotique réunit tous les cœurs : pourvu que les étrangers reçoivent une frottée ! Heureusement nulle difficulté diplomatique ne peut en résulter.

Dès midi, chacun se met en route, sentant la nécessité d'arriver assez tôt pour trouver une bonne place. Le flot des véhicules commence à monter vers l'Arc de Triomphe. Ainsi roulent les vagues pendant les grandes marées. Depuis le mail-coach jusqu'à la petite charrette anglaise que l'on conduit soi-même, depuis *la Pauline* aux vigoureux postiers jusqu'à la modeste tapissière que traîne l'osseux bidet, il y en a pour tous les goûts.

Et tout cela marche gaiement, côte à côte, sans maussaderie, sans envie d'accrocher le voisin.

Par les allées ombreuses du bois, on cherche vainement à terre un brin d'herbe, un coin de verdure. L'herbe et la verdure ont disparu sous les nappes. On se prépare à festiner comme au temps de Paul de Kock. Le bourgeois vide les bouteilles, pour calmer la soif qu'il a gagnée à mettre le couvert. Les petites filles jouent à cache-cache et les dames font la sieste nonchalamment étendues, sans souci de l'œil indiscret des passants.

Nous voici à l'hippodrome, sur le turf comme on dit. Ici il faut étudier le sujet sous ses deux aspects distincts : *le côté Pesage* et *le côté Pelouse*.

Le pesage n'est plus aussi aristocratique qu'autrefois, mais le public de la pelouse est encore bien plus mélangé : on y trouve les bourgeois qui ne veulent contribuer que pour leurs vingt sous à l'amélioration de la race chevaline, les petits boutiquiers, les ouvriers, et, à côté d'eux, bien des gens qui doivent venir en droite ligne de la Cour des miracles.

L'arrivée au pesage est très curieuse par tous les temps. Si le soleil brille, les toilettes sont claires et vives en couleurs, comme les fleurettes des blés. Les femmes descendent d'équipage avec des légèretés de mésange, sans s'inquiéter de la place où leur pied va se poser.

Par un temps de pluie, comme on en a vu si souvent, la mise en scène change. Adieu les toilettes savamment élaborées pendant des semaines! Les voitures n'approchent que péniblement, les femmes ont des sautillements de bergeronnettes et se livrent à un vrai steeple-chase à travers les flaques d'eau pour gagner leur place à l'endroit le plus abrité de la tribune.

Le pesage se peuple de bonne heure. Le public prudent sait que sur quatre cent mille spectateurs, plus des deux tiers ne verront du Grand-Prix



GRANDJEAN



LE PESAGE À LONGCHAMPS

que les pigeons voyageurs planant dans le ciel pour porter des dépêches.

A dix heures, le buffet de Rouzé est envahi par les employés du Jockey-Club, les officiers de paix et les officiers qui commandent les troupes de service.

Très gai, Rouzé, surtout ce jour-là. Il sait bien qu'on ne chicanera pas sur la qualité du déjeuner. Le sportsman est trop heureux d'obtenir, dans un verre, un liquide quelconque, douteux et hors de prix.

Les gens qui tiennent les buffets aux courses comptent sur les journées tropicales. Ils font alors les recettes inespérées. On cite un ancien garçon qui a fait fortune sur le turf et dont l'industrie ne manquait d'une certaine adresse. Il arrivait à Chantilly avec un champagne de marque obscure, qu'il payait à son patron, à raison de quinze francs la bouteille. Il s'installait alors à une petite table dont les dessous étaient habilement masqués et débitait son champagne. De la bouteille payée quinze francs, il tirait régulièrement trente verres à un franc. Comment cela? Un simple coup d'œil sous la petite table eût donné la clef du mystère. Il y avait là une rangée de syphons d'eau de seltz. Il paraît que les clients ne réclamaient jamais.

Après les employés du Jockey-Club, arrivent les commissaires des courses. Ils se nomment La Rochette, de Noailles et Kergorlay. Les deux premiers ont vieilli sous le harnais. Leur devise doit être : « On ne badine pas avec les courses ». Le troisième a tout à fait le type et le caractère des jeunes magistrats. C'est lui qui, dans ce triumvirat, représente le progrès.

Au résumé, très affables et très courtois, messieurs les commissaires, *Prêts à tout accorder, tout, hormis du nouveau.*

Ainsi on avait espéré un moment qu'il y aurait à Longchamps des loges comme en Angleterre et en Autriche. Mais les loges ne sont pas venues !

A Auteuil, le jour du grand steeple-chase, il y a une table servie dans le salon du comité, ce qui permet d'offrir un lunch aux étrangers qui sont nos hôtes. Pourquoi n'en serait-il pas de même à Longchamps ? En Angleterre on n'y manquerait pas : mais le lunch n'est pas venu !

Vers une heure, la circulation est déjà presqu'impossible dans le pesage et c'est à peine si la police parvient à assurer le passage des voitures qui se dirigent vers la tribune officielle. Très nombreux, un peu trop nombreux

peut-être, les hôtes du chef de l'État. Nombreux, trop nombreux aussi, les équipages souvent dépourvus d'élégance qui les amènent jusqu'au pied de la de la tribune. Sous l'Empire, deux ou trois voitures seulement arrivaient jusque-là. Les ministres, les grands dignitaires, traversaient le pesage à pied. L'année dernière la circulation a été interrompue pendant une demi-heure par la force armée, pour permettre le passage des voitures officielles. Il en est résulté une petite émeute, le public du pesage n'étant pas habitué à subir l'état de siège.

Il est une heure : tout le monde est à son poste et pourtant les courses ne commencent qu'à deux heures. C'est le moment que choisissent les chroniqueurs mondains pour prendre leurs notes sur les jolies toilettes et les jolies femmes.

Quand il pleut, c'est vite fait. On écrit : parapluies et waterproofs sur toute la ligne. Quand il fait beau, les membres du Jockey-Club promènent à chaque entr'acte la fleur du panier mondain. On n'a que l'embarras du choix. Et tout se passe tranquillement, c'est à peine si de temps en temps il se produit un petit attroupement : un pick-pocket qu'on arrête.

Le Grand-Prix de Paris, il faut bien le reconnaître, est une institution chère aux pick-pockets. C'est encore à Longchamps qu'ils peuvent opérer dans les conditions les plus favorables et les plus fructueuses.

On sait qu'il n'en est pas de même sur le turf en Angleterre. Par exemple, le matin du Derby d'Epsom, il y a un bon moment à passer pour l'étranger curieux de tout voir. C'est le moment où la police fait la cueillette des pick-pockets.

Pendant deux heures, sans interruption, on voit arriver à un « violon », qui se trouve derrière les tribunes, des *gentlemen* amenés par les policemen et invités à passer la journée à l'ombre. Un Parisien qui assistait à cette cueillette demandait comment, dès le matin, tous ces gens-là pouvaient déjà avoir volé. On lui expliqua qu'ils n'avaient rien volé du tout, — ce jour-là du moins, car ce sont des voleurs de profession. Les choses se passent le plus simplement du monde. Les gens de police se promènent





dans les groupes en se dissimulant de leur mieux et quand ils reconnaissent un habitué des « mains dans les poches », ils lui font signe.

— Tiens ! vous voilà ?

L'autre comprend.

— Allons ! c'est dommage ! une journée perdue !

Le voleur reconnu, à quoi bon lui laisser la liberté d'opérer ? On le met sous clé pour la journée : le soir, on le relâche. Est-ce que le système n'est pas excellent ?

Passons maintenant dans le camp des bookmakers, qui occupe une place importante au pesage et sur la pelouse.

L'attirail d'un bookmaker, quelle que soit l'importance de ses opérations, se réduit à peu de chose : un piquet à crémaillère pour afficher la liste des chevaux engagés, un morceau de craie pour inscrire la cote, un paquet de tickets, une sorte d'escabeau pour dominer la foule des parieurs, un parapluie monumental pour braver les intempéries et une sacoche dans laquelle tout vient se résumer ; en arrière, le commis, quelquefois une femme, n'a besoin que d'un tabouret, d'un carnet et d'un crayon.

Il n'en faut pas davantage pour gagner ou perdre des centaines de louis.

Mais, si l'attirail et les accessoires ne varient guère, il s'en faut que l'égalité règne parmi les faiseurs de listes : les uns sont de gros personnages qui conduisent, le cigare à la bouche, un superbe demi-sang, et il faut voir de quel geste princier ils jettent en arrivant les rênes à leur domestique. Quelquefois ils font eux-mêmes la cote, mais le plus souvent ils abandonnent les travaux matériels à des salariés dont ils se contentent de diriger les opérations.

Tandis qu'ils se promènent, gras, élégants, bien renseignés, sûrs d'eux-mêmes, arrive le troupeau innombrable et famélique des bookmakers douteux. Maigre, inquiet, tremblant au moindre pari de quelqu'importance, le petit bookmaker n'a pas d'employé : il fait tenir son livre par sa femme. Celle-ci, plus nerveuse encore, l'avertit et le gourmande dès qu'il fait mine de trop s'engager.

Toujours à l'affût des mouvements qui peuvent se produire, le pauvret

oublie le client pour suivre les fluctuations de la cote sur les autres listes; il se hisse constamment sur la pointe des pieds pour surveiller les tableaux des bookmakers en renom; il ne fait que de petites affaires, car il appartient à la catégorie des petites gens qui ont de petits moyens et de pauvres estomacs.

De temps en temps un homme arrive, essoufflé comme le soldat de Marathon, dit un mot en courant aux faiseurs de listes et repart plus vite encore qu'il n'est venu; c'est que tout bookmaker, petit ou grand, a sa police secrète qui doit le renseigner non seulement sur les mouvements qui se produisent, mais sur les intentions des propriétaires, sur celles des entraîneurs ou des jockeys, qui ne sont pas toujours celles des propriétaires.

Autour des piquets, le public arrive, se presse, se bouscule; c'est un enfer, à la porte duquel il faut laisser toute prétention aux égards les plus élémentaires, à la plus vulgaire politesse! Avancez *per fas et nefas*, faites-vous place à coups de coude et presque à coups de poing! Où règne l'argent, la courtoisie disparaît.

Tout-à-coup une poussée se produit : un flot humain se forme et court le long des listes avec une rapidité incroyable. Parieurs, saluez! *c'est le renseignement qui passe.* Une personne qu'on croit bien informée a pris un cheval et l'a déclaré sûr de gagner : derrière elle, une bande d'affamés s'élance. Les coups de crayon se succèdent avec une rapidité fiévreuse, et c'en est assez pour qu'en moins de deux minutes la cote subisse sur toute la ligne une véritable révolution.

Cependant les chevaux sortent sur la piste : ils prennent leur galop d'essai. Les bookmakers redoublent d'efforts pour placer ceux que les parieurs ont délaissés. Quelques transactions se bâclent encore précipitamment : parieurs, défiez-vous des manœuvres de la dernière heure!

Soudain un cri s'élève : les chevaux sont partis. Comme une volée d'oiseaux, parieurs et bookmakers s'élancent; ils se ruent vers la piste pour assister à la course. En un clin d'œil la foule a disparu. Il n'y a plus qu'un désert où quelques commis indifférents taillent leurs crayons avec mélancolie.

Trois minutes plus tard, les bookmakers sont de retour à leur poste, les





chevaux rentrent, les jockeys se font peser. Instant solennel pour les partisans du vainqueur! Aura-t-il son poids? La balance s'incline : *All right!* prononce le juge. *All right!* répète d'une voix retentissante le crieur salarié des bookmakers, et, aussitôt, le réglement des paris commence.

Il n'est pas sans exemple qu'un bookmaker n'ait pu satisfaire à ses engagements; mais le fait est plus rare qu'on le croit généralement. La plupart de ces officiers ministériels du turf sont connus et ont leurs clients fidèles; ils ont des associés et des commanditaires, les piquets se transmettent de père en fils et bientôt on vendra une étude de bookmaker comme une étude de notaire ou d'avoué.

Le camp des bookmakers est situé en arrière des tribunes, mais la pelouse a aussi ses bookmakers et les agences du pesage elles-mêmes ne dédaignent pas d'y fonder des succursales.

Il y a des parieurs qui ne voient jamais une course; pour eux tout se résume en un numéro qu'on affiche et qui leur apprend s'ils ont gagné ou perdu. Mais combien de spectateurs et surtout de spectatrices ne regardent ni les chevaux, ni la course, ni même le numéro du vainqueur! *Spectatum veniunt,* et n'est-ce pas le cas d'ajouter : *veniunt spectentur ut ipsæ.*

Veut-on avoir une idée de la foule immense que met en mouvement le Grand-Prix, il faut se hisser sur le toit d'une des tribunes et contempler de là cette mer humaine dont les dernières vagues se perdent sous les arbres du Bois. Au pesage et sur la pelouse, le sol a disparu sous la multitude. Sur les routes voisines des files interminables de voitures se déroulent à perte de vue; des familles entières sont groupées en haut de la cascade et les curieux s'installent jusque sur les arbres d'où ils voient un instant briller au loin le satin des casaques multicolores : ceux-là aussi peuvent dire qu'ils ont vu le Grand-Prix!

Des chaises sont placées entre les tribunes et la piste : cet endroit est comme un immense salon où l'on parle de tout et quelquefois des courses; mais ce sont les tièdes qui se trouvent là. Les fanatiques s'installent dans les tribunes. Pour voir la grande épreuve ils restent stoïquement trois ou quatre heures sans bouger. Les femmes elles-mêmes se condamnent volontiers à ce

supplice. Elles se sentent regardées, se savent ou se croient admirées. Cette pensée les soutient. La tribune qui leur est réservée est éblouissante depuis que la mode des couleurs claires est revenue.

Derrière les tribunes est le pesage proprement dit; là, se promènent les héros du jour tenus en main par des garçons d'écurie. Autour d'eux se forment des groupes de connaisseurs. Les propriétaires circulent, l'air affairé. On se montre les jockeys célèbres, venus d'Angleterre, comme des artistes en représentation. Le plus fameux est Archer qui, depuis plusieurs années, tient toujours la tête sur la liste des jockeys gagnants. Il compte vingt-neuf ans à peine et. à la fin de l'année dernière, il avait déjà monté deux mille quatre cent trente-neuf vainqueurs. Pourtant on ne peut dire qu'il ait eu au Grand-Prix sa veine accoutumée; il est vrai qu'il l'a gagné avec *Bruce, Paradox* et *Minting;* mais ces trois victoires étaient tellement prévues qu'elles n'ajoutent rien à sa gloire. Par contre, il a été battu d'une encolure avec *Saint-Blaise* et d'une tête avec *Tristan.*

Un autre jockey célèbre, T. Cannon, a monté cinq vainqueurs du Grand-Prix. Fordham en a monté trois, mais depuis deux ans ce dernier est retiré du turf, où il a joué de 1851 à 1884 un rôle des plus brillants.

Un peu avant le départ, on voit souvent de petits groupes de trois personnages se former dans les coins, avec des allures de conspirateurs : le propriétaire, qui souvent est aussi l'éleveur, et l'entraîneur dont l'habileté a préparé la victoire, donnent leurs dernières instructions au jockey, dont le sang-froid, le tact et l'énergie doivent décider du succès.

Il s'agit d'arrêter la tactique à suivre : elle varie selon le tempérament du cheval et celui de ses adversaires. Il faut tenir compte à la fois de leurs défauts et de leurs qualités. Avec celui-ci il faut attendre et ne venir qu'au dernier moment. Cet autre, au contraire, paresseux et froid, a besoin d'être secoué constamment. Il ne craint ni la cravache, ni l'éperon, sous lesquels son rival s'arrête ou se dérobe.

D'ordres bien ou mal donnés, compris et exécutés, dépend la victoire, mais il faut aussi que le jockey ait de l'initiative, qu'il profite des circonstances, surtout des fautes de ses adversaires, qu'il soit patient, rusé et calme, calme

surtout, avec cet instrument nerveux et impressionnable que l'on nomme le cheval de pur sang.

Enfin, tous les préparatifs sont achevés, la cloche retentit, les cœurs battent, l'émotion redouble. La police fait évacuer la piste, non sans peine, et les concurrents font leur entrée au milieu d'un silence solennel. Quand ils prennent leur galop d'essai les acclamations commencent, puis les chevaux se rassemblent devant le starter. Le drapeau s'abaisse, et pendant deux minutes règne un grand silence. Des sentiments bien différents, le patriotisme et l'intérêt, font palpiter tous les cœurs. Mais les chevaux montent la côte, le train devient vertigineux à la descente ; c'est là que la course se dessine, au dernier tournant, les vociférations commencent, la lutte devient acharnée. Encore un effort et le but est atteint! dépassé même, car la vitesse acquise entraîne les chevaux jusqu'au moulin. Le vainqueur revient au milieu d'acclamations courtoises s'il est étranger, enthousiastes s'il est français. Jusqu'à présent tous les membres du Jockey-Club l'attendaient à son retour, groupés sur l'escalier qui conduit à leur tribune. Le jockey venait mettre pied à terre devant la salle des balances qui était presque sous l'escalier. Aux acclamations succédait alors un nouveau silence. Ceux qui ont l'expérience des courses savent que la victoire reste en suspens jusqu'à ce que le juge du pesage ait prononcé son *All right* définitif. Cet *All right* prononcé, les applaudissements et les hurrahs repartent de plus belle et cette fois rien ne les arrête, car il n'y a pas d'exemple que le jugement ait été modifié. La chose est possible cependant, puisqu'aux termes de l'article 72 du Code des Courses, les réclamations contre la qualification des chevaux ou des propriétaires et contre les erreurs dans les engagements, sont reçues pendant les dix jours qui suivent la course ; il y a plus : les réclamations contre une fraude ayant pour résultat l'engagement ou le départ d'un cheval sous une fausse désignation, sont reçues pendant six mois après la course.

Aujourd'hui, la salle des balances est installée dans un pavillon spécial et beaucoup plus éloignée de la tribune du Jockey ; la mise en scène change donc forcément et l'on ne jouira plus du curieux spectacle qu'offrait jadis l'escalier.

Le vainqueur disparaît presque immédiatement. Après un pansage rapide, on lui remet ses couvertures et son camail, puis on l'emmène à son écurie.

L'heureux propriétaire suppute ses gains. Outre le montant du prix, il escompte la valeur que la victoire donne à son cheval. Quand il aura terminé la carrière fructueuse qu'il peut encore parcourir de trois à six ans, ce cheval deviendra étalon, et, pendant une vingtaine d'années, son maître tirera de lui une rente d'environ 40,000 francs. Tels sont les rêves dorés du triomphateur !

La grande course terminée, les deux prix qui suivent n'excitent qu'un intérêt médiocre, à moins qu'on ne soit gros parieur ou qu'on n'ait à *se refaire.*

Le grand souci maintenant c'est le départ. Comment s'en aller ? Comment retrouver sa voiture ? Munis de la fameuse carte de stationnement qu'accorde la Préfecture de police, les privilégiés ont encore la chance d'apercevoir leur cocher dans la demi-lune qui fait face à la sortie. Mais à défaut de cette bienheureuse carte, que de patience ne faut-il pas pour attendre le retour de la *casquette de soie* qu'on expédie à la découverte de son véhicule !

C'est une débâcle extraordinaire. Les cochers, qui d'habitude s'inquiètent déjà peu d'écraser les piétons, perdent ce jour-là toute mesure. Les voies sont encombrées. Les moins pressés prennent le tour du lac, les impatients s'en vont par la Porte-Maillot ou Passy. Le propriétaire du vainqueur et ses amis, partis prudemment avant la fin de la représentation, vont à l'écurie s'assurer que le cheval est rentré sans encombre et lui rendre leurs devoirs. Il est rare qu'ils ne soient pas accompagnés d'un dessinateur en vogue qui vient prendre un croquis du héros de la journée.

Les chevaux français habitent presque tous du côté de Madrid ou à Boulogne ; les chevaux anglais reçoivent ordinairement l'hospitalité dans les écuries de sir Richard Wallace, à Bagatelle. C'est là que fut conduit l'année dernière *Paradox,* le lauréat du Grand-Prix. C'est là aussi que, vers cinq heures du soir, on eut pu voir tranquillement assis sur un banc du jardin, devant des « Soda brandy », M. Brodrick Cloëte, propriétaire du vainqueur et son ami sir Frédéric Johnstone, qui est lui-même un des grands propriétaires du turf anglais.

Les cent mille francs du Grand-Prix comptaient pour bien peu dans la



satisfaction de M. Brodrick Cloëte. Le propriétaire de *Paradox* est colossalement riche; il fait courir par vocation; c'est un goût qui se transmet de père en fils dans sa famille. L'argent pesait si peu dans ses calculs, que peu auparavant il avait promis, s'il gagnait le Derby d'Epsom avec le même *Paradox,* d'abandonner le montant du prix à son entraîneur Porter et à son jockey Webb, qui devaient se le partager. Malheureusement pour eux le cheval fut battu d'une tête.

M. Cloëte avait acheté *Paradox* au duc de Westminster, et il est certain que si ce poulain n'avait pas changé de propriétaire, il ne fût jamais venu courir à Paris un dimanche. Alors la victoire serait restée à un poulain français, *Reluisant,* vainqueur du Derby de Chantilly.

Cette année, la pluie, qui n'avait pas cessé pendant toute la durée des courses, en a encore attristé le retour. Dans ces conditions, le départ ressemblait à une déroute. Les allées qui entourent l'hippodrome disparaissaient sous la boue, la pelouse était un marécage; de toutes parts des vapeurs s'élevaient au-dessus du bois comme à la fin de l'automne. Personne ne songeait plus au vainqueur, *Minting;* c'est pourtant un superbe poulain, dont le propriétaire, M. Vyner, s'était juré de gagner le Grand-Prix et a tenu parole. *Minting* est apparu sur la piste brillant et natté comme s'il sortait des mains du coiffeur; il est revenu abominablement crotté et lorsque Archer est rentré au pesage, couvert de boue non moins que de gloire, la foule, sous l'influence du patriotisme et de l'averse, a supprimé toutes les acclamations.

Le vainqueur est tranquillement retourné à Bagatelle. On a réparé le désordre de sa toilette : Archer s'est remis en selle et John Lewis Brown en quelques coups de brosse a fixé ses traits pour la postérité. Très modeste et très calme, le cheval n'avait pas l'air de se douter qu'il venait de s'immortaliser et que le plus mondain des peintres de sport s'empressait à faire son portrait.

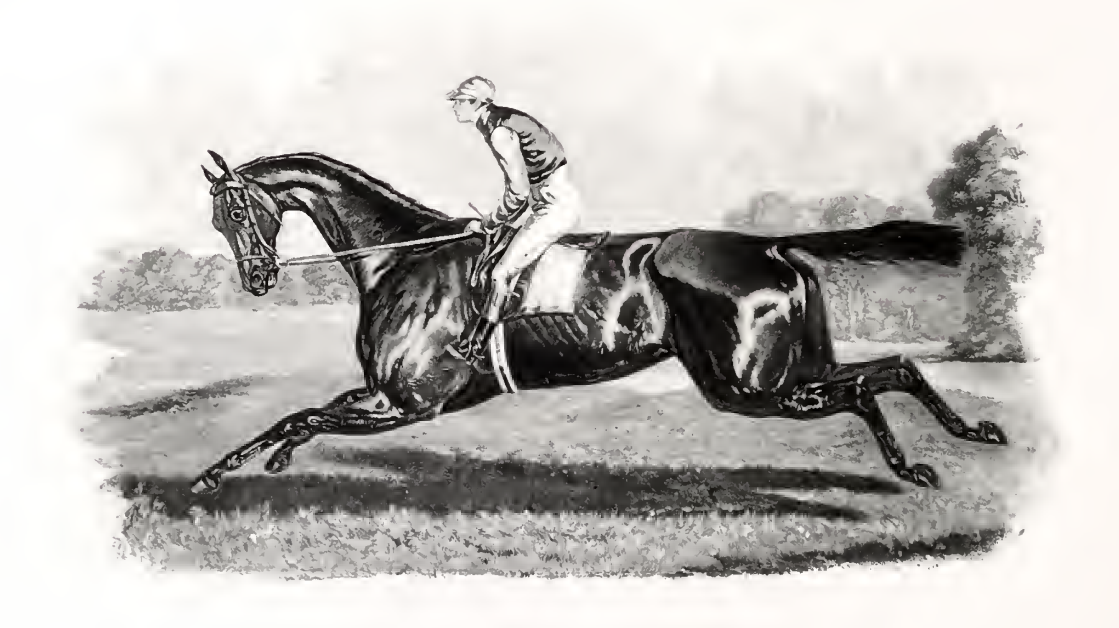
Cependant chacun se précipitait vers sa voiture, et l'on voyait, sous la pluie monotone, les fiacres rouler en files immenses vers l'Arc de Triomphe, où les attendaient stoïquement quelques douzaines de curieux, martyrs de l'habitude, qui avaient voulu voir quand même le retour du Grand-Prix!

Au reste, même par un beau temps la fête finit avec les courses elles-mêmes. Le Jockey-Club n'imite pas le Cercle de la rue Royale qui organise des fêtes : soupers, bals, comédies, en l'honneur des sportsmen étrangers qui viennent passer la semaine à Paris. Les manifestations du Jockey ont été extrêmement rares ; elles se sont bornées à une illumination du cercle le jour de la victoire de *Vermout,* en 1864, et à un dîner offert en 1866 au duc de Beaufort, propriétaire de *Ceylon.*

A l'origine, quelques anglais passaient la soirée à Paris, ils se réunissaient à Mabille qui leur rappelait les délices de *Cremorne ;* mais depuis que Mabille n'est plus, depuis que *Grille d'Égout* a effacé le souvenir de *Fille de l'Air,* les Anglais n'ont plus rien qui les retienne. Ils font simplement chauffer un train spécial à la gare du Nord, et ce train rapide les ramène confortablement dans leur confortable pays.

La soirée du Grand-Prix de Paris pourrait donc servir aujourd'hui de pendant aux Gavarni ou aux Grévin qui représentent la fin du Carnaval en nous montrant des pierrots endormis.

A. DE SAINT-ALBIN.



LA DANSE A L'OPÉRA

MADEMOISELLE MAURI ET MADEMOISELLE SUBRA

Azay-le-Rideau, 15 mai 1886.

Mon cher ami,

Tu ne t'attends pas, certes, à recevoir une lettre de moi. Depuis dix ans que j'ai quitté Paris, tu sais à la suite de quelles folies, et que j'habite mon « beau pays de Touraine, » je n'ai écrit à personne, je n'ai pas lu un journal; j'ai pêché, cultivé des roses, essayé des chevaux, dressé des chiens. Et, c'est tout. Or, un malheur m'a frappé. J'ai passé, il y a une semaine environ, une mauvaise nuit, la seule depuis dix ans. Je n'ai pas dormi, parce que j'ai trouvé, imaginé, combiné, agencé tout un scénario de ballet en trois actes. J'ai longtemps hésité, je me suis demandé si j'allais m'arracher pour quelque temps à l'existence de quiétude que je me suis faite ici : mais enfin je suis résolu et je te prie de me rendre le service suivant : Demande à M. Vaucorbeil s'il accueillerait favorablement le livret d'un ballet en trois actes, écrit par un de ses anciens abonnés et qui ne peut avoir qu'un grand succès. S'il accepte je le lui apporte.

J'attends ta réponse avec une impatience que tu dois comprendre : tu serais bien aimable d'y joindre quelques renseignements sur la situation actuelle du ballet, ses étoiles, ses tendances, ses aspirations.

Je t'envoie toute une hotte d'affectueux souvenirs.

JACQUES DE FRÉMONVILLE.

Paris, le 18 mai 1886.

MON CHER AMI,

Une rectification tout d'abord. M. Vaucorbeil n'est plus directeur de l'Opéra. — Nous l'avons conduit à sa dernière demeure il y a dix-huit mois.

Le soir même du jour où je reçus ta lettre je me suis rendu à l'Opéra. On jouait les *Huguenots* à moins que ce ne fût le *Prophète*...

Je me suis dirigé, aussitôt, vers la loge des directeurs (car ils sont deux), la loge du rez-de-chaussée, sur la scène. Dans ce petit espace, se trouvaient une douzaine de personnes parlant vite, parlant fort... Des artistes? des compositeurs? Non, des ministres d'hier, d'aujourd'hui, de demain... Sur le devant de la loge, les deux directeurs et leur très aimable secrétaire-général, suivant d'un œil distrait la représentation et écoutant d'une oreille attentive la conversation engagée derrière eux... Cher ami, c'étaient tout simplement les destinées de la France qui s'agitaient en cet endroit.

Tandis que dans la salle, dans la loge présidentielle, se tenait debout, avec un sourire impassible, le Président du Conseil, dans la loge des directeurs, sur le théâtre, se montrait, comme tous les soirs d'ailleurs, le chef de l'opposition radicale, l'élégant démagogue, qui passe avec une aimable facilité d'une réunion socialiste au foyer de la danse... Or, ce démocrate mélomane avait déclaré le matin la guerre au dit Président du Conseil ; et, en ce moment, un ami commun, un ministre ma foi, jeune, intelligent, travaillait à ménager une entrevue de conciliation... Après bien des allées et venues, on venait d'arrêter cette entrevue pour le soir même, après la représentation... Vois, maintenant, si mes propositions chorégraphiques se présentaient bien dans une crise pareille...

— « Il le faut cependant, me dis-je. »

Et lorsque, quelques minutes après, le rideau se baissa, je laissai mes politiciens en gants blancs et habit noir, mijoter leurs petites affaires, je tirai par la manche celui des co-directeurs qui s'occupe plus particulièrement des intérêts de l'art, je l'entraînai avec moi, et alors, derrière un portant, je lui tins à peu près ce langage :

« Mon cher directeur, je viens vous proposer une affaire superbe.

— Souperbe, tannnt que cela ! me dit-il.

Il faut te dire que M. le directeur artistique de l'Académie nationale de musique est de Toulouse : depuis dix ans, à Paris, tout le monde est de Toulouse. Les statistiques ne nous disent pas si cette ville, où je ne suis jamais allé, se dépeuple ; mais si elle a encore quelques habitants, ce ne peut être que des parisiens de l'ancien régime, retirés des affaires et des grandeurs.

— « Une affaire absolument superbe !... répétai-je donc à mon aimable toulousain, en accentuant les mots... Il y a longtemps que vous ne nous avez donné un ballet nouveau. Je vous apporte un livret... extraordinaire.

— Ah ! qu'est-ce que vous voulez que je fasse d'un ballet !... J'en ai cinquante dans mon tiroir, des ballets !... Mais, que le diable m'emporte si je les en fais sortir... Est-ce que cela vous amuse, vous, le ballet ?...

— Moi, beaucoup !... C'est la seule chose que j'aime à l'Opéra, et nous sommes quelques-uns comme cela.

— Oui, quelques-uns ! une cinquantaine, aux fauteuils d'orchestre... Notez bien que je suis un peu comme vous... Personnellement, je l'adore, le ballet... Mais le public, le grand public, il lui faut des grands opéras, avec beaucoup de chant, beaucoup de bruit, beaucoup de costumes... Un ballet seul, formant un tout complet, eh ! bien, je vous assure que le grand public n'y mord pas... Pour lui, si l'on ne *parle* pas à l'Opéra, il ne croit pas en avoir pour son argent !...

— Si l'on ne parle pas, si l'on ne parle pas !... Mais ce qui fait justement la supériorité du ballet, c'est qu'on n'y parle pas... (Ici, développant une thèse qui m'est chère, je m'abandonnai à tout ce que la nature peut m'avoir donné d'éloquence)... Franchement, M. le directeur, dites-moi s'il y a au monde un plaisir égal à celui que procure un ballet ?...

« J'ai dîné très convenablement, avec des amis, ou chez moi ; après le dîner

j'ai fumé un excellent cigare... Sur les dix heures, je viens chez vous : vous m'avez fait réserver pour toute l'année, un fauteuil bien situé, ni trop loin, ni trop près, ni trop à droite, ni trop à gauche... Cet excellent Louis m'a apporté ma lorgnette. les verres en sont assez forts pour qu'aucun détail de l'objet regardé ne m'échappe... Le rideau vient de se lever : la scène représente un paysage ensoleillé de Provence ou un coin pittoresque de la Bretagne... Une musique douce et pénétrante berce mes sens... A l'avance, je sais de quoi il s'agit : M. Pluque ne veut pas donner son consentement au mariage de Mlle Mauri avec M. Vasquez, qui se détermine à s'en passer... Ce n'est pas difficile à saisir... Et alors, que d'enchantement, que de ravissement dans les évolutions « du bataillon de jolies femmes « que vous gouvernez, M. le directeur.

« Vous dites qu'on ne parle pas dans un ballet!... Mais, je vous en prie, M. le directeur, *écoutez* ces jambes faites au moule, nerveuses, frémissantes, *écoutez* ces bras gracieusement levés au-dessus de la tête, *écoutez* ces yeux brillants et vifs, *écoutez* ces gorges légèrement inclinées sur les épaules nues, et dites-moi si elles ne *parlent* pas le langage le plus poétique, le plus amoureux, le plus voluptueux, qu'il soit donné à l'homme d'entendre. Les païens, cher directeur, étaient passés maîtres en plaisirs délicats : c'est d'eux que nous vient le ballet, comme il leur vint de l'Olympe, évidemment. Si j'avais le temps, et vous aussi, je vous rappellerais le culte professé dans les anciens âges pour Terpsichore, la Muse de la danse... C'est inutile au reste... Je sais que dans le fond, vous partagez mes sentiments.

« Malheureusement, la masse, et c'est de cette masse que vous avez besoin, je le sais, la masse n'apprécie pas autant que vous et moi ces jouissances raffinées... La poésie de la jambe lui échappe : le charme des bras blancs et des cous d'albâtre, se balançant aux sons d'une musique voluptueuse, elle l'ignore... C'est toute une éducation à faire... Eh! bien, vous mériteriez les remerciements de la nation entière qui, plus tard, vous élèverait des statues de bronze, si vous preniez l'initiative de cette éducation nécessaire, j'ose le dire... Initiez la France, M. le directeur, aux mystérieux plaisirs du ballet... Initiez, et vous aurez plus fait pour son bonheur que tel ou tel utopiste, qui améliore la situation du pauvre peuple en le faisant mourir de faim... »





Mlle MAURI

[illegible]

[illegible]

Je ne te cacherai pas que cette véhémente apostrophe a paru produire sur mon auditeur un effet considérable qui me dit : — « Apportez-moi votre livret... Si l'idée en est bonne, dans un an ou dans dix, on vous le jouera... »

Voilà, mon cher ami, comment j'ai accompli la mission dont tu m'avais chargé... A toi, maintenant, de nous apporter bientôt, comme tu me l'as dit toi-même, un pur chef-d'œuvre.

... Mais je m'aperçois que j'allais oublier de joindre à ma lettre les renseignements que tu me demandais sur les étoiles du corps de ballet. Je reprends ma plume et, avec plaisir, car parler des deux femmes charmantes dont il va être question, est un régal et je t'aimerai davantage pour m'y avoir invité.

Isabel-Amanda Rosita Mauri, étoile de première grandeur, est née à Reus, (Espagne), le 15 septembre 1856... Ne conteste pas la valeur de ces renseignements... Je les ai copiés de ma main sur la feuille de recensement... Pourquoi craindrait-on de dire son âge, quand on est assuré d'une jeunesse éternelle?...

Elle est donc espagnole; mais l'un de ses grand-pères était Français... C'est une enfant de la balle : son père fut danseur et acteur sur le théâtre de Catalogne et des îles Baléares. Lorsque la mignonne Rosita vint au monde, le père vit tout de suite dans l'éclat de ses yeux et la vivacité de ses jambes, les hautes destinées réservées à sa fille... A dix ans, l'enfant dansait à Majorque; du succès qu'elle obtint, l'étoile de l'île fit une maladie... Revenue en Espagne, Rosita Mauri reçoit les leçons d'un danseur belge qui, la répétition finie, ne cessait de dire au père : « Il faut que vous la meniez à Paris. »

Paris! mot magique qui tintait aux oreilles de la petite et la plongeait dans des rêves infinis! Paris, alors tout resplendissant de gloire et de richesse; Paris, agrandi, magnifique, étincelant, séjour fortuné de tous les arts et de toutes les gloires; Paris, non encore assiégé, bombardé, désolé!... Un jour, le père de Rosita, qui *croit* dans l'avenir de sa fille, a amassé une somme suffisante et, dans les premiers jours de février 1870, il arrive enfin dans « cette ville immense. » Dès le lendemain, Rosita est inscrite au cours de cette bonne Mme Dominique, qui a formé tant d'excellentes danseuses et dont le nom mérite d'être conservé dans les annales de la chorégraphie.

Six mois durant Rosita ne manqua pas une fois le cours du passage Saulnier,

où elle se retrouvait avec sa camarade italienne, Giuseppina Bozacchi... Et voilà pourquoi elle peut justement dire, comme elle le faisait dernièrement à un journaliste curieux qui l'interrogeait sur ses débuts, et cela avec son petit accent, si joli, si aimable dans sa bouche : « Zé zouis espagnole, c'est vrai, z'ai beaucoup dansé en Italie, mais zé zouis oune danseuse de l'École Frantchese... Mon premier professeur, ce fut Mme Dominique. »

Les mois se passent... L'année terrible commence. Paris se ferme et s'assombrit : comme l'hirondelle qui s'envole aux premiers froids, Rosita, quand le canon s'est fait entendre, a compris que le doux plaisir de la danse n'existe plus, et elle a repris son vol, elle aussi, vers le pays natal... Les leçons qu'elle a reçues lui ont profité : n'est-elle pas, en 1871, à quinze ans, première danseuse au Liceo, à Barcelone? Elle y crée des ballets nouveaux, *La Flamma, El spirito del Mar?*... Barcelone ne veut plus se séparer d'elle.

En 1874, Milan qui inaugure un théâtre nouveau, convie à la fête la jeune étoile de Barcelone : Rosita vient, paraît et triomphe... Berlin la demande : elle y court, mais s'y ennuie... Les froids brouillards et le ciel sombre de la Prusse épouvantent cette enfant du Soleil et de la Mer... Elle revient au plus vite..., s'arrête à Vienne, passe à Turin, descend jusqu'à Rome...

Rome est devenue la capitale de l'Italie : Rosita, elle, fait la conquête du roi qui a reconquis Rome... Le galant Victor-Emmanuel l'entoure d'hommages... Il lui offre tout ce qui peut séduire une femme; il ne lui demande que de quitter le théâtre. Mais, ni les offres grandioses, ni les belles moustaches du roi épris ne tentent la jeune étoile qui file et disparaît... C'est alors qu'ayant fixé de nouveau son séjour à Milan, cette fois à la Scala, elle y est vue et admirée par Gounod, par Mérante, par Halanzier. Ce dernier l'engage, et le 7 octobre 1878, Paris l'adopte enfin comme sienne, avec la ferme intention de ne la plus jamais laisser partir...

Tu n'as pas idée, mon cher ami, du concert d'éloges, de l'explosion de sympathies qui accueillit la jeune débutante : Paris, qui, la veille, raffolait de la délicieuse Rita Sangalli, ne parla plus que de l'adorable Rosita Mauri... Si elle a eu l'amour d'un roi, elle a le suffrage d'une reine : le soir de son début, elle reçoit une couronne aux couleurs nationales, que lui envoie la reine d'Espagne...

« Après son début, dans la fête païenne de *Polyeucte*, elle se mesure, en juin 1879, avec le souvenir de Rita dans le ballet japonais de Métra, dans *Yedda*... Elle y remporte une nouvelle victoire, mais, où elle triomphe, c'est en décembre 1880, dans un ballet breton de François Coppée et Charles Widor, la *Korrigane*... Là, dans un pas qui, depuis, est « entré au répertoire », la *Sabotière,* où la petite Yvonnette danse, le pied chaussé d'un délicat sabot, elle ravit tout le monde par sa grâce mutine et espiègle... Même succès dans l'intermède de *Françoise de Rimini*, dans le ballet provençal la *Farandole,* et dans la fête espagnole du *Cid,* de Massenet.

A chaque création nouvelle, ce sont les mêmes compliments, le même enthousiasme. Les amateurs les plus autorisés ne rappellent rien moins que les noms de Marie Taglioni et de Fany Essler... L'un vante la femme elle-même, sa gentille frimousse éveillée qu'éclairent deux yeux noirs pleins de malice, sa physionomie espiègle, sa bouche à la fois aimable et railleuse, ses cheveux noirs comme la plume du corbeau, sa taille bien prise, ses jambes nerveuses et fines... Un autre célèbre la correction de sa danse, le rythme précis de ses pas, la netteté de ses pointes, de ses battus, de ses jetés, l'absence d'effort, telle « qu'on se croirait, disait un soir Francisque Sarcey, capable d'en faire autant... »

Aussi bien, pour que tu juges toi-même des qualités de la personne, je joins à ma lettre un portrait : la diva t'apparaît dans son rôle du *Cid*... Coiffée du chapeau espagnol, elle porte la jupe en dentelle, semée de petites houpes cerise ; le corsage est rouge grenat.

Si tu te décides à quitter ta solitude pour venir à Paris, tu pourras constater *de visu* que mes éloges sont encore loin de la réalité... J'essaierai même de te faire causer avec l'étoile... Rosita Mauri, dans son coquet appartement qu'ombragent les platanes du boulevard Haussmann, près de l'Opéra, t'accueillera avec une entière amabilité : dans son petit salon garni de bibelots rares, de tableaux de choix, encombré de couronnes et de bouquets, tu la trouveras, soit piquant ses chaussons de danse, soit jouant avec deux amours de petits chiens, *Milord* et *Milady,* et, en tout cas, gaie, souriante, enjouée, spirituelle..., heureuse de ses succès, heureuse de vivre : « Mon

Dieu, disait-elle un jour, que zé zouis heureuse d'être aimée comme cela! » C'est sur ce mot de la fin, qu'elle me fournit elle-même, que je termine une biographie, qui t'aura, je l'espère, complètement édifié...

Je n'ai pas fini encore — je t'ai annoncé deux étoiles. Tu auras tes deux étoiles... Tu te demandes ce que je vais pouvoir dire après le dithyrambe que tu as lu plus haut... Ne t'inquiète pas... Je ne suis pas embarrassé, d'autant plus que, te l'avouerai-je?... Moi, dont tu viens de constater l'ardente admiration pour Rosita Mauri, eh bien! j'ai un secret penchant pour son émule Julia Subra... Je n'ai nulle peur à le confesser, et, si tu commettais un jour l'indiscrétion de montrer ma lettre aux intéressées, je ne m'en dédirais pas... Les deux étoiles, ou plutôt ces deux yeux de la même étoile, vivent en parfaite intelligence : il y a même comme un brin d'affection entre elles... Quand Mauri danse, Subra l'applaudit à tout rompre : et quand Subra danse à son tour, Mauri vient dans sa loge l'embrasser et la féliciter de tout cœur... Cela dit, je donne libre carrière à mes sentiments....

Subra? dis-tu; italienne, espagnole? Non, mais bien, malgré la terminaison de son nom, une pure Française... Que ton patriotisme, à cette nouvelle, se réconforte. Elle est même Parisienne, et, qui plus est, de Montmartre... Le père de Julia Subra, peu fortuné, veuf, voua l'aînée de ses enfants à la comédie, la cadette à la danse... Julia, petite, fluette, douce comme la colombe et gentille comme un Greuze, avait un caractère décidé : bien que chargée des soins intérieurs de la maison, elle s'adonna avec tant de passion à son art, qu'elle devint bientôt l'élève favorite de son professeur, Mme Mérante...

Dès lors, elle conquiert successivement tous ses grades à la pointe... de ses pieds... Un jour, le comité de l'Opéra se rassemble : il s'agit de décider si Julia Subra sera admise aux études particulières qui en feront un premier sujet... Cette admission est votée à l'unanimité : Mlles Mauri, Righetti, Sanlaville, etc., étaient du jury... Tu vois que la jalousie est chose inconnue à l'Opéra... dans la danse. Un an après, presque jour pour jour, le 6 mai 1881, « l'enfant de l'Opéra, » qui avait alors dix-huit ans, débute dans *Hamlet*.

Svelte comme une tige d'osier, légère comme un oiseau, presque maigre, l'air à la fois mutin et modeste, nous tous, à l'orchestre, nous l'acclamons et





Mlle SUBRA

DE L'ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE

D'après une photographie de Mr Chalot

nous couvrons de fleurs « cette fée du Printemps. » Dans les coulisses, on n'entend que ces mots : « C'est un sylphe! c'est un papillon! » Le 8 mars 1882, dans *Namouna,* Julia Subra consacre définitivement sa réputation, à côté de Rita Sangalli : il y avait quelque plaisir, je te l'assure, à considérer l'une auprès de l'autre la jeune fille frêle, gracieuse, distinguée, la femme dans l'épanouissement de sa beauté, de sa souplesse.

Quelques mois après, en juin, on reprend pour la divette le joli ballet de Henry Meilhac, Ludovic Halévy et Salvayre, le *Fandango;* la nouvelle Carmencita transforme tout son auditoire en autant de don José, non moins épris que celui du regretté Bizet. Sur les vives instances de quelques habitués la direction remet alors à la scène cette exquise partition de Delibes qui s'appelle *Coppelia*... Après la petite Bozacchi, après Léontine Beaugrand, Mlle Julia Subra hérite du périlleux honneur d'interpréter le rôle de Swanilda... La mignonne ballerine y triomphe avec gloire... Tous les âges de l'abonnement, les abonnés chauves, les abonnés poivre et sel (je me compte parmi ceux-là), les abonnés aux cheveux frisés et bien fournis, tous la classent définitivement au rang d'idole et lui font place dans leur cœur, auprès de la souveraine, Rosita Mauri.

Quand je la vois, cette exquise créature, le poème en prose que Théophile Gautier écrivit pour la Grisi chante dans ma mémoire : « Une charmante fille aux yeux bleus, au sourire fin!... Comme elle vole, comme elle s'élève, comme elle plane! Qu'elle est à son aise en l'air! Lorsque, de temps à autre, le bout de son petit pied blanc vient effleurer la terre, on voit bien que c'est par pure complaisance et pour ne pas trop désespérer ceux qui n'ont pas d'ailes... Il est impossible de danser avec plus de grâce, une physionomie plus heureuse et plus souriante... Nulle fatigue, nul effort... Ces merveilles accomplies, elle retourne s'asseoir comme une jeune femme qui viendrait de danser une contredanse dans un salon. »

L'endroit où vient s'asseoir Jules Subra après avoir « chanté » est une loge sans apparat, tapissée d'un papier doré aux couleurs éteintes, avec des meubles bien capitonnés, une glace drapée avec goût, des fleurs dans tous les coins... On n'y pénètre pas très facilement : si aimable qu'elle soit, la belle « aux yeux

de violette » se dérobe un peu... à l'admiration de ses contemporains... Peut-être cependant, si tu viens quelque jour, pourras-tu, avec ma recommandation, parvenir jusqu'à elle... Ce jour-là, je te conseillerai de mettre préalablement tes hommages aux pieds de celle qui éternellement veille sur la petite reine, de son garde de corps, Mme Sacré... Mme Sacré est une ancienne voisine, une amie des jours difficiles : elle a, elle-même, une fille charmante qui danse et fort gentiment. De la fille adoptée, de la mère adoptive, quelle est celle qui aime l'autre davantage, on ne sait, et cela fait l'éloge de toutes deux...

Après t'avoir envoyé le portrait de Rosita Mauri, je ne puis faire autrement que d'y joindre celui de Julia Subra : tu le trouveras sous la même enveloppe... La jeune étoile porte le costume de sa dernière création, *Henry VIII*... Est-elle assez jolie sous le toquet écossais, avec la jupe courte de rubans aux mille couleurs? La gracilité première des formes a disparu : nous avons pris un peu d'embonpoint... Je ne déplore point, quant à moi, cette métamorphose...

Et maintenant, mon cher ami, je n'ai plus qu'une chose à ajouter... Puissent les descriptions auxquelles je me suis livré en ton honneur t'inspirer de fraîches et vives compositions chorégraphiques... Je finis donc comme dans le théâtre ancien : « Applaudis et excuse les fautes de l'auteur. »

Ton ami,

PIERRE DE BRUNOY.

P. c. c. : ADOLPHE ADERER.



A PROPOS

DES ROMANS DU COMTE TOLSTOÏ



Le cœur russe, à en juger par les deux grands romans du comte Tolstoï, n'est pas si particulier que le disent quelques-uns de nos compatriotes, qui ont vécu ou du moins séjourné en ce pays. Sans cela des Français, qui n'ont point quitté la France, n'y prendraient pas tant de plaisir; leur admiration, non, ce mot n'est pas assez fort, leur vive et tendre affection hésiterait davantage : elle n'irait pas si droit à un écrivain, qui eût été exclusivement ou même spécialement le miroir d'un peuple et d'une époque. Le cœur humain se reconnaît dans l'œuvre à la fois délicate et immense de ce bien grand homme, comme il s'était reconnu dans les ouvrages de Tourgueneff, plus rapprochés de nous par leur belle forme classique; comme il s'est trouvé en sympathie avec Dostoïewsky, si sombre, parfois si mélodramatique, mais si trempé de pitié. Ces trois écrivains ne se ressemblent guère, nous les aimons pourtant tous trois; tous trois, nous pensons les comprendre, d'autant plus peut-être qu'ils se ressemblent moins. Nous sommes alors tentés de conclure que chacun d'eux est beaucoup moins russe qu'original; pour le comte Tolstoï en particulier, nous penchons à croire qu'il n'a pas tant mis la Russie dans ses livres que sa nature extraordinaire, complexe, difficile à démêler pour tous, mais autant peut-être pour ses compatriotes que pour nous.

Cela dit, il ne nous en coûte pas de confesser, d'énumérer les étonnements produits en nous par cette lecture, d'avouer même que quelques-uns sont demeurés des étonnements, sans explication décisive. Ce grand penseur a

conçu la vie successivement de différentes façons : il a fini, nous dit-on, par se fixer et trouver la paix; mais sa conversion a passé par des phases obscures, et il semble bien que tel de ses personnages soit né dans la pénombre. Nous avons tenu à formuler cette réserve en commençant. Pour prendre l'exemple le plus frappant, M. Karénine, bien que merveilleusement campé au physique dans la grise atmosphère de son bureau et de sa paperasse, reste moralement énigmatique : on est tenté un instant de croire que Tolstoï veut faire aimer en lui le sacrifice suprême de la personnalité perdue dans l'amour et la foi. Mais, quelques pages après, le fonctionnaire reparaît et la navrante séance de spiritisme où se joue et se perd la vie d'Anna, achève de bafouer cette courte velléité de grandeur d'âme. Nous nous y sommes donc mépris : mais est-ce vraiment notre faute? Une religion qui laisse si piteusement son saint en route, pour en faire un maniaque complaisant et berné, était-elle l'idéal de l'auteur? Ne peut-on croire qu'il tendait dès lors à ce qu'il appela *Ma Religion*? M. Karénine ne serait-il pas l'enfant souffreteux, mal aimé de son père, d'une période de révolution morale pendant laquelle Tolstoï achevait de se convaincre lui-même que ces vieilles croyances de la religion bourgeoise ne sont propres à faire que des héros manqués, des martyrs aspirant non à la croix du Golgotha, mais à la croix d'honneur? Nous sommes convaincus que le cordonnier, le laboureur, le charpentier Tolstoï ne tient pas du tout, n'a jamais tenu à la croix d'honneur : mais Karénine n'avait pas à sa portée *Ma Religion*.

Voilà donc un point où notre surprise paraît imputable à l'auteur : mais, encore une fois, le plus souvent, nous avons tort de nous étonner. C'est tout simplement que l'originalité du comte Tolstoï heurte la convention romanesque à laquelle nous sommes accoutumés, à laquelle Tourgueneff lui-même ne nous avait pas arrachés, et, pour nos romanciers français, nous trouvons qu'ils l'entretiennent avec une sorte d'inintelligence de la vie. Rappelons-nous la Sapho de M. A. Daudet. M. Daudet, comme presque tous ses confrères, a l'imagination dramatique peut-être seulement anecdotique et, par là, trop facile à épuiser; le comte Tolstoï l'a psychologique, vivace et vraiment romanesque. M. Daudet voudrait nous faire croire que

son héros est perdu parce qu'il est mal tombé en amour; mais, à la dernière page du livre, il n'a pas vingt-cinq ans et son erreur a pris fin. Si le comte Tolstoï a lu *Sapho,* nul doute qu'il n'ait demandé la suite. Il sait bien lui, que les épisodes, même graves comme celui-là, décident rarement d'une existence, qu'il y a, chez les très jeunes gens, plus de force pour la lutte, une source de vie plus abondante. Si ses livres sont longs, c'est qu'il ne connaît guère de personnes jeunes dont toute l'âme ait tenu et se soit épuisée en un sentiment. Qui dit vie dit renouvellement et les êtres jeunes sont très vivants. Natasha, de *la Guerre et la Paix* l'est plus que personne. Pauvre petite ! héroïne d'un roman à notre mode, elle ne fût certes pas arrivée à faire le bonheur parfait, mais désormais sans histoire, de l'excellent prince Besoukhoff. Peut-être n'eût-elle pas survécu à sa folle équipée avec le bellâtre Anatole; en tous cas, si la honte ne l'avait pas emportée dès ce moment, elle succombait sûrement de remords sur le corps du prince André. Notre roman ne peut se passer de cinquième acte; dès le premier mot, il y marche, et, pour nous passionner, il faut même qu'il y coure. Le comte Tolstoï s'en passe; la vie, selon lui, modifie les cœurs beaucoup plus qu'elle ne les brise; son roman n'est pas une crise, c'est un enchaînement.

Cette esthétique particulière nous surprend donc d'abord, mais, chose bien remarquable, c'est encore moins nos habitudes d'esprit qu'elle dérange qu'un besoin, factice sans doute, mais enraciné, de notre cœur : pour dire le mot, elle nous attriste. Nous n'aimons pas assister à la reprise de la vie après les grands déchirements. La vue de la nature en fête arrache à Olympio une plainte très française à coup sûr, sinon très humaine; mais un cœur en fête, peu de temps après une vive souffrance, est d'une vérité si froide, si indifférente, si crue que nous en tressaillons de pitié. Notre vieux fonds littéraire de persistance en fait de sentiments est tout retourné; notre cher pessimisme souffre en ce qu'il a de plus intime. Déjà il s'était révolté tout bas contre le cri du poète l'avertissant que la mort d'un chêne n'est pas la perte de la forêt; mais admettre encore que la mort d'un amour ne soit pas la perte de l'amour, voir une âme découragée, lasse, comme celle du prince André revenir brusquement, naturellement à la jeunesse, à l'espoir,

au goût des bonnes choses de la vie, parce que Natasha et ses dix-huit ans se sont trouvés sur son chemin; suivre les transformations du brave Pierre, jusqu'à ce qu'enfin sans remords, sans arrière pensée même, il s'éprenne de la seule personne que nos conventions morales lui eussent interdit d'aimer, et parce qu'elle avait été fiancée à son meilleur ami, maintenant mort, et parce qu'elle avait trahi cet ami, et parce qu'elle lui était revenue; ce calque exact de la vie, cette façon tranquille et neutre d'accepter pour l'homme le bienfait du renouveau de la nature intérieure, comme chaque printemps, de gré ou de force, nous insinue la jouissance du vrai renouveau; toute cette violence paisible faite à notre complexion romantique et langoureuse donne à *la Guerre et la Paix,* du moins pour les lecteurs de chez nous, une physionomie à part, à part même dans l'œuvre de Tolstoï.

Voilà une note nouvelle et peut-être sans analogue. Non que le comte Tolstoï ait été le premier ou le seul à fixer franchement les yeux sur ces métamorphoses du cœur et à nous les rendre telles qu'il les a vues, dans leur calme et naïve impudeur; mais il est le seul, à notre connaissance, qui n'ait pas mêlé à cette constatation la moindre parcelle d'amertume. L'homme change sans cesse; il se reprend plus d'une fois à aimer la vie, même à la suite de cruelles épreuves : loyal et parfait observateur, Tolstoï est si loin de s'en désoler qu'à peine peut-on dire qu'il le remarque; non, le courant de vitalité qui reparaît après de brèves défaillances, pour nous soutenir soit jusqu'à la mort, soit jusqu'à l'assiette solide de l'existence, autrement dit la félicité, telle que ce monde nous la donne, est comme le postulat de sa conception de l'univers. Il y a des fleurs, battues de l'orage, qui relèvent la tête, parce que, en dépit des apparences, aucun organe essentiel n'a été touché et que la racine continue d'absorber les sucs nourriciers. Natasha, le prince Pierre, la noble et sensible princesse Marie elle-même, font partie de cette famille : ils ont l'oubli simple, complet, innocent des souffrances et des amours passées, avec une conviction dominante de leur droit au bonheur; ils y tendent et ils y atteignent. Notre mélancolie de les voir si naïvement heureux sur tant de ruines n'est point l'effet du livre, qu'on y prenne garde, mais de notre préjugé sentimental:



LE COMTE LÉON TOLSTOÏ

nous ne lisons pas toute cette partie de l'œuvre comme le comte Tolstoï l'a écrite; nous avons peine à pousser au même point que lui cette sereine acceptation des lois de la vie. Fromentin, dans son beau roman *Dominique,* nous a menés en ce sens à la limite de nos concessions. Oui, Dominique et Madeleine persistent à vivre, après la scène déchirante qui met fin à leur passion; oui, c'est le sage et raisonnable Augustin, qui tire la morale de ce récit cornélien, où le pur honneur triomphe du plus violent amour; mais quelle triste victoire! En chacune de ces personnes qu'une flamme ardente a brûlée sans la consumer, comme la cendre est visible encore, grise et morne, sous la beauté et la solidité apparente de l'existence continuée! La toute-puissance de la passion éclate jusque dans sa défaite; ces êtres, qui ont eu le courage de lutter avec elle et la force de la vaincre, mènent, au milieu des occupations d'une vie utile, le deuil d'un sentiment dompté, mais non remplacé; s'ils existent encore, c'est affaire de volonté, de dignité. Même Fromentin a jeté sur Madeleine et sur sa sœur les voiles de la demi-teinte et de l'éloignement; c'est en passant qu'il nous fait entrevoir leur vie désormais sans écueil. Dominique seul paraît en scène, figure apaisée, mais lasse, maintenue seulement par un mince filet de force vitale. Au contraire, dans Tolstoï, quelle bonne santé que celle de ces personnages qui ont pourtant traversé tant de crises morales! Comme ces tailles sont droites, ces visages sains, ces yeux clairs et jeunes! Nul des chagrins qui les ont obscurcis ne semble y avoir laissé de brume; le prince André est mort, la pauvre Sonia sacrifiée; les autres poursuivent allégrement leur route. On se rappelle l'exclamation de colère que pousse, à la fin du roman de M. Daudet *Fromont jeune et Risler aîné* l'honnête et candide Planus : « Machine en avant! » crie-t-il avec une ironie désolée, en montrant le poing à ce Paris qui reprend sa vie journalière, sans se soucier si un brave cœur ne vient pas de cesser de battre. Ce cri, il n'y a pas un des héros de Tolstoï qui le jetât. Pourquoi insulter la machine qui marche toujours? Le mouvement ininterrompu qui brise certains cœurs et grandit ou assagit les autres, est nécessaire à l'univers. Cette variété du Darwinisme, appliquée à la vie morale, est la pierre angulaire de l'esprit chez le comte Tolstoï. Ici peut-être le lecteur

français se sent en présence d'une civilisation plus jeune, plus vigoureuse que la sienne; s'il y a chez l'écrivain russe un trait spécialement slave, le voilà.

Aussi est-on bien surpris de l'emploi d'un procédé purement dramatique, le suicide, pour dénouer les courtes amours d'Anna Karénine, non pas que cette solution ne soit pas russe aussi bien que française; mais la lecture de *la Guerre et la Paix* ne nous avait guère disposés à croire que le comte Tolstoï dût jamais y avoir recours; Anna, qui lit Taine et Renan, aurait-elle lu *Madame Bovary?* Ou bien l'auteur d'*Anna* croyait-il moins à la vertu de la vie que celui de *Guerre et Paix?* Non, et Levine nous en est garant; lui et sa jeune femme ne pensent qu'à vivre, elle simplement, bonnement, pleine de ce doux égoïsme à deux qui est peut-être la condition du bonheur d'un ménage; lui, plus virilement, avec un reste de sollicitude pour les maux de l'humanité, mais ce n'est plus le cuisant souci d'autrefois; le bonheur du moins est dans sa maison, et il est toujours sûr de trouver une partie du mot de l'énigme entre sa femme et son enfant. Anna est pétrie d'une autre argile : avec son tempérament, à son âge, dans sa situation sociale surtout, elle doit absolument, sous peine de devenir un être vil, jouer toute son existence sur une carte; elle a perdu, elle disparaît. Le comte Tolstoï n'est pas un pessimiste, nous l'avons assez montré; mais on se tromperait beaucoup en le prenant pour le contraire d'un pessimiste : un œil aussi juste, aussi pénétrant que le sien, aussi largement ouvert sur le cœur humain, dans ses replis les plus secrets, comme dans ses élans les plus vifs et les plus candides, a bien pu reconnaître en lui cette sève si riche, si abondante qui, au premier abord, nous a déçus et contristés; mais enfin, cette sève n'est pas éternelle. L'immense galerie de portraits, qui se lèvent devant nos yeux à la lecture des deux grands romans du comte Tolstoï, est aussi variée que la vie elle-même. A côté des jeunes, des vaillants lutteurs, qui ont raison de la souffrance, il y a des cœurs fatigués, que brise une dernière épreuve, comme le prince André mourant de l'infidélité de Natasha; il y a des cœurs, trop au-dessous ou au-dessus du bonheur (le bonheur implique presque toujours une personnalité un peu active et envahissante) : Sonia par exemple, pauvre enfant sacrifiée à la félicité commune et sur laquelle l'auteur ne s'attendrit pas

plus qu'il ne s'extasie ailleurs devant ces merveilleux et un peu cruels triomphes de la joie de vivre : la concurrence psychique n'a-t-elle pas nécessairement ses victimes comme ses élus ? Il y a enfin des cœurs tragiques, ouverts tout à coup à la vie par la passion, remplis en une seconde jusqu'à déborder, mais bientôt trahis par les conditions que ce monde, que la mondanité surtout crée à un amour absolu et libre, condamnés dès lors, et, malgré leurs efforts désespérés, finissant par reconnaître l'inutilité de la lutte, et y coupant court eux-mêmes.

Voilà l'histoire du suicide d'Anna : mais avant d'y consentir, d'y voler, quel labeur pour fixer, puis pour retenir le bonheur qui s'échappe ! Elle fait le don parfait de son être, et non pas seulement, comme cent héroïnes de roman, de son être physique : tout en elle, l'esprit comme le corps, est à Wronsky. Chaque page du récit marque d'un trait nouveau cette dépense continue, et enfin complète de sa force d'amour : beauté, esprit, le pur attrait d'une vive intelligence, comme les séductions les plus brutales, les plus raffinées même de la Vénus matérielle, elle use de tout, elle ne ménage rien. Aussi, elle a beau se donner la mort, elle a vécu, elle a aimé la vie ; elle l'aime même en se tuant : ce goût, cette usure de la vie ne sont-ils pas la vraie cause de son suicide ? Emma Bovary succombe, mais sa mort est un coup d'autorité de l'auteur ; tout le début de sa vie ne la condamnait point : telle que nous la présente Flaubert, elle pouvait prendre un troisième amant sans se diminuer en rien ; c'est le hasard d'un billet à payer qui la jette un jour sur ce bocal de poudre blanche : elle meurt de « la question d'argent », pour employer une de ses expressions. Type et modèle de l'art réaliste, elle fait une fin romanesque, et Flaubert l'a voulu expressément, cette fin n'étant que le dernier ravage du faux romanesque dans un cœur plat et une intelligence passive. Rien de moins romanesque, rien de plus nécessaire que le suicide d'Anna ; rien aussi de moins pessimiste : elle ne se tue ni par une fantaisie poseuse, ni par un découragement vague et plaintif. Nul, plus qu'elle, pas même Levine, pas même Kitty, ne tiendrait à continuer la vie, et elle l'a bien montré : c'est la vie qui l'élimine. Elle est encore trop pure pour déchoir, trop absolument amoureuse, pour accepter une diminution d'amour ;

en un mot, elle aime trop l'existence, qu'elle a goûtée quelque temps dans sa plénitude, pour consentir jamais à en recevoir une modeste et chétive aumône. Son suicide est la ressource suprême et logique d'une nature riche, débordante, débordée, d'une demi-sœur au moins, plus âgée et moins heureuse, de cette Natasha dont nous avons parlé.

Peut-être avons-nous réussi à démêler un caractère essentiel, dominant de l'esprit du comte Tolstoï : il aime la vie, il y croit. Est-ce complexion personnelle ou tempérament national ? il y croit autrement, mieux et plus que nous. Son œuvre ne pouvait nous être révélée plus à propos. Nous sommes si loin de cette confiance ! si loin, que quelques lecteurs chagrins ont été tentés de soutenir que ce culte soudain pour Tolstoï tenait un peu de l'engoûment, que notre tempérament littéraire est trop imbu de romantisme et à la fois de pessimisme pour se laisser aller franchement, sincèrement au courant d'une si belle santé physique et morale. Voilà des psychologues bien déliés, qui nous connaissent mieux que nous ne nous connaissons nous-mêmes : mais il dépend toujours de nous de leur donner tort, du moins pour l'avenir, de faire voir, dans nos écrits comme dans notre vie, que nous aimons le comte Tolstoï non par boutade, par mode, mais d'un de ces amours tendres et vrais qui n'ont pas de plus beau rêve que de se modeler sur ce qu'ils aiment.

CH. SALOMON




LES GERANTS
L. BOUSSOD
R. VALADON

ASNIÈRES. — IMPRIMERIE BOUSSOD, VALADON ET Cie, 2, AVENUE DE COURBEVOIE

LES
LETTRES ET LES ARTS

DIRECTEUR : FRÉDÉRIC MASSON

FEUILLETON DU 1er JUILLET 1886

LIVRES

MÉMOIRES INÉDITS DE HENRI DE MESMES, seigneur de Roissy et de Malassise, publiés avec introduction et notes par ÉDOUARD FRÉMY, premier secrétaire d'ambassade. 1 vol. in-12. *Ernest Leroux,* éditeur.

Obligé d'abandonner une carrière brillante, interrompue au moment où elle donnait les espérances les plus légitimes, M. Édouard Frémy s'est consacré tout entier à des études historiques qui jusque-là n'avaient été pour lui qu'un délassement. L'époque qu'il affectionne est le xvie siècle, et ses livres sur Catherine de Médicis, sur Henri III, sur Du Perrier, ambassadeur à Venise, lui assurent dès à présent une place enviable près de notre ami regretté, Armand Baschet. Comme A. Baschet, M. Édouard Frémy se plaît aux phrases quelque peu tarabiscotées qui donnent à son style un accent du temps passé. Comme lui il se plaît à ces histoires de diplomates d'ancien temps qui exercent leur esprit sur tous les problèmes de leur époque et portent dans toutes les directions leur activité inquiète. Henri de Mesmes était pour le séduire en sa carrière diverse de podestat de Sienne, de conseiller et de maître des requêtes, de chancelier du roi de Navarre et de Louise de Lorraine. C'est un fin camée qu'il a gravé en tête des très courts mémoires de Henri de Mesmes qui ne forment plus ainsi que comme le prétexte du livre de M. Frémy.

F. M.

LA COALITION DE 1701 CONTRE LA FRANCE, par le marquis DE COURCY, ancien diplomate. 2 vol. in-8°. *Plon et Cie,* éditeurs.

Il n'est pas douteux que le livre de M. de Courcy a dû lui coûter de longues recherches et d'abondantes copies, et que, sérieusement écrit, sérieusement pensé, il n'est point indigne de l'histoire ; mais il est certain qu'un tel sujet n'exige pas seulement la connaissance approfondie des documents manuscrits français, que, sur cette période qui va de 1700 à 1715, des livres ont été publiés qu'il faut connaître et qui pourraient, sinon modifier complètement les opinions de l'auteur, au moins lui apporter des lumières nouvelles. M. de Courcy semble avoir voulu faire table rase avant de construire son édifice. En tous cas, il ne semble point soupçonner que quelques livres — peut-être dignes de mention — ont été sur le même sujet qu'il traite, publiés par la même librairie où ses volumes ont été imprimés. Il faut louer pourtant l'effort qu'il a fait pour éclairer la seconde partie de son travail. On s'est d'ordinaire arrêté au premier traité d'Utrecht ; le vrai travail de M. de Courcy a consisté à retracer les deux années qui vont de 1713 à 1715. Cette partie, beaucoup mieux étudiée que la première, plus neuve aussi, est digne de remarque. Il n'y aurait à souhaiter qu'un peu plus d'informations et une bibliographie plus abondante.

F. M.

Prière d'adresser tout ce qui concerne la Rédaction à M. Charles Grandjean, 9, rue Chaptal.

LES FINANCIERS D'AUTREFOIS. FERMIERS GÉNÉRAUX, par la vicomtesse Alix de Janzé. 1 vol. in-8°. *Ollendorff*, éditeur.

C'était un sujet tentant que l'histoire des Fermiers Généraux. Je ne dirai pas que la vicomtesse de Janzé l'ait tracé, mais elle l'a effleuré. Elle a élégamment esquissé, d'après les documents connus, les profils de quelques-uns de ces grands seigneurs de l'argent qui ont ébloui de leur luxe le XVII[e] et le XVIII[e] siècles. Peut-être souhaiterait-on parfois des informations plus précises, des recherches un peu plus amples, et notre temps, peut-être à tort, ne comprend point d'ordinaire l'histoire — même ce qu'on est convenu d'appeler la petite histoire — traitée avec ce sans façon, mais le but de M[me] de Janzé a sans doute été, non de faire un livre profond, mais d'écrire un volume agréable où elle s'amuserait à faire entrer ses lectures. A ce point de vue, elle a réussi, et, à coup sûr, les personnes qui ne font de l'histoire ni leur étude ni leur passion, pourront lire avec intérêt ce livre luxueusement imprimé.

C. D.

*
* *

LETTRES PERSANES DE MONTESQUIEU, publiées avec préface, par M. Tourneux. Dessins d'Édouard de Beaumont gravés à l'eau-forte par Boilvin. 2 vol. in-12. *Librairie des Bibliophiles.*

La *Petite Bibliothèque littéraire* que publie l'éditeur-artiste D. Jouaust, comprend déjà des œuvres charmantes, illustrées par les peintres les plus illustres de notre temps, mais les *Lettres persanes,* qu'on met au jour à présent, en seront à coup sûr le bijou. Nul mieux qu'Édouard de Beaumont ne pouvait en saisir le charme léger, les féminités exquises et spirituelles; nul mieux que l'illustre graveur Boilvin ne pouvait traduire ces dessins d'une pointe qui sait se plier suivant les occasions à tracer fermement les lignes ou à les caresser. Quant à l'introduction de M. Maurice Tourneux, elle est digne de l'infatigable chercheur et tout ce que je lui reproche c'est d'être trop courte. Il est vrai que pour trouver du nouveau sur Montesquieu il faudrait vaincre certains dragons qui gardent encore des trésors, les reliques du grand écrivain — et qui ne les laissent point voir. Voilà une œuvre qui serait digne de M. Tourneux, de vaincre ces dragons. En attendant, il a résumé d'une façon très complète ce qu'on sait de Montesquieu et des *Lettres persanes.*

L. P.

*
* *

LES PRIX EN 1790, par Léon Biollay. 1 vol. in-8°. *Guillaumin*, éditeur.

Voici un livre infiniment précieux pour les travailleurs, infiniment amusant pour les curieux, où, avec une recherche de détails infinie, l'auteur à su réunir les prix de ce que coûtaient toutes choses il y a cent ans. Avant de les établir, il a marqué le prix nécessaire de comparaison : le salaire de l'ouvrier. Puis il a passé en revue tous les objets d'alimentation et d'habillement. Chaque chose a sa place; chaque prix est établi non seulement pour Paris, mais pour les régions diverses de la France. Si le document précis fait défaut, M. Biollay n'en cherche point au delà de 1760 ni en deça de l'an II : sa moyenne est donc justement établie. S'il s'est beaucoup servi des tableaux de maximum et s'il a négligé le cours des objets de luxe, c'est qu'il ne pouvait à coup sûr, dans un livre aussi général, tout embrasser ni tout discuter : son travail est des plus honorables et complète utilement le volume antérieurement paru qui a apporté de si curieuses révélations sur *Le Pacte de famine.*

C. D.

*
* *

LES DERNIÈRES ANNÉES DU DUC D'ENGHIEN (1801-1804), par le comte Boulay de la Meurthe. 1 vol. in-12. *Hachette et C[ie],* éditeurs.

M. Boulay de la Meurthe est un des travailleurs les plus infatigables de la nouvelle génération historique. Sa réputation bien établie dans ce monde spécial où l'on sait se juger et se jauger, va enfin, et ce sera justice, se répandre dans le grand public. Avec les procédés scientifiques qu'on n'avait appliqués jusqu'ici qu'à l'étude du Moyen-Age, il s'efforce de démêler l'histoire de l'Empire et il a entrepris, depuis plus de vingt ans, un immense travail dont jusqu'ici on n'a pu voir que quelques épisodes parus dans le *Correspondant.* Ce travail, lorsqu'il sera publié en entier, placera M. Boulay de la Meurthe au premier rang et nous souhaitons que ce moment vienne bientôt; mais, route faisant, l'auteur a rencontré deux faits de la vie de Bonaparte qu'il s'est plu à étudier et qui montrent sa méthode. Un premier volume sur le *Directoire* et *l'expédition d'Égypte,* a été accueilli avec une curiosité infinie par quiconque s'intéresse à l'histoire de notre pays. Le volume paru aujourd'hui aura un succès pareil sinon plus grand. Le drame de la mort du duc d'Enghien, qui tentait hier un écrivain naturaliste, est de ceux qui passionneront toujours l'humanité. Qu'on approuve ou qu'on blâme, il n'importe : avant tout, il faut qu'on sache exactement comment les choses se sont passées. Il faut qu'on comprenne à quelles passions obéissait le duc d'Enghien, à quels mobiles a cédé le Premier consul. Or, quoique à coup sûr on ait beaucoup écrit sur cette affaire, quoique le livre de M. Nougarède de Fayet, un parent de M. Boulay de la Meurthe, ait pu longtemps sembler définitif, il restait quelque chose, beaucoup de choses à trouver et M. Boulay de la Meurthe les a trouvées. L'ensemble des renseignements qu'il a puisés dans les correspondances

diplomatiques prouve d'une façon indiscutable que, du commencement à la fin de cette triste affaire, le premier consul a été de bonne foi, qu'il n'a point cessé un instant d'être convaincu que le duc d'Enghien était le complice de Georges et le chef de la conspiration ourdie contre sa vie. Le Premier consul était-il dans la vérité ? M. Boulay de la Meurthe en doute, quoique certaines lettres du duc d'Enghien paraissent accablantes. C'est au lecteur à se former une opinion. Je recommande aux curieux l'appendice. Ils y trouveront la fameuse lettre de démission de M. de Châteaubriand et ils pourront en comparer le texte avec l'analyse qu'en donne dans ses mémoires l'auteur des *Martyrs*. Si ce jour-là il s'est pris pour Eudore, il y a mis quelque complaisance.

F. M.

*
* *

CORRESPONDANCE INÉDITE ENTRE LAMENNAIS ET LE BARON DE VITROLLES, publiée avec une introduction et des notes, par Eugène Forgues. 1 vol. in-8°. *Charpentier*, éditeur.

CONFIDENCES DE LAMENNAIS; LETTRES INÉDITES DE 1821 à 1848, publiées avec une introduction et des notes, par Arthur du Bois de la Villerabel. 1 vol. in-12. *Perrin et Cie*, éditeurs.

Il vient de paraître deux volumes de M. de Lamennais, un des plus grands esprits, des plus généreux et des plus rares qui soient nés et aient pensé en France, au XIXe siècle. M. de Lamennais est avec M. de Châteaubriand l'homme qui, sur une certaine génération, a exercé l'action la plus grande et la plus décisive. De certaines des *Paroles d'un Croyant*, découle la vie morale, l'aspiration sociale de beaucoup d'hommes de ce temps; de quelques pages des *Affaires de Rome*, à quelque date qu'on les ait lues, dérive une négation et une foi. Rien de ce qui fut Lui ne peut nous rester indifférent ou étranger. Il fut prêtre, mais au contraire de la plupart — sinon de tous — lorsqu'il quitta sa robe, il garda le respect de sa pudeur. Il demeura chaste, et du service de sa Foi, il passa au service de son Idée. M. de Lamennais avait, partout et toujours, poussé son raisonnement jusqu'aux conséquences extrêmes. Jeune, il fut dans le catholicisme l'implacable adversaire du gallicanisme, et cette grande Église gallicane que le Concordat avait déjà frappée à mort, il acheva de la tuer. Dans le gouvernement de la Restauration, il fut l'ennemi violent et souvent redoutable de la liberté, sous quelque forme qu'elle parût. Puis, ne trouvant point là ce qu'il cherchait, sentant son cœur déborder d'amour pour les petits et les pauvres, un jour, du même charbon qu'un Isaïe, il grava sur cette société fermée et qui souffre, les *Paroles d'un Croyant;* sombre livre plein d'imprécations et de désespérance, livre lumineux, plein de charité et d'amour ; livre sublime et qui ne périra point. Suspect alors, cet homme se tourne vers Rome et Rome qu'il a si bien servie, le rejette et le repousse. Alors, l'abîme où il a plongé, lui apparaît tout entier. Il veut sauver, il veut enlever au gouffre, il veut rendre à la vie ce peuple mourant qu'il a vu dans les profondeurs. Quelle vie il se prépare, quelles angoisses il va subir, il ne veut point le savoir. Son frère, ses amis les plus chers, les compagnons de doctrine et de pensée, son école — qui a un nom à présent : l'école Menaisienne — l'abandonnent et voici qu'il va falloir quitter pour jamais, l'asile bien aimé de ses jeunes années, cette Chênaie où il est né, où il a souffert, vécu, travaillé, où sa pensée est née pour l'avenir et où les arbres témoins de ses promenades et de ses rêveries, vont tomber vendus à quelque marchand de bois. Cela n'est-il pas déjà quelque chose de la mort, l'irrémédiable ? Eh bien, n'importe ! Cette Chênaie qui lui appartient, il n'ira plus. Ce passé qui tient à tout son être, il le quitte. Marche ! a dit la voix, et il va.

Or, voici qu'à présent, en face des compagnons de pensée qui ont abandonné le Maître, se dressent les amis qui l'ont suivi : deux amis bien dissemblables à coup sûr : M. Marion, un voisin de la Chênaie, un vrai breton, un vrai catholique, qui ne ment à nulle de ses origines et ne trahit aucun de ses serments, et le baron de Vitrolles, un intrigant certes, mais un homme d'infiniment d'esprit, d'énergie et de droiture. Il conviendrait pour étudier ces deux correspondances — dont l'une aurait pu et dû être publiée avec plus de décence et où certaines injures, dix fois répétées contre M. Lamennais, sont au moins choquantes — de refaire à distance la vie du grand écrivain. Le lecteur en aura le moyen, s'il veut se reporter en même temps et aux *Œuvres* et à la correspondance générale, publiée jadis par M. Forgues, père de M. Eugène Forgues, qui a su dans une introduction brève, résumer avec une impartialité digne d'éloges, les traits principaux communs à M. de Vitrolles et à M. de Lamennais.

F. M.

*
* *

UN EMPIRE QUI CROULE. LE MAROC CONTEMPORAIN, par Ludovic de Campou. 1 vol. in-12. *Plon et Cie*, éditeurs.

On voit d'ordinaire les pays d'Orient au point de vue pittoresque de la couleur et du soleil. Cela est bon. Mais que dire après Fromentin, du Sahara et du Sahel ? Que dire du Bosphore après Théophile Gautier ? Il reste à montrer tels qu'ils sont, en leur politique et leur façon de vivre, les gouvernements des Empires Mahométans, à faire voir les souffrances, les ressources, l'avenir de la nation même, en étudiant ses mœurs et son caractère. L'œuvre n'est point médiocre et l'on peut dire que M. Ludovic de Campou y a fort réussi. Après l'avoir lu, il ne peut guère rester d'illusions sur l'Empire du Soleil couchant, tel qu'il est administré aujour-

d'hui, mais il en ressort en même temps la quasi certitude que, en d'autres mains, le Maroc pourrait être un des pays les plus prospères du monde entier.

C. D.

*
* *

CENT PROVERBES JAPONAIS, par Francis Steenackers et Méda Tokunosuké. 1 vol. gr. in-4°. *Ernest Leroux,* éditeur.

Pour nous initier à la vie intime d'un peuple, rien de tel que de nous montrer sa sagesse pratique : ses proverbes, où se trouvent résumées toutes ses habitudes, ses façons d'agir, ses désirs et ses passions. Ici, non seulement les proverbes sont écrits, mais encore ils sont illustrés. Un Français les traduit, les explique et les commente ; un Japonais les dessine. De cette collaboration, rare à coup sûr, sinon unique, sort un des livres les plus étranges et les plus curieux qui se puissent lire et regarder, un livre où se dévoile en sa façon d'être singulière l'existence d'un peuple que nous ne connaissons que par le plus raffiné de son art. Le volume a de plus ce caractère particulier que l'artiste japonais y a en culs-de-lampe, en en-tête, sur les pages même, prodigué des fantaisies décoratives que l'éditeur a su reproduire en couleur, c'est un livre japonais — que nous autres français sommes en état de lire et de comprendre. Il y a là une tentative très intéressante et qui méritait d'être signalée.

F. M.

*
* *

TRAITÉ DE L'ADMINISTRATION DES BEAUX-ARTS (Historique, Législation, Jurisprudence), par MM. Paul Dupré et Gustave Ollendorff. 2 vol. in-8°. *Paul Dupont,* éditeur.

Rien n'est plus utile que ces manuels généraux, publiés sur chacun des ministères, et où on peut prendre une connaissance exacte et suffisante des rouages nécessaires de l'administration. Celui-ci, qui s'adresse non seulement aux administrateurs mais aux gens de lettres, aux artistes, à tous ceux qui par un point de leur vie touchent aux Beaux-Arts, est d'une composition excellente et claire, d'un classement méthodique et présente un intérêt véritable, historique et actuel. Le traité est divisé en cinq parties. Dans la première, les auteurs étudient l'organisation générale du service des Beaux-Arts ; puis, ils montrent les institutions relatives à la conservation et au progrès des arts du dessin : c'est-à-dire les grandes écoles d'arts et les écoles d'arts et métiers, les manufactures nationales, les monuments historiques, les édifices publics, les musées et les expositions ; la troisième partie est consacrée à la conservation et aux progrès des arts de la musique et du théâtre ; la quatrième aux fêtes et cérémonies publiques ; la dernière aux organes de protection indépendants des services publics, c'est-à-dire aux sociétés des Beaux-Arts des départements. On voit quel cercle les auteurs ont embrassé. On peut dire qu'ils l'ont rempli avec une rare compétence et une précision remarquable.

C. D.

*
* *

LE CICERONE, guide de l'art moderne en Italie, par J. Burckhardt, traduit sur la cinquième édition par Auguste Gérard. — Première partie : l'Art ancien. 1 vol. in-18. *Firmin Didot et Cie*, éditeurs.

Le sous-titre de cet ouvrage indique exactement le but que s'est proposé l'auteur. Il a voulu condenser, dans un livre de courte étendue, tout ce qu'une vie de travail lui a appris sur les Arts et l'histoire des Arts en Italie. Ce n'est pas une compilation ; c'est au premier chef une œuvre originale. La nouveauté des aperçus et la profondeur des recherches suffiraient à la recommander au public éclairé. Mais elle a par surcroît un autre mérite, celui d'une disposition des matières particulièrement ingénieuse.

Le plan de l'auteur est « de suivre à travers les siècles les vicissitudes d'un art ; puis de placer chaque œuvre à sa date et en son lieu, de façon à ce que la description de l'œuvre serve elle-même à cette suite de l'histoire et s'accommode avec l'ordre géographique adopté... Il a fallu une rare souplesse d'esprit ; une mémoire agile, une entente profonde de la perspective littéraire, une réelle concision de style pour étendre sur une même œuvre ce réseau d'une triple méthode. »

L'ouvrage, dont la première édition parut dès 1855, se présentait à l'origine sous une forme assez différente de sa forme actuelle. Remanié, étendu, complété, dans cinq éditions successives, par les amis de l'auteur et sous sa direction, il est aujourd'hui divisé en deux parties, consacrées, l'une à l'*Art ancien,* l'autre à l'*Art moderne*. Mais ces changements n'ont pas altéré la conception primitive ; le livre est devenu portatif et plus commode à consulter. La maison Firmin-Didot a eu l'heureuse inspiration de le faire traduire pour les lecteurs français par un écrivain très averti. La première partie, qui a paru récemment, nous fait vivement désirer qu'on ne tarde pas trop à nous donner la seconde.

G. C.

*
* *

LES ARTISTES CÉLÈBRES. Biographies, Notices critiques et Catalogues publiés sous la direction de M. Eugène Muntz. 10 vol. in-4° parus. Librairie de l'Art, *J. Rouam,* éditeur.

Nous avons autrefois exprimé souvent à des éditeurs le regret qu'en nos bibliothèques nous n'eussions pas tous à côté de l'histoire de la poésie, l'histoire de l'art, Phidias près de l'Iliade de Homère, Rembrandt, Rubens ou Michel-Ange près de Shakespeare ou du Dante.

Grâce à quelques-uns de nos éditeurs parisiens, et que nous nous plaisons à remercier ici, hommes de goût, parfois de courage, ce vœu n'est donc plus à former, et tous ces vides aujourd'hui se remplissent.

Nous avons parlé déjà de la précieuse publication de M. Rouam, les *Artistes célèbres,* publication que dirige M. Müntz, et où vraiment tout satisfait : d'abord le texte de ces monographies, confié aux maîtres de la critique d'art, puis les reproductions des sculptures, tableaux, dessins ou gravures, reproductions généralement bonnes, bien choisies, le plus souvent obtenues en *fac-simile* par les merveilleux procédés modernes; enfin le format lui-même, qui est celui du livre et non le format d'album, bien encombrant pour nos bibliothèques.

Un mérite encore est celui du prix. De telles monographies en effet, toutes de vulgarisation, doivent être à bon marché, comme les livres de classe.

Dans l'art, comme dans la poésie, les *poetæ minores* offrent un assez vif intérêt pour que nous approuvions M. Rouam et M. Müntz de nous montrer avec Phidias et Rembrandt, Boucher, Callot, Prudhon ou de La Tour.

Phidias, Rembrandt, Boucher, Edelinck, Callot et *Decamps* sont, dans la collection, des dernières monographies parues.

L'histoire de *Phidias* a été judicieusement confiée à M. Collignon, connu par ses études d'archéologie grecque.



Des gravures et des héliogravures, reproduisant avec élégance et fidélité quelques-uns de ces fragments du Parthénon, qui sont la gloire du Musée Britannique, illustrent des chapitres d'une érudition parfaite. Nous approuvons à la fin des volumes ces catalogues et ces bibliographies qui permettent de compléter des notices forcément parfois un peu courtes.



M. Em. Michel a écrit le *Rembrandt.* Il a bien représenté et jugé ce prodigieux génie, ce magicien qui, dans ses eaux-fortes, avec deux notes seulement, le blanc et le noir, composa de telles symphonies que ses orages, ses trombes de lumière en quelques-unes de ses gravures n'ont d'égal peut-être que le terrifiant éclat de certaines des pages de Beethoven. M. Michel a mis à profit les travaux récents sur le maître de MM. Bredius et de Rœver, et les admirateurs de Rembrandt ne peuvent mieux faire, pour bien connaître l'histoire de sa vie et de son génie, que de recourir à cette consciencieuse étude. Nous regrettons que M. Michel ait oublié dans la bibliographie le livre de M. Montégut, *les Pays-Bas,* où nous semble si bien comprise la pensée du peintre Hollandais, quand il créa en son pays des *gueux*, en face du christianisme latin, où le Christ avait pris peu à peu la beauté d'un dieu grec, son Christ du peuple laid, sans noblesse, mais comme celui des Primitifs si douloureux, si triste et si brisé, si tendre aux pauvres gens et si pareil à eux.



Nous regrettons aussi que M. Michel semble préférer la classification de l'œuvre du maître par catégories de genres, classification adoptée par M. Ch. Blanc, dont la critique peut-être compte un peu moins chaque jour, à celle, vraiment scientifique, adoptée par M. Sey-

mour-Naden, la classification par ordre chronologique. Personne en cette question ne nous paraît du reste un juge plus sûr que M. Seymour-Naden qui, depuis si longtemps, avec tant de piété, de patience et de science a étudié Rembrandt et est lui-même l'un des plus grands maîtres de l'eau-forte, l'un de ceux qui depuis lui l'ont maniée peut-être avec le plus d'audace, de vigueur ou de finesse. Mais ce sont là des critiques légères, et sur le dernier point d'autant moins importantes, que cet ordre chronologique, M. Michel l'a justement suivi dans toute son histoire de l'œuvre peint ou gravé du maître.

Après MM. de Goncourt et M. Paul Mantz, il était quelque peu téméraire d'écrire encore sur *Boucher*. Cette audace a été heureuse, et à M. André Michel et à Boucher lui-même, qui compte un historien de plus, aussi bon écrivain que juge délicat. M. Michel a un juste et brillant portrait de « cet amuseur qui fut certainement un artiste de race, merveilleusement doué pour



son métier et pour son art, et qui refléta si fidèlement l'idéal du monde qui l'entourait, le rêve d'une société folle de plaisirs, lancée dans un carnaval perpétuel, ne demandant à la nature et à la vie que le spectacle de leurs apparences joyeuses et de leurs formes arrangées en vue d'un divertissement sans fin ». Son œuvre fut inférieure sans doute à l'œuvre de Watteau, de Chardin, peut-être de Fragonard, mais l'on y retrouve aussi la flamme d'un véritable artiste, et nous comprenons la faveur qui lui revient aujourd'hui ainsi qu'aux

autres maîtres de ce XVIIIe siècle, parfois trop léger, trop frivole sans doute, mais si élégant et français.



Quelle vie singulière en plein XVIIe siècle que celle de *Callot,* et comme on le remercie d'être un *original,* un observateur sincère et vrai, un réaliste même ou un naturaliste, en un siècle où l'originalité, le naturel deviendront des qualités de jour en jour moins communes. C'est bien du reste le dernier enfant du siècle qui précède. Il est né, on se le rappelle en effet, en 1592. M. Vachon, dans cet étrange artiste, glorifie à bon droit l'honnête homme qui put s'enfuir avec des bohémiens, mais sans entrer dans la *Bohême,* et qui eut l'honneur à la fin de sa vie de résister au Roi de France, vainqueur du duc de Lorraine, quand il demanda au graveur Lorrain d'illustrer la prise de Nancy comme il avait illustré, et si brillamment, la prise de Bréda et de La Rochelle.



Dans de nombreux croquis du Musée des Offices, dans ses *Capitans,* ses *Balli* ou ses *Gueux,* Callot est bien près de Watteau, selon nous, le plus français et le premier peut-être des anciens artistes français.

Le nom seul de M. le vicomte Delaborde en tête de l'étude sur *Edelinck* nous en garantit les mérites. C'est avec justice qu'une place a été faite en cette collection aux excellents maîtres du burin. Edelinck, les Audran ne sont que des traducteurs sans doute, mais un peu de génie perce quelquefois en leur longue patience.

Pour Edelinck, l'honnêteté, la perfection de son burin, cette variété d'expression qui lui fait reproduire tour à tour, avec une égale vérité de sentiment et de couleur, Raphaël, Lebrun, Philippe de Champagne ou Rigaud, lui méritaient l'honneur de figurer en cette galerie des artistes célèbres. On devine avec quelle science et quelle sûreté de goût il est analysé et jugé par un critique tel que M. Delaborde.

Enfin nous signalerons l'étude sur *Decamps,* de M. Clément. M. Decamps fut un des premiers peintres qui aient eu la curiosité de l'Orient. Il ne faudrait pas, sans doute, chercher dans sa peinture la vraie lumière, la vraie couleur de la Syrie ou de la Palestine. C'est un peu trop auprès des Hollandais que M. Decamps apprit à reproduire le soleil aveuglant d'Asie ou l'infinie douceur de certaines clartés du matin et du soir dans les pays bibliques. Mais, en plusieurs de ses compositions, ainsi dans sa *Défaite des Cimbres,* il eut de la grandeur et de la poésie, et quand il figura Samson et sa terrible femelle, Dalila, il eut de l'Orient une vision vraie et qu'il sut reproduire avec une belle vigueur.

M. Clément a donc bien fait de rappeler les qualités de ce peintre un peu délaissé aujourd'hui, et qui a cherché et parfois trouvé des chemins nouveaux, mais sans y marcher bien avant.

Quant à ses caricatures, elles ne témoignent guère que de l'étonnant génie de M. Daumier.

H. C.

*
* *

MILLE AMES, par Th. Pisemsky, traduit par V. Derély. 2 vol. in-12. *Plon et Cie,* éditeurs.

Ceci est autre chose que du Dostoïevsky ou du Tolstoï, mais n'est pas inférieur. Dans cette littérature où nous pénétrons peu à peu, et où bien des surprises nous attendent, la gaîté semble manquer et le funèbre abonde. Pourtant, quoique la note générale soit triste, ici aussi certaines pages, surtout au début, sont pleines d'humour. La donnée du roman comme de la plupart des romans russes que nous avons lus jusqu'ici, est une satire violente dirigée contre le fonctionnarisme. Cela pourrait être intitulé : Comment on parvient en Russie et comment on y tombe. Certaines pages sont d'une violence mordante qui donne à tout le livre la tournure d'un pamphlet. En me souvenant de l'*Inspecteur général* que nous donna jadis Mérimée, je me demande si c'est pamphlet qu'il faut dire. Les caractères avec cette sorte d'indécision, cet esprit de sacrifice, opposé à l'esprit de rapine, ces dévouements presque irraisonnés en face de ces égoïsmes brutaux, ont un goût slave tout étrange et savoureux. Pisemsky est moins artiste que Tolstoï, moins inspiré que Dostoïevsky, mais il est encore une nature supérieure ; son livre avec son début presque gai, sa peinture si haute en couleur de la société et du monde des fonctionnaires est plus abordable pour beau-

coup et, s'il est moins génial, est peut-être plus instructif.

L. P.

*
* *

LE GARS PERRIER, par ROBERT DE LA VILLEHERVÉ. 1 vol. in-12. *Ollendorff*, éditeur.

M. de la Villehervé a, je crois, publié déjà un volume de vers : La *Chanson des roses*, mais *Le gars Perrier* est son début dans le roman et le début promet. C'est de la vie paysanne, la vie du pays de Mayenne; un drame de là-bas entre beaux-frères, dont l'un, le gars Perrier, infirme, est exploité par l'autre et se venge. A coup sûr, il y a là, dira-t-on, des tendances au réalisme; il n'y a, je crois, que des réalités et exprimées en un style excellent, point trop patoisant, mais juste assez pour donner une couleur précise aux hommes et aux choses. La vie du gars Perrier chez les instituteurs où il est en pension, les bontés des pauvres, les brutalités et les bestialités, l'amour jeune qui se développe au cœur du garçon, tout cela est exprimé sobrement, conté du ton qu'il faut. *Le gars Perrier* est un livre à lire et il convient de retenir le nom de M. de la Villehervé.

L. P.

*
* *

SOTTISIER, par ARSÈNE ARÜSS, avec préface par ALBERT MILLAUD. 1 vol. petit in-4°. *M. de Brunhoff*, éditeur.

Puisque M. Albert Millaud s'est chargé de présenter ce livre au public, le mieux est de lui laisser la parole. « Dans son *Sottisier*, dit-il, l'auteur a enfermé, et gentiment serti, un certain nombre de vocables, qu'il a commentés à sa façon. C'est plutôt de la ciselure que de la définition. M. Arsène Arüss tient plus de l'orfèvre que du grammairien. Il n'écrit pas, il fignole... Lisez ce lexique à l'usage des gens du monde et il vous apprendra la vraie philosophie parisienne. Il vous rendra gais et sceptiques, et tout en vous faisant sourire, vous donnera à songer. » Cueillons maintenant au hasard deux ou trois définitions : *Ambassadeur*, échantillon national pour l'exportation. — *Lyre*, piano pour statue. — *Whist*, passion de retraite pour la vieillesse, etc., etc. En somme trois ou quatre cents mots, et à peu près autant de drôleries, par ordre alphabétique. C'est amusant à feuilleter. Le livre est coquet et il y a des dessins, des dessins d'une fantaisie fort spirituelle, ma foi.

C. A.

*
* *

LA DÉCADENCE LATINE, éthopée. I. *Le vice suprême*. II. *Curieuse*, par M. JOSÉPHIN PÉLADAN. 2 vol. in-12. Librairie de la Presse. *A. Laurent*, éditeur.

M. Joséphin Péladan est-il toujours sincère, en ses enthousiasmes comme en ses haines ? Il le faut croire. Il faut admettre aussi que, le dernier sans doute de nos contemporains, il a foi en la magie et cherche quelque *grand œuvre* mystérieux. Ses livres, pleins d'idées, de rêves, d'assonances étranges, de mots bizarres, construits avec la préoccupation sans doute d'échapper à la réalité tout en croyant parfois la peindre, sont le plus étonnant mélange de mysticisme et d'érotisme. Sous prétexte de tuer la chair, M. Péladan l'exalte en des descriptions d'une crudité voulue, qui, au milieu des mots les plus violents, restent hautaines et comme impersonnelles. Cela est curieux d'une curiosité tout à part, et quand, brusquement, ce rêve de Faust est interrompu par le cri de désespoir de l'auteur condamné à quelques jours de prison pour manquement au service militaire, on se sent partagé entre une vraie pitié et une folle envie de rire. M. Joséphin Péladan est plein de talent, certes, mais il a eu tort de ne pas faire ses treize jours et il est presque ridicule quand il date son livre de la *XIVe année de la tyrannie militaire*.

L. P.

*
* *

MONSIEUR X... de l'Académie française, par PAUL MOREL. 1 vol. in-18. *Jules Léry*, éditeur.

Ce n'est pas tout à fait un roman, ni une étude, ni une critique, ni une satire, c'est... ma foi ! lisez. Le roman est gai d'un bout à l'autre et peut être mis entre toutes les mains. L'académicien qui nous est dépeint fait des tragédies, ce n'est plus la mode ; mais il a une fille qui se marie à sa guise, c'est assez le goût du temps. L'auteur a décoché sur la noble compagnie une grêle d'épigrammes — assez académiques ; néanmoins, on peut affirmer que le livre ne sera jamais couronné par l'Académie française. Nos lecteurs ne lui en feront point pour cela un plus mauvais accueil. Mais qui peut bien être *Monsieur X...*, ma foi ! cherchez. Quelques nouvelles d'un intérêt plus dramatique complètent le volume. Heureux auteur qui, lu par les femmes, pourra tour à tour les faire rire et pleurer. Ceux qui aiment dans le style, la finesse, l'élégance et la sobriété, y trouveront aussi leur compte; *Monsieur X...* est l'œuvre d'un écrivain.

P. M.

*
* *

TROP BELLE, par HENRY DE PÈNE. 1 vol. in-12. *Ollendorff*, éditeur.

Le public a fait un accueil empressé au premier roman de son vieil ami Henri de Pène et c'est justice. Depuis trente-cinq ans et plus qu'il collabore aux journaux parisiens, M. de Pène s'est attiré la sympathie et l'estime de tous. Ses adversaires n'ont eu qu'à se louer de sa courtoisie et, partout où il a passé, il a, en des

chroniques étincelantes d'esprit et de verve, mais toujours pleines de bon ton, dispersé plus de talent qu'il n'en aurait fallu pour mettre sur leurs pieds trente-cinq romans de premier ordre. Il ne faut pas se plaindre de ce dispersement, car ces chroniques de M. de Pène réunies en volume, de 1859 à 1864, constituent le document le plus précieux sur cette période du second Empire et, si l'auteur consentait à continuer la collection, on y trouverait pour l'histoire des mœurs de véritables trésors. Toutes les qualités que M. de Pène avait montrées dans le journalisme, il les a portées dans son roman, qui est plein de distinction, d'observation fine, de chaleur retenue et où le drame est des plus émouvants.

F. M.

*
* *

LE ROMAN RUSSE, par le vicomte E. M. DE VOGUÉ. 1 vol. in-8°. *Plon,* éditeur.

Une littérature tout entière — ou presque entière — nous était restée inconnue. On vient de la découvrir et, par monceaux, voici des livres à lire et que le public français lit avec plaisir, avec empressement, avec frénésie. Il y a dix ans, nous savions les noms de Gogol, de Pouschkine et de Tourguéneff. Combien avons-nous été à lire *Guerre et Paix* quand la première édition française est arrivée de Pétersbourg? A présent, il faut avoir lu Dostoïevsky tout entier, et Pisemsky, et Gontcharof, et Griboiedof, et Lermontof, et Tolstoï surtout, ce singulier et étrange génie. Or, il faut un guide à travers cette bibliothèque : en peut-on trouver un qui soit mieux choisi et mieux préparé que M. le vicomte E. M. de Vogüé? Il sait ce dont il parle mieux qu'homme du monde. Il a porté une sorte de passion à nous faire connaître et apprécier les chefs-d'œuvre inconnus. Ils les a découverts pour nous et parfois traduits. Il sait le russe, l'heureux homme! et, ce qui est mieux et plus rare encore, il sait la Russie; or, pour comprendre ces cerveaux slaves, il n'est pas malséant de dire qu'il faut une introduction et seul peut-être en France, M. de Vogüé était capable — non de nous les présenter, car ils sont hommes supérieurs — mais de nous présenter à eux, de faciliter la connaissance et d'adoucir les embarras d'une première entrevue. C'est ce qu'il a fait, de façon exquise et diplomatique, dans ce volume que devront lire tous les lecteurs des romans russes.

F. M.

*
* *

LE PRISME, poésies diverses, par SULLY-PRUDHOMME. 1 vol. in-12. *Lemerre,* éditeur.

C'est une joie pour les lettrés lorsque paraît un volume de M. Sully-Prudhomme et ce dernier livre qu'il vient de publier sera accueilli comme il convient. Il est difficile d'en donner une analyse, car il se compose de pièces courtes, produites par des inspirations très diverses et qui, quoique rangées sous des titres généraux, semblent n'avoir entre elles que des liens très ténus. La partie intitulée : *Pour les Arts* est plus uniforme; elle donne la somme des impressions d'art, très élevées et très hautes, qui hantent l'esprit du poète. On aurait pu sans doute y rattacher l'admirable pièce du *Prélude: Devant la Vénus de Milo.* Il est vulgaire de venir dire que M. Sully-Prudhomme est entre les premiers poètes de ce temps; il sera plus vulgaire encore, dans quelques jours, d'écrire que le *Prisme* est parmi ses meilleurs livres : aussi faut-il se hâter avant que tout le monde l'ait lu.

F. M.

*
* *

AU BORD DE LA VIE, poésies par MARIE DE VALLANDRÉ. 1 vol. in-12. *Lemerre,* éditeur.

A la vaillance des rimes, on peut se demander si ce nom nouveau est porté par un homme ou une femme. A la tendresse des inspirations on reconnaît sans peine une âme féminine. Madame de Vallandré sait, en des vers très bien faits, très bien rimés, noter ses sensations de femme jolie et élégante. C'est là le particulier de ce livre où je ne saurais louer, de même bonne foi, les tentatives pour mettre en vers diverses petites anecdotes. Ce serait bien joli un poème sur la femme, fait par une femme!

L. P.

LIVRES RÉCEMMENT PUBLIÉS

LES TENDRESSES ET LES CULTES, par ÉMILE TROLLIET. 1 vol. in-12. *Auguste Ghio,* éditeur.

LE MANUSCRIT DE LA GRAND'MÈRE, par RIOLA MANCINI. 1 vol. petit in-12. *Lemerre,* éditeur.

SCÈNES ET VISIONS, poésies par SYLVANE. 1 vol. petit in-12. *Lemerre,* éditeur.

LE NATURALISME, par ÉMILIA PARDO BAZAN. 1 vol. in-12. *Giraud et Cie*, éditeurs.

CAUSERIE FINANCIÈRE

La Bourse de Paris et toutes les bourses européennes sont en pleine hausse. Mais cette fermeté se produit par l'intervention des capitaux fatigués du chômage et non par la spéculation. Celle-ci, chez nous du moins, est morte, et rien jusqu'ici n'a réussi à galvaniser le cadavre. Le terme « spéculer » est devenu l'équivalent du terme « se ruiner ». L'un après l'autre, les grands spéculateurs ont été obligés de se retirer, car il est impossible de lutter contre l'apathie générale, et jamais une seconde couche d'acheteurs n'a consenti à se substituer à la première. On a vu par le rapport de la Banque d'Escompte que les efforts faits en vue de la hausse de l'Italien, qui se sont brisés si malheureusement contre la catastrophe de Lang-Son et les préoccupations d'une guerre au sujet de l'Afghanistan, lui ont coûté la somme assez rondelette de 12 millions de francs. Et dire que la Banque d'Escompte avait raison, que l'Italien, en grande ligne, a monté de 17 points; que les rêves des plus optimistes se sont réalisés, malgré cette perte déplorable subie par les pionniers de cette affaire. On ne saurait donner un exemple plus graphique de l'histoire de la spéculation dans ces dernières années. Elle a tort quand elle a raison; que serait-ce si elle se trompait! Vous apercevez un ami qui a vu juste sur la Rente française. Il a été constamment engagé à la hausse sur prime. Vous croyez qu'il doit avoir gagné beaucoup d'argent. Non. La Rente a été le 1er janvier à 80,55. Le mois de janvier a été fructueux et déduction faite de la prime, il a pu gagner 1 franc. Cette somme, il l'a reperdue en février, en mars. En avril, il a été dégoûté et il n'a rien fait. Enfin, étant donnés les écarts de primes et les courtages et quelques fausses opérations, il s'en tire sans bénéfice. Et cependant, la Rente a été à 80,55 le 1er janvier. Les reports pour six mois ont été en moyenne à 0,07, cela fait 80,97. Si vous déduisez deux coupons, cela fait 79,75. On est à 83,05, soit 3,30 plus cher que le 1er janvier. Mais il ne faut pas oublier que sur ces 3 fr., 2 fr. ont complètement échappé à la spéculation, parce que la hausse n'est pas venue avant la réponse des primes. Elle est arrivée entre le moment de l'échéance des primes et la fixation du cours de compensation. Est-ce une fatalité? Non. C'est tout simplement parce que les cours ont toujours été retenus par des vendeurs téméraires qui ne se sont exécutés que quand le crédit leur a fait défaut et ce quart d'heure de Rabelais ne sonne qu'en liquidation.

Nous avons donné un cas; nous en connaissons bien d'autres. A très peu d'exceptions près on crie misère, et de temps en temps on apprend des accrocs et des ruines dont personne ne se doute. Les cinq années de chômage ont réduit la Bourse de Paris à un état déplorable. Les intermédiaires deviennent tellement peureux qu'ils fuient les grands faiseurs et qu'ils cherchent à gagner leur vie plutôt en spéculant pour leur propre compte que pour celui des clients qui ne seraient pas de tout premier ordre, et le nombre de ceux-ci est très restreint.

Dans ces conditions, la Bourse de Paris n'a plus de vie propre; elle est remorquée par la pléthore qui pousse à la hausse des rentes, mais elle ne prend pas d'initiative.

Comme nous l'avons démontré dans notre dernière causerie, le nouvel emprunt vingt et une fois souscrit n'est guère classé. Aussi ne faut-il pas s'étonner si la différence entre les deux rentes est de 0,55 ou même de 0,70 si l'on tient compte du coupon de 0,15 échéant sur le nouveau. Les gros souscripteurs, pour se couvrir, ont vendu à découvert l'ancienne rente et, comme elle ne sera assimilée qu'au mois d'octobre à la nouvelle, ils ne peuvent pas livrer. Aussi, ces vendeurs cherchent-ils continuellement à répandre le bruit que le ministre des Finances allait autoriser la libération anticipée. Mais ces bruits sont sans fondement. Pour les détenteurs d'ancienne rente, il conviendrait de vendre et de racheter la nouvelle. Mais cela leur donne des disponibilités qui ne rapportent pas, car l'argent, pour le moment, est une vraie source de souci et les banquiers ressemblent beaucoup au malheureux savetier qui a perdu l'usage de sa voix.

Il est vrai que pour les égayer, il y a les journaux. On avait pensé que le gouvernement qui se croit menacé dans sa sécurité par la présence sur le sol français de quelques citoyens paisibles appartenant aux anciennes familles régnantes, chercherait au moins à mettre une digue au flot envahissant de perturbateurs qui renchérissent encore sur le langage excessif de nos conseillers municipaux. Mais, on a beau être comme sœur Anne à la tourelle; on ne voit rien venir. Le gouvernement flatte les plus mauvais instincts, et nos législateurs ne s'embarrassent pas pour si peu de chose. Ils ne s'aperçoivent pas du danger que court la France, si Paris devenait insupportable pour les grands capitalistes auxquels on sert pour déjeuner les élucubrations les plus insensées du parti anarchiste. Paris est une ville de luxe, et toute menace de ce genre se répercute sur les affaires de l'industrie de luxe. Personne ne voudra marquer une supériorité quand elle ne mène à rien, qu'à se faire éclabousser par la presse. Que faire dans ces circonstances, sinon adopter la législation anglaise qui, tout en laissant intacte la liberté de la presse, rend les diffamateurs passibles d'amendes de 100 à 200,000 fr.

La Bourse a fait son deuil de la question des princes. Elle n'a pas de parti-pris et ce n'est certes pas elle qui eût voté l'expulsion. Mais elle ne s'échauffe pas non plus sur le sort des exilés et elle eût craint comme le

feu une crise ministérielle qui nous eût fait tomber des radicaux dans la gauche-extrême, sinon dans l'intransigeance. Il y a bien des gens qui espèrent l'avènement des anarchistes au pouvoir parce que, selon eux, l'excès du mal engendrerait le bien. Nous ne voulons pas discuter cette théorie à cette place, mais, à la Bourse, on ne compte qu'avec la liquidation fin de mois, et le sort de celle-ci eût été singulièrement compromis par une crise ministérielle ou par un conflit.

De plus, si désagréable que soit la solution, nous voilà débarrassés d'une question irritante.

La loi autorisant le Panama à faire une émission d'obligations à lot, vient d'être déposée à la Chambre et la commission qui aura la mission de l'examiner va être nommée incessamment. En général, on pense que l'autorisation sera accordée. Puisqu'il est expressément établi que le gouvernement n'assume aucune responsabilité morale, cette autorisation ne comporte aucun danger. Le public est majeur et ce n'est pas au lot, c'est à l'entreprise qu'il fera crédit. M. de Lesseps a toujours la même confiance ardente qu'au premier moment. Elle est inébranlable, bien qu'il déplore les cruels sacrifices d'hommes qui ont été malheureusement faits dans ce climat meurtrier. Il ne veut pas entendre parler d'écluses quoique plusieurs ingénieurs préconisent ce système comme le seul pouvant assurer l'achèvement du canal à l'époque fixée et aux prix de revient à peu près prévus. Nous ne pouvons nous mêler de cette querelle d'ingénieurs, car les données techniques nous font défaut. Toujours est-il que le public en achetant une obligation du Panama fera acte de foi dans l'entreprise et que les députés qui voteront l'autorisation ne tromperont personne.

Si l'autorisation était refusée, il n'en résulterait pas nécessairement la défaite du Panama. Il faudrait trouver d'autres combinaisons, attirer le public par le bon marché, avoir recours peut-être à une émission à l'étranger. Nous avouons bien que le refus entraînerait une situation très embarrassante parce que, selon nous à tort, on a fait miroiter cette émission à lot comme le seul moyen d'assurer les voies financières. Mais, le canal de Panama est une œuvre qui ne sera pas abandonnée quoi qu'il arrive, et, s'il le fallait, les centaines de mille de porteurs qui ont suivi avec un si grand succès les entreprises de M. de Lesseps et qui ont déjà un enjeu si important, se diront probablement : aide-toi et Dieu t'aidera. Ils fourniront bien les moyens pour faire avancer les travaux à un point qui ne permettra plus de contester le succès, et alors il sera facile de trouver le reste.

Si nous jetons un regard sur les valeurs étrangères, nous trouvons la Rente italienne à 102 francs, ce qui veut dire environ le pair si l'on tient compte du coupon de juillet. On parle de conversion, sans que ce bruit soit vrai pour le moment, car on ne voit pas trop ce que le gouvernement italien gagnerait en émettant du 4 °/₀ exempt d'impôt à 95. Cela serait environ 9 millions par an, sans compter les frais, petite somme, si l'on met en ligne les risques qu'une pareille opération pourrait faire courir au crédit italien, si le moindre nuage obscurcissait l'horizon politique.

Nous trouvons le 4 °/₀ autrichien à 94 1/2 ; le 4 °/₀ hongrois à 86 1/2. L'unifiée égyptienne est à 362, ce qui est environ 7,2 °/₀ ; le 5 °/₀ roumain à 93 et l'obligation des Chemins Serbes à 419.

Les valeurs de transport sont toujours en souffrance.

La moins value des recettes des Chemins français n'a pas d'influence sur les cours à cause de la soupape de garantie que leur donnent les conventions.

Les Chemins étrangers sont faibles. Autrichiens, 475 ; Nord de l'Espagne, 327 ; Saragosse, 295 ; Lombards, 232.

Les obligations des Chemins français se ressentent de la pléthore d'argent. Le Nord fait 400 francs ; le Lyon, 392,50 ; le Midi, 394 ; l'Est, 388 et l'Ouest, 390.

Le Suez est stationnaire entre 2110 et 2125. Les recettes sont un peu meilleures.

Parmi les actions des établissements de crédit, la Banque de France souffre le plus parce que son portefeuille diminue dans des proportions inquiétantes. Comment veut-on que le papier aille à la Banque de France à 3 °/₀ quand l'escompte sur le marché libre est à 1 1/8 °/₀.

Les cours des autres valeurs des établissements de de crédit ont légèrement repris. Notons le Foncier à 1,382 ; le Comptoir d'escompte à 1,010 ; la Banque de Paris à 655 ; le Crédit lyonnais à 528 ; le Crédit industriel à 595 ; la Banque d'escompte à 480 et la Société générale à 456.

Le Gaz parisien a baissé à 1,425, sur le rapport déposé au conseil municipal. L'arrêt de Tours qui est visé dans ce rapport n'a pas beaucoup d'analogie avec le cas de la compagnie. Nous sommes pour l'observation religieuse des contrats existants. Mais nous avouons que nous vivons dans un temps qui est funeste aux monopoles et la compagnie du gaz nous semble avoir un peu trop de jactance. Peu importe que la cherté du gaz, si ruineuse pour bien des industries parisiennes, provienne du partage des bénéfices avec la ville ; peu importe aussi que les actions soient à une prime de 1,200 fr. Le public se dit simplement ceci : Voilà une action de 250 fr. qui rapporte 75 fr., et c'est nous, consommateurs, qui payons des prix exorbitants afin d'enrichir les actionnaires. C'est injuste si vous voulez, mais, par le temps qui court, les criailleries du grand nombre l'emportent souvent sur les titres les plus honnêtement acquis. La compagnie du gaz devrait s'imposer des sacrifices et réduire ses prix afin de regagner les sympathies de sa clientèle.

Les Gérants : L. BOUSSOD, R. VALADON.



HARO FRÈRES

PEINTRES-EXPERTS

DIRECTION DE VENTES PUBLIQUES

GALERIE DE TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

14, rue Visconti et 20, rue Bonaparte

HENRY DASSON

SCULPTURES

BRONZES & MEUBLES D'ART

106, rue Vieille-du-Temple

FÉRAL

PEINTRE-EXPERT

GALERIE DE TABLEAUX DE MAITRES

Anciens et Modernes

54, FAUBOURG MONTMARTRE, 54

Estampes anciennes et modernes

LIVRES D'ART

ARCHITECTURE

PEINTURE, SCULPTURE ET GRAVURE

RAPILLY, Libraire de l'École des Beaux-Arts

53bis, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 53bis

DORURE

Encadrements Artistiques

BREDONTIOT

14, RUE LÉONIE, 14

BIBLIOTHÈQUES

EXPERTISES — VENTE AUX ENCHÈRES

ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES

ADOLPHE LABITTE

Libraire de la Bibliothèque nationale

4, RUE DE LILLE, 4

ORNEMENTS D'ÉGLISE

BIAIS AINÉ

74, rue Bonaparte, 74, Paris

CHASUBLERIE BRODERIE D'ART TENTURES, ETC.	AMEUBLEMENT D'ÉGLISE ORFÈVRERIE BRONZES, ETC.

TRAVAUX D'ART SUR DESSINS SPÉCIAUX

OBJETS D'ART

CHINE — JAPON

S. BING

19, rue Chauchat — 19, rue de la Paix

13, rue Bleue

ASNIÈRES. — IMPRIMERIE BOUSSOD, VALADON ET Cie, 2, AVENUE DE COURBEVOIE

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT

POUR LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE ET LE CANADA

La Revue " Les Lettres et les Arts " est mise en vente par souscription au prix uniforme de 72 dollars par an. On ne souscrit que pour une année au moins, et l'abonnement court jusqu'à ce que la souscription soit retirée par ordre spécial de l'abonné.

Les souscripteurs peuvent se procurer, au prix de 5 dollars, une couverture mobile en maroquin du Levant, ornée d'une dentelle d'or, exécutée spécialement pour la Revue, et portant le titre " Les Lettres et les Arts. "

CHARLES SCRIBNER'S SONS, ÉDITEURS

743 et 745 Broadway, New-York.



